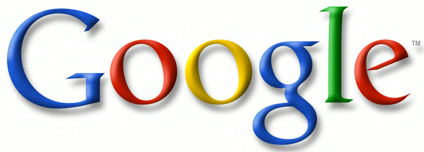


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

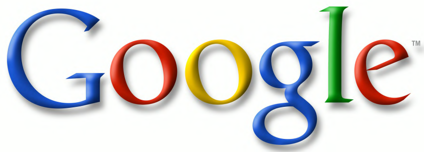
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/




## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~NS 100 A 26~~




Vet. Fr. III B. 1873

Hommage à monsieur Assollant.

Auguste de Châtillon.

# A LA GRAND'PINTE



ALENÇON. — TYPOGRAPHIE POULET-MALASSIS ET DE BROISE



# A LA GRAND'PINTE

POESIES

D'AUGUSTE DE CHATILLON

AVEC

UNE PREFACE DE THEOPHILE GAUTIER

---

DEUXIÈME ÉDITION TRÈS-AUGMENTÉE

---




PARIS

POULET-MALASSIS ET DE BROISE

LIBRAIRES-ÉDITEURS

9, rue des Beaux-Arts

---

1860


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
JUL 1956
OF OXFORD
LIBRARY

# PRÉFACE

Voici un livre qui a l'avantage de ne pas être l'œuvre d'un poète de profession, avantage immense en ce temps d'inspiration factice, où le procédé remplace le sentiment, où des rimes toutes faites viennent s'ajuster d'elles-mêmes à des idées tombées dans le domaine public. — Rien ici qui sente la résolution prise d'avance de faire un volume ; ce sont des pièces de vers descriptives ou philosophiques, des chants gais ou tristes, venus à leur heure sur un rayon de soleil, sur un souffle de brise parfumée, à l'ombre d'une tonnelle, dans le calme de l'atelier, au milieu de la joyeuse agitation d'une cuisine d'auberge, le long de la rivière qui soulève le bout des cheveux du saule ; au pied des moulins de Montmartre, dont le tic-tac semble scander les vers ; à Enghien, à défaut du lac d'Elvire et du lac

Majeur, ou parmi les petits jardins de lilas et d'aubépine, dont les branches, quand on les dérange, laissent tomber des souvenirs avec des perles de rosée et des gouttes de pluie semblables à des larmes. Une fraîcheur toute moderne s'allie, dans ce charmant recueil, à la franche saveur gauloise. La stance alterne avec le couplet le plus harmonieusement du monde. Si l'auteur est sensible au bleu argenté du clair de lune, le rouge clair qui scintille au ventre d'une bouteille ne lui déplaît pas. Libre, pur, sincère, il lève franchement son verre plein de vin et boit sans crainte le généreux sang de la vigne, sûr que son honnête souffle n'amènera aucune parole mauvaise, aucun secret immonde sur ses lèvres empourprées, où la chanson voltige comme une abeille sur une fleur. Il y a loin de là à ces stupides refrains bachiques qui font venir la nausée comme un mélange de bois de Campêche et de litharge. M. de Châtillon est peintre ; l'habitude d'étudier la nature, de saisir les effets, de suivre les lignes, d'apprécier les rapports des couleurs, lui a donné, sans qu'il la recherchât, une précieuse originalité d'écrivain ; chez lui, point de descriptions vagues, point de métaphores mal suivies ; chaque objet est à sa place, comme dans un tableau, avec sa lumière, son ombre portée, sa perspective ; ses figures sont bien plantées, ont une physionomie distincte, et sont indiquées par une touche vive et spirituelle. Ce qu'il chante, il serait capable de le dessiner, au besoin même de le sculpter, car il manie aussi bien le ciseau que la brosse : jamais nature ne fut plus

artiste. Vignette, paroles et musique d'Auguste Châtillon est une signature qu'il pourrait mettre au bas de chacune de ses charmantes pièces, dont plusieurs ne seraient pas déplacées parmi les chants populaires de la France, que fait recueillir maintenant le ministère de l'instruction publique. M. de Châtillon, bonne fortune que lui envieront tous les poètes, a composé plus d'une de ces chansons qui semblent faites par tout le monde et n'avoir jamais eu d'auteur; telles qu'en inventent les carriers en tournant leur grande roue rouge, les charretiers au tintement des grelots de leur long attelage, les compagnons en brandissant leur canne enrubannée sur le chemin du tour de France, les villageois en versant leur hotte pleine de raisins dans la cuve de la vendange, la jeune fille en tirant en silence son aiguille près de la fenêtre que l'hirondelle libre vient agacer de son aile.—Son auberge de *la Grand'-Pinte*, entre autres, vaut, par ses tons doux et bruns, sa chaude couleur enfumée, un cabaret d'Ostade. Seulement, la lourde ivresse de la bière et du tabac fait place à l'entrain philosophique et joyeux de bons vivants trinquant à l'amitié et se réjouissant devant un bon feu d'être à l'abri des frimats qui poudrent la plaine à blanc et dessinent leurs ramages sur les carreaux.

Après *la Grand'Pinte*, indiquons à l'attention du lecteur, *les Centenaires, Alain, Coup d'œil à travers une grille, la Berceuse, Vêprée, Ah! petit Démon, Pigeon, Solitude, Montmorency*, etc., etc., petits chefs-d'œuvre de sentiment et de grâce. — Tout en

**gardant la note familière, le poète, qui jadis a vécu dans l'intimité amicale des maîtres de la grande école romantique, a su rester dans les limites de l'art. — La rime, le rhythme, la coupe des strophes dénotent chez lui ce souci constant de la forme, sans lequel il n'y a pas d'œuvre durable. — Nous prédisons donc, sans crainte d'être un faux prophète, un succès de vogue au volume de M. de Châtillon auprès des naïfs et des lettrés, car il concilie la simplicité et l'art, et ses chansons peuvent se brailler au cabaret et se soupirer au salon.**

**Théophile Gautier.**

*C'est mon premier livre, lecteur,*
*Et si votre esprit s'en délasse*
*Comme d'une brise qui passe,*
*Je serai fier d'en être auteur.*

*En deux mots, voici la préface :*
*« J'ai chanté selon mon humeur*
*Et fait de mon mieux. — Par malheur*
*La tristesse a pris trop de place. »*

*Si vous aimez ce livre ainsi,*
*Au Hasard je dirai : Merci !*
*Car c'est un bizarre mélange,*

*Comme une vie en désarroi :*
*Le Diable est à côté de l'Ange,*
*Le Doute à côté de la Foi.*

# A LA GRAND'PINTE

# LA GRAND'PINTE

A la Grand'Pinte, quand le vent
Fait grincer l'enseigne en fer-blanc,
Alors qu'il gèle,
Dans la cuisine on voit briller
Toujours un tronc d'arbre au foyer;
Flamme éternelle
Où rôtissent, en chapelets,
Oisons, canards, dindons, poulets,
Au tourne-broche;
Et puis le soleil jaune d'or,
Sur les casseroles encor
Darde et s'accroche.

Tout se fricasse, tout bruit...
Et l'on chante là jour et nuit;
C'est toujours fête !
Quand sous ce toit hospitalier,
On demande à notre hôtelier
Si tout s'apprête....
Il vous répond avec raison :
On n'a jamais, dans ma maison,
Fait une plainte !

1.

On est servi comme il convient,
Et rien n'est meilleur, on sait bien,
Qu'à la Grand'Pinte !

Je salue et monte. Je vois
Un couvert comme pour des rois !
La nappe est mise.
J'attends mes amis. — Au lointain
Tout est gelé sur le chemin,
La plaine est grise.
Pour mieux voir j'ouvre les rideaux.
Le givre étend sur les carreaux
Un tain de glace;
Il trace des monts, des forêts,
Des lacs, des fleurs et des cyprès;
Je les efface.

La vie est rude et l'hiver froid.
On devient courbe au lieu de droit,
Quand l'âge pèse.
A la Grand'Pinte on rit de tout;
La gaîté retentit partout;
Là, je suis aise !
Un instant de joie et d'espoir
Me fait voir en rose le noir
Que j'ai dans l'âme...
Du bruit, du vin et des chansons !
C'est en soufflant sur les tisons
Que sort la flamme !

Adieu tristesses et soucis,
Quand, avec mes amis, assis
Joyeux ensemble,
Nous ne buvons pas à moitié

En trinquant à notre amitié
Qui nous rassemble.
Nous sommes quatre compagnons
Qui buvons bien, mais sommes bons ;
— Dieu nous pardonne !
L'un mort, il en restera trois,
Puis deux, puis un, et puis, je crois,
Après.... personne !

## LA SIESTE

N'ouvrez pas encor les yeux,
Ma belle dormeuse ;
Le soleil est radieux,
Et vous radieuse.
Ecoutez, tout en dormant,
Ce que je vous chante :
Je chanterai doucement,
Dormez, ma charmante !

Dormez dans votre beauté,
Bercez-vous d'un songe.
Mieux que la réalité
Vaut un beau mensonge.
Quand vous vous réveillerez,
Ma petite reine,
Nous irons où vous voudrez.
Que l'amour nous mène !

Nous prendrons, si vous voulez,
Auprès de l'église

La route à travers les blés,
Quand viendra la brise.
Ou bien les petits sentiers
Autour du village,
Où saules et peupliers
Bordent le rivage.

Si nous trouvons en chemin
Une batelière,
Nous irons jusqu'au moulin
Qui bat la rivière;
Nous nous arrêterons là.
— Plus tard, quand on passe,
On se souvient.... Tout cela
Dans le cœur se place.

Il est mille endroits fleuris.
— Si nous cherchons l'ombre,
Il est toujours, près Paris,
Des jardins sans nombre.
Nous irons dîner, joyeux,
Sous quelque tonnelle....
N'ouvrez pas encor les yeux,
Dormez, ô ma belle!



## LES DEUX CENTENAIRES

Deux centenaires chancelants,
A pas lents
Revenaient de boire bouteille,
L'un sur l'autre étant appuyés

Et pliés,
Pour mieux se parler à l'oreille.

C'était comme un jour de gala,
Ce jour-là,
Montmartre fêtait la Saint-Pierre !
On peut bien boire un petit coup,
Voilà tout;
N'allez pas leur jeter la pierre...

Ils passaient sur mon boulevard
Assez tard;
Comme eux je gagnais ma demeure,
Et m'en allais, le nez au vent,
En rêvant,
Ainsi que je fais à toute heure.

De ces vrais amis d'autrefois
Quand parfois
Je rencontre une noble paire,
Je les suis avec intérêt,
Toujours prêt
A les écouter pour mieux faire.

L'un disait à l'autre, en marchant,
Trébuchant :
L'ombre pour nous devient épaisse...
L'autre lui répondait : Mon cher,
Mots en l'air !
Nos cœurs sont brillants de jeunesse.

Tous deux, bras dessus, bras dessous,
Un peu soûls...

Bénissant madame Grégoire,
Chantèrent en tournant un coin;
Puis au loin
Se perdit leur chanson à boire.

Rien ne me parut plus touchant
Que ce chant
De deux amis heureux quand même.
Chanter lorsque l'on est si vieux,
Fait voir mieux :
Comme on est plus fort quand on s'aime !



## A TRAVERS CHAMPS

La nuit tombait, et sans nul doute,
C'était grand'fête en ce moment
Pour les cigales de la route;
Elles chantaient un air charmant.
Sur leurs élitres inquiètes,
Comme d'invisibles musettes
Elles chantaient un air charmant.

J'allais retrouver ma maîtresse,
Et mon cœur était si content !
Que, prenant part à l'allégresse,
Je m'assis sur l'herbe un instant.
En pensant à ma bien-aimée,
Au bord de la route embaumée
Je m'assis sur l'herbe un instant.

Mon esprit battait la campagne,
Ma pensée allait en avant,

Faisant des châteaux en Espagne !
— Les cigales chantaient au vent....
J'entendais Dieu dans ce murmure,
Je le voyais dans la nature....
Les cigales chantaient au vent.

Alors que je heurtais au gîte,
On m'attendait depuis longtemps.
Comme le temps s'envole vite,
Oh ! comme s'envole le temps !
— Douces amours découronnées
Déjà depuis bien des années....
Oh ! comme s'envole le temps.



## DOULEUR D'UN CHARRETIER

Dia ! hue ! — Oh ! chacun de vous m'écoute,
Compagnons qui marchez à ma voix,
Sans jamais que mon fouet, sur la route,
Ne vous frappe une fois.

Dia ! hue ! — Oh ! dans l'hiver, par la bise,
Je trouvais bon souper, vous bon foin ;
Et de toi surtout, ma vieille Grise,
Elle avait tant de soin !

Dia ! hue ! — Oh ! ma pauvre fille est morte !
A présent, qu'allons-nous devenir ?
Tous les soirs elle était sur la porte,
Pour nous voir revenir...

Dia ! hue ! — Oh ! sur la route, mes bêtes,
De bien loin nous étions reconnus.
Mais sa main, qui caressait nos têtes,
Ne nous touchera plus !

Dia ! hue ! — Oh ! c'était toute sa mère !
Même voix ! — Je n'ai pas de bonheur....
Mêmes yeux ! — Ma fille est dans la terre,
Et la mort dans mon cœur.

Dia ! hue ! — Oh ! la maison est déserte ;
Plus d'enfant ! pour m'embrasser le soir....
Plus de feu.... plus de chants ! — Quelle perte !
Je suis au désespoir....

Dia ! hue ! — Oh ! comme la route est triste !...
Tous les cinq, arrêtons-nous auprès
De Mathieu, le pépiniériste,
Pour avoir deux cyprès.

Dia ! hue ! — Oh ! nous passons par la Briche :
Avançons, la Briche est encore loin.
— Qu'aujourd'hui, je voudrais être riche !
Pour pleurer dans un coin.

Dia ! hue ! — Oh ! plus ni femme, ni fille !
O mon Dieu ! que vous ai-je donc fait ?
En trois ans, je n'ai plus de famille !
Êtes-vous satisfait ?

Dia ! hue ! — Oh ! je vais boire à l'auberge,
Pour tâcher d'oublier mon chagrin.

Mes chevaux, puissiez-vous sur la berge,
M'écraser en chemin !...

Dia ! hue ! — Oh !...

## RETOUR

Grands arbres, dont l'ombre autrefois
Abrita mes jeunes années,
Lorsque je passe et vous revois
Après autant d'heures sonnées...
Quand j'entends vos bruissements
Sous vos coupoles de verdures,
Arbres, tous mes gémissements
Se mêlent à tous vos murmures.

Vignes et champs qui m'entourez,
Je reviens des plages lointaines.
Maisons, jardins, cours d'eaux et prés,
Petits sentiers et grandes plaines;
Où sont-ils ceux-là que j'aimais ?
Leurs traces sont même effacées...
Je ne les reverrai jamais
Qu'aux doux reflets de mes pensées.

Alors que sur les gazons verts
Elle passait mignonne et rose,
Ses grands yeux étaient entr'ouverts,
Sa petite bouche mi-close.
Ah ! comme il est loin le beau temps
Où je l'attendais au passage.

Nos amours, comme le printemps,
Rayonnaient sur ce paysage.

Grands arbres, bois, vignes et prés,
Quand l'ombre de la nuit commence,
Brumeux sous les cieux empourprés,
Vous chantez un cantique immense.
C'est alors que devant mes yeux
Défilent les ombres discrètes
De ceux qui m'aimaient en ces lieux
Et dont les tombes sont muettes.

— Allons ! éloignons les chagrins ;
A quoi bon s'attrister sans cesse ?
La tristesse
Est la mère des maux humains.
Eh ! mieux vaut un chant d'alouette
Qui planant sur les blés nous jette
Dans les airs ses joyeux refrains.

## SAINT-GRATIEN

A M^me M. S. R.

*Coup d'œil à travers une grille.*

Voici la maison, le jardin
Où les sentiers bordés de thym,
Embaumaient jusqu'à ma pensée !
Alors que j'allais, le matin,
Suivant et perdant en chemin,
Ma chansonnette commencée.

Et novembre a tout éclairci,
Les buissons et les gens d'ici;
Plus de feuilles, plus de famille.
Je vois les murs de ce jardin,
Que les noisetiers, en gradin,
Masquaient d'une épaisse charmille.

Il me semble que la maison
Me reproche son abandon;
Surtout l'humble perron de pierre.
Ses portes, ses volets fermés,
Naguère aux chants accoutumés,
Sont mornes comme un cimetière.

Voici le gazon, vert encor,
Où mes amis sonnaient du cor,
En chœur, pendant les soirs d'automne.
La bise bruit à présent,
Se plaint comme un agonisant,
Et la feuille au loin tourbillonne.

On est parti, l'hiver venant;
Et seul, je reviens maintenant
Voir d'où la gaîté s'est enfuie.
J'aime à contempler tout cela....
L'escarpolette est encor là,
Sa corde noircie à la pluie.

A terre est resté le pompon
Dont j'ornementais un ânon,
Les jours de grande cavalcade!
Pauvre oripeau fané, roussi,
Dans les bois de Montmorency,
Tu brillais comme une grenade.

— Allons ! passons notre chemin....
Adieu maison, adieu jardin.
— Un bon souvenir est encore
Ainsi qu'un ami sans pareil,
Ou comme un rayon de soleil
Où l'amertume s'évapore.

— Asile où je fus abrité
Par la grâce et par la bonté ;
Murs et maison couverts de lierre,
Endroit de joie et de bonheur,
Je vous ai gravé dans mon cœur,
Avec l'hôtesse hospitalière.



## ALAIN, CHARRETIER DES GRAINS

Je t'ai vu dans tes gros souliers,
Portant deux mille, ayant sept pieds,
Et des cheveux de plus d'un mètre ;
J'ai vu, sous ton grand feutre rond,
Un beau visage, un noble front.
Je veux te faire reconnaître.

Il est simplement charretier
De père en fils. C'est son métier.
Cet homme, doux comme une fille,
Est aussi naïf qu'un enfant ;
Il est fort comme un éléphant :
Son coup de poing brise une grille.

Pierre Alain, charretier breton,
A la blouse jusqu'au menton,

Aux longues guêtres en cuir fauve,
Aux cheveux sans lois et sans freins,
Aux cheveux dépassant les reins,
Porte ombrage à tout homme chauve.

Il faut voir passer Pierre Alain !
Ce géant conducteur du grain,
Va de la Beauce en Normandie,
Transportant des blés par milliers.
Il suit encor, sous les pommiers,
La grand'route de Picardie.

Toute peinte en un gris de plomb,
Sa charrette a cent pieds de long,
Chaque roue un premier étage;
Douze chevaux blonds comme blés
A grand'guides sont attelés;
Les chaînes font joyeux tapage.

Sur les colliers de ses chevaux,
Sont des cuivres et des grelots;
Cela luit, sonne et fait merveille.
Chaînes et grelots argentins
En tintant chantent aux lointains,
Sur une route sans pareille.

Et lorsque l'on voit ce Titan,
D'une main, comme un cabestan,
Tenir tant de guides ensemble,
Jouer de son fouet long et lourd,
Alors qu'il salue un faubourg,
A quelque pygmée on ressemble.

Aussi, quand au soleil levant
Ce gars s'avance, vent devant,

Les cheveux flottant en arrière,
Maintenant ses douze chevaux
Comme autant de petits agneaux ;
Les filles sortent pour voir Pierre !

Mais Pierre passe, voilà tout.
Il se trouve gêné surtout ;
Chacune d'elles l'embarrasse.
Chacune a le corps si petit !
Qu'il s'en éloigne avec dépit.
Il en cherche une de sa race.

Il a trouvé la Ménehaut,
Bretonne de six pieds de haut,
Belle brune à la gorge ronde.
Comme Adam et Hève, un matin,
Ils essaieront, j'en suis certain,
De régénérer notre monde.

## CHANSON D'AUTOMNE

Ah ! quelle bonne odeur de lard,
Dans cette auberge
Où l'on n'héberge
Aucun richard !
Lorsque, fatigué de la route,
On veut s'asseoir,
On entre là boire une goutte,
Matin ou soir.

L'enseigne est une grande branche
De houx, qui penche

Son rameau vert.
Et, dans cette humble maisonnette
Toujours proprette,
L'été, l'hiver,
Est une hôtesse hospitalière,
Jadis fermière...
Mais à présent
Elle n'a plus que son courage.
— Halte ! au passage,
Chemin faisant.

Tout le monde l'aime. — Elle donne
Plus que personne,
Pauvre pourtant...
Nul ne peut frapper à sa porte
Sans qu'il ne sorte
Toujours content.
Belle brune aux allures franches,
Poings sur les hanches
Comme au marché ;
Pour tous les amants qu'on lui donne,
Dieu lui pardonne,
Si c'est péché.

— Entrons souper, la nuit est fraiche.
Rien ne m'empêche,
J'ai pour payer !
Un joyeux feu de sarments brille,
Flambe et pétille
Dans le foyer.
Le corps des vignerons s'assemble
Ils vont ensemble
Pour boire un coup ;
Pendant que, comme en un Vésuve,

Bout dans sa cuve
Le vin trop doux.

Aux éclats des voix et du rire,
La poêle à frire,
Au chant joyeux,
Mêle son chant à ce qu'on chante;
L'horloge lente
De nos aïeux
Dans sa gaîne bat la mesure;
La bise jure,
L'automne est froid,
L'hiver vient... la feuille s'envole...
Je m'en console
Dans cet endroit.

— Bonsoir! J'ai grand soif, belle hôtesse,
La soif me presse
Comme la faim.
Servez-moi donc une grillade,
Une salade
Et du bon pain;
Un cruchon plein, à ventre énorme,
Splendide forme
En ce seul cas;
Pour qu'ici ceux qui sont en fête
Me tiennent tête
A mon repas.

L'hôtesse alors servit huit verres.
Six gens sincères,
En bourgerons,
M'offrirent, sans cérémonies,
Six mains brunies

De vignerons.
— A la santé de la fermière
Hospitalière,
Bonne surtout !
Je lui fis cette chansonnette
Qu'elle répète
Depuis partout.

Ah ! quelle bonne odeur de lard,
Dans cette auberge
Où l'on n'héberge
Aucun richard !...
Lorsque, fatigué de la route,
On veut s'asseoir,
On entre là boire une goutte,
Matin ou soir.

## LE CHIFFONNIER

Voyez-le, comme il est campé !
Sa large hotte prend sa forme,
C'est comme un scarabée énorme
De quelque trou noir échappé ;
Et brillant d'une lueur terne
Alors qu'il porte sa lanterne,
Il tient encor du ver-luisant.
Il est velu, cet homme étrange,
Pas plus dégoûté dans la fange
Qu'on ne l'est en herborisant.
C'est pour les siens qu'il court la ville,
C'est Briochard, le chiffonnier,

Qui fait sa ronde en un quartier
Pendant que chacun dort tranquille.

Illuminant chaque recoin
De ce falot qu'il tient au poing
Et dont la lueur perce l'ombre;
Grattant, fouillant, courbant le corps,
On le voit chercher, les yeux tors,
Son profit sur chaque décombre.

Rien n'échappe à l'œil exercé
De ce commerçant bas percé,
Fixé sur la valeur des choses;
Dans sa hotte, nos oripeaux,
Nos écrits, nos chansons, les os,
Vont subir leurs métamorphoses.

Actif, ardent, sur un fumier
Il retourne jusqu'au dernier
Lambeau, trognon, tesson, guenille;
Dès qu'il trouve ce qu'il cherchait,
Il le pique de son crochet,
Fer rouillé dont la pointe brille.

Ce crochet semble intelligent,
Il tinte sec comme l'argent
Quand sur les pavés il ramasse;
Sur un riche tas, abattu,
Ce petit clou mince et pointu
Pique, pique, et sans bruit entasse.

Honnête et probe, on le sait bien,
Acceptant, sans demander rien,

Comme l'abeille sait extraire
Son doux miel de la moindre fleur;
Ainsi cet infime chercheur
Trouve en tout débris son affaire.

On peut parler à Briochard,
Il sait discourir avec art;
Il analyse toutes causes,
S'instruit de chaque événement,
Vous dit le pourquoi, le comment.
Briochard connaît toutes choses!

Quand sa ronde est de bon rapport,
L'été, sa tâche faite, il dort
Contre sa hotte et sur la pierre.
Je l'ai vu, rentrant tard chez moi,
Près de la grille de l'octroi,
Sous le porche de ma barrière.

Au point du jour, fier, triomphant,
Aussi chargé qu'un éléphant
Portant une tour de guenilles,
Des chiffonniers il suit l'essaim;
La ruche est faubourg Saint-Germain,
Là se pèsent toutes les drilles.

Mais l'hiver! quand le vent bruit...
Et que, rentrant après minuit,
On voit sur une chose immonde
Presque nu ce pauvre chercheur;
On a plus froid d'un tel malheur
Que du vent glacial qui gronde.

La hotte au dos, bravant le sort,
Le chiffonnier c'est l'homme fort,

Il est fait à toute misère.
Au bonheur il prend encor part
Quand il rencontre quelque part
L'amitié qui lui paye un verre !

Il en est de riches, dit-on ;
Si la hotte a son double fond,
Tant mieux ! Que Dieu la favorise.
Si Briochard était ainsi,
C'est qu'il ne faudrait pas ici
Comme ailleurs, juger sur la mise !

## HA ! PETIT DÉMON

— Ha ! petit démon, à minuit,
Sans bruit
Tu viens voler ma vigne !
Que je t'y reprenne aussi tard,
Moutard !
J'irai te faire signe....

Cet enfant-là fait mon malheur ;
J'ai peur
Quand je sommeille...
Il me semble qu'il doit grimper
Quelque part, afin d'attraper
Les raisins mûris de ma treille.

Je ne connais pas un gamin
Plus fin
Et plus alerte ;

Il passe par-dessus mon mur,
Et, si le raisin n'est pas mûr,
Il égrène la grappe verte.

L'autre jour, en rentrant chez moi,
Je voi
Sa blonde tête....
— Il est très-gentil, après tout;
Mais il casse, il brise partout,
Pour me voler rien ne l'arrête.

Il doit avoir séduit mon chien.
Pour rien
Toujours il beugle ;
Mais, plutôt que de l'empêcher,
Mon gaillard s'en va se coucher,
Tourne la queue, ou fait l'aveugle.

Moi, qui de mes raisins muscats,
Fais cas,
Vraiment j'enrage !
S'il revient encor s'y frotter,
Je m'apprête à le bien fouetter....
— Mais, comme ce serait dommage !

Ha ! petit démon, à minuit,
Sans bruit
Tu viens voler ma vigne !
Que je t'y reprenne aussi tard,
Moutard !
J'irai te faire signe.

## SOLITUDE

Capricieuse destinée !
J'ai perdu, la même journée,
Et mon amour et mon oiseau.
Ma maîtresse s'en est allée....
L'alouette s'est envolée...
Je reste comme en un tombeau.

Quel silence dans ma demeure !
L'horloge ne marque plus l'heure,
Mon asile est abandonné....
Ils m'ont laissé là, seul et triste.
Qu'ils reviennent, si Dieu m'assiste,
Et tout leur sera pardonné.

Demandant le pourquoi des choses,
Je cherche à m'expliquer les causes
De ce subit éloignement.
N'y comprenant rien, je m'arrête ;
Mais, malgré moi, ma pauvre tête
Y rêve encore à tout moment.

Oh ! c'est en vain que je réclame....
Ma maîtresse n'avait pas d'âme !
Mon oiseau pas d'attachement....
Ils m'étaient arrivés ensemble ;
Et, ce que le hasard rassemble,
S'éloigne aussi facilement.

Par malheur, je me remémore
L'oiseau qui chantait dès l'aurore,

Elle, du matin jusqu'au soir.
Les murs prenaient un air de fête :
Mon illusion toujours prête,
Teintait de rose le coin noir....

Que dirai-je ? on ne pourrait croire
Qu'un bonnet laissé dans l'armoire,
Un seul petit bonnet, enfin,
M'a fait pleurer !... Pleurer, un homme !
Mais aussi, rien n'attriste comme
De se voir tout seul, un matin !...

Malgré ces semblants d'allégresse,
La vie était rude sans cesse,
Et le bien-être nul pour eux.
Leur gaîté masquait ma tristesse,
— Mon allouette et ma maîtresse,
Ayez meilleur sort toutes deux.

— Hélas ! hélas ! où peut-elle être ?...
Grande ouverte était sa fenêtre,
Comme la cage du moineau.
J'aimais beaucoup mon allouette,
Et toutes deux je les regrette ;
Mais plus la femme que l'oiseau.



## LE SCIEUR DE PIERRE

Quand pour fuir la chaleur du jour,
L'ouvrier scieur, à son tour
Vient le soir pour scier sa pierre,

Que peut-il penser dans la nuit,
Lorsque lui seul cause du bruit
Le long des murs du cimetière?

Car c'est de là que je l'entends.
— Impassible comme le temps,
Mais plus vite rongeant encore;
De sa longue scie en son bain,
Le flux et le reflux au lointain
Grince en un frôlement sonore.

Se dit-il : Ma famille dort;
(Pour un vivant ou pour un mort
Que m'importe!) — en sciant ma pierre
Je suis assuré pour demain,
De pouvoir rapporter du pain,
En travaillant la nuit entière?

Sciant son bloc activement,
Pour l'arroser, même en dormant
Il sait remplir d'eau sa cuillère.
Et ce veilleur sous un auvent,
N'est pas moins à la pluie, au vent,
De côté, de face ou derrière.

— Près d'une immense pierre assis,
Peut-être bien que les soucis
Dorment, quand le corps se balance
Poussant une scie en avant,
Puis en arrière la tirant,
Toute une nuit, dans le silence?...

Lorsque, par l'orage agité,
Je m'éveille en sursaut, l'été,
Ecoutant le vent dans un saule...

Entre les dormeurs et les morts,
Du scieur j'entends les efforts,
Toujours sa scie au lointain frôle.

— Ouvriers de jour ou de nuit,
Dans le silence ou dans le bruit,
En notre temps la vie est rude.
Nous scions la pierre pour tous,
Arrosons-la ! — Consolons-nous,
Il faut en prendre l'habitude.

Et, chers enfants dormant encor,
Vous qui verrez la ville d'or,
Ce Paris géant, ces merveilles,
Songez à tant de travailleurs ! !
Peut-être pires que meilleurs...
Mais soyez heureux de nos veilles !



## L'ORPHELINE

Si j'étais la chevrette blanche
Qui passe, une clochette au cou,
　　Chaque dimanche
　　Lorsque je couds...
　　Quel temps superbe !
　　Comme j'irais
　　Courir dans l'herbe
　　Et les forêts !

Je me souviens d'une montagne
Où je restais, voici longtemps,

A la campagne
Dans le printemps...
Quel temps superbe !
Comme j'irais
Courir dans l'herbe
Et les forêts !

Au pied d'une haute muraille,
Du soleil je n'ai qu'un reflet,
Quand je travaille
A mon ourlet.
Quel temps superbe !
Comme j'irais
Courir dans l'herbe
Et les forêts !

L'oiseau qui descend, me console
Dans la cour humide où je suis,
Alors qu'il vole
Auprès du puits.
Quel temps superbe !
Comme j'irais
Courir dans l'herbe
Et les forêts !

Depuis six ans... toute l'année,
Et toute seule en un coin noir,
Chaque journée
Et chaque soir...
Quel temps superbe !
Comme j'irais
Courir dans l'herbe
Et les forêts !

Comme la petite chevrette,
Si je pouvais aller aux champs
Où l'alouette
Redit ses chants !
Quel temps superbe !
Comme j'irais
Courir dans l'herbe
Et les forêts !

Madame ne veut pas qu'on sorte,
Et je n'aurai que dans trois ans,
Avec la porte
La clef des champs.
Quel temps superbe !
Comme j'irais
Courir dans l'herbe
Et les forêts !



## LE BOURDON

Les froids sont passés. — J'en suis sûr.
J'ai vu le bourdon apparaître
Sur le lilas de ma fenêtre.
Le bourdon ! aux ailes d'azur,
Frais éclos, veste diaprée ;
Trépignant, la mine affairée,
Luisant et d'un noir de velours ;
Il était en grande livrée,
Cet ambassadeur des beaux jours.

Quelles nouvelles, sur sa route,
Raconte-t-il à mon lilas ?

S'il bourdonne, alors je l'écoute;
Mais j'entends et ne comprends pas.
Quand il se pose et se recueille,
Il lui dit peut-être, tout bas :
L'espoir s'entrouvre avec ta feuille.
Ou : Bonjour, l'ami, je suis las.
Ou toute autre chose. — Il s'envole !
Adieu, messager du printemps.
Chargé d'annoncer le beau temps,
Montrez-vous à ceux qu'il console.

— Déjà la plaine est vaporeuse;
Dans cette atmosphère brumeuse
Le soleil darde ses rayons.
Malgré ses torrents de lumière,
On voit sur la nature entière
Ainsi qu'une immense poussière....
Dans ces vapeurs en fusions
Les cieux se mêlent à la terre :
Tout se confond aux horizons;
Tout fermente et se régénère;
Et, pendant ce divin mystère,
Tout est murmures et chansons !
Tout renaît, tout s'émeut, tout pousse;
Tout verdoie, espère ou fleurit.
Les bois sont tout couverts de mousse;
Et mars, comme mai, nous sourit.

— Giboulée ! adieu, tout rayonne;
La charmille ou l'arbre bourgeonne,
Et le ciel est couleur d'étain.
Adieu toutes les cheminées !
Nous aurons de chaudes journées....
— J'ai vu le bourdon ce matin.

## BERCEUSE

Enfant, si tu dors,
Les anges alors
T'apporteront mille choses :
Des petits oiseaux,
Des petits agneaux,
Des lis, des lilas, des roses;
Puis, des lapins blancs
Avec des rubans,
Pour traîner loin ta voiture.
Ils te donneront
Tout ce qu'ils auront,
Et des baisers, je t'assure!
Enfant, dors à mes accords,
Dors, mon petit enfant, dors.

Dors, petit enfant,
J'entends l'éléphant
Du grand Mogol! Il s'avance
Portant sur son dos
Deux palanquins clos,
Que lentement il balance...
Dans les palanquins,
Sont les blancs lapins
Qui vont traîner ta voiture :
Les petits oiseaux,
Les petits agneaux....
— Tu n'entends plus mon murmure.
Enfant, dors à mes accords,
Dors, mon petit enfant, dors.

## LES GRIVES

Les raisins sont mûrs,
Les grives sont soûles ;
Je les vois en foules
Se heurter aux murs.
Il en reste quatre
Dans mes chasselas,
Je puis les abattre
D'un coup d'échalas...
— Ce serait indigne
D'en agir ainsi :
J'aime tant aussi,
Comme elles, la vigne !

Joyeux de les voir
Choisir dans mes treilles
Les grappes vermeilles,
Le grain le plus noir,
Elles me font rire.
Nargue des chasseurs !
Malgré moi, j'admire
Ces oiseaux buveurs.
La récolte est bonne :
Un peu moins de bien
Ne me nuit en rien,
Et je leur pardonne.

Quand vous revenez,
Grives, en automne,
La mouche bourdonne

Et pique mon nez...
Voilà qui m'outrage !
Vous, sur mes raisins
Prenez davantage,
Moins chez les voisins.
Mon clos est immense,
Il vaut mille écus !
Quelques grains de plus
Sont sans importance.

Prenez garde au plomb
O grives si lasses,
Si soûles, si grasses !
Le conseil est bon.
Gare à la cuisine,
Aux bardes de lard ;
Votre chair est fine...
Et, sans plus d'égard,
Un gourmand (ô crime !)
Arme son fusil,
Fronce le sourcil,
Tire, et vous décime !..

Ne redoutez rien,
Moi, je rêve et passe,
Gardez votre place,
Mangez, buvez bien.
Je vous recommande
Mes raisins muscats ;
Toute votre bande
En fait un grand cas.
Mais, oiseaux ivrognes,
Si vous persistez,

Aux prochains étés
Vous aurez des trognes !



## FRANÇOISE

Petite Françoise,
Tant que je vivrai
Je me souviendrai
Des promenades d'Amboise...
Où, comme aspire une fleur,
Ta bouche rosée
Toute framboisée
Aspirait mon cœur.

Je me souviendrai des plaines
Et de leurs petits sentiers.
Ormeaux, prés verts, églantiers,
Vignes, blés, pommiers ou chênes,
Tout encadrait ta beauté
Et ta bouche rose
Grenade mi-close
Où mon amour est resté.

Quand loin du village,
Au milieu des bois
Nous cherchions parfois
Un abri contre l'orage;
Nous nous faisions tout petits,
Je pressais ta taille,
Ton chapeau de paille
Nous couvrait blottis...

Les bois, la pluie embaumée,
La terre avec ses parfums,
Ma joue et tes cheveux bruns
S'effleurant sous la ramée ;
Tout encadrait ta beauté
Et ta bouche rose
Grenade mi-close
Où mon amour est resté !



## VIEILLE CHANSON NOUVELLE

Au temps d'Anne la Bretonne,
Qu'on aimait avec ferveur,
Un jour, ses filles d'honneur
Dirent : Donnons pour couronne,
Une pomme, voulez-vous,
A la plus belle de nous !

L'une était Berthe ou Berthine,
L'autre s'appelait Aline,
L'autre, dona Grenadine,
Et la plus jeune, dit-on :
Nino, Ninette ou Nanine,
Nino, Ninette ou Ninon.

Rien ne ravissait la vue
Comme le groupe charmant,
Dont Berthine, en ce moment,
Allait passer la revue....
Le beffroi sonnait midi,
Quand Berthe ou Berthine, dit :

Venez, radieuse Aline,
Venez, dona Grenadine,
Venez, petite cousine,
Venez vous placer de front,
Nino, Ninette ou Nanine,
Nino, Ninette ou Ninon.

Avant d'être la plus digne,
Et de mériter le prix,
(Rien qu'une pomme d'apis !)
Toutes trois sur une ligne,
L'une l'autre se suivant,
Restaient, leur nez rose au vent !

On voyait Berthe ou Berthine,
Debout, en face d'Aline;
Après, dona Grenadine,
Et la plus jeune, dit-on,
Nino, Ninette ou Nanine,
Nino, Ninette ou Ninon.

Anne, la reine Bretonne,
Dans les buissons d'un pré vert,
Et sous un pommier couvert
De fruits rougis par l'automne;
Ecoutait, en se cachant,
Berthine chanter ce chant :

— Pomme à Ninette ou Nanine?
Pomme à dona Grenadine ?
Pomme à radieuse Aline?
A Berthe ou Berthine? — Non.
— Elle est à notre divine,
Notre belle Anne, au grand nom.

Anne, la noble Bretonne,
S'en vint les remercier,
En égrenant son collier
Comme une reine qui donne;
Et des perles plein la main,
Reprit ainsi le refrain :

— Perle à radieuse Aline,
Perle à dona Grenadine,
Perle pour Berthe ou Berthine
Qui me chante sur ce ton!
Perle à Ninette ou Nanine,
Nino, Ninette ou Ninon.



## PIGEON

Ha! petit pigeon blanc crotté,
Pour vous arranger de la sorte,
Vous mériteriez bien la porte,
Au lieu de l'hospitalité.

Quoi! vous barbotez dans la fange,
Comme un canneton roturier?
Sans respect pour vos ailes d'ange,
Vous aussi hantez le bourbier?

N'allez pas dire le contraire;
Je vous ai vu dans le ruisseau,
Ainsi qu'un pauvre prolétaire,
Fouillant, pataugeant.... C'est du beau!

Votre queue est pleine de boue!
Vous arrivez tout moucheté....
Et, devant moi, faites la roue!
Je vous conseille, en vérité!

Et que dirait votre pigeonne;
Vous a-t-elle aperçu déjà?
On ne charme jamais personne
Avec un habit de goujat.

Vous, qui traverseriez l'espace
En un clin d'œil, si vous vouliez,
Comment pouvez-vous, dans l'eau grasse
Et la vase, poser vos pieds?

N'avez-vous pas votre pitance,
Ne regorgez-vous pas de tout?
On vous croirait dans l'indigence
A vous voir manger dans l'égout!

— Ce petit cuistre partout trotte...
Dès qu'il pleut, il semble enragé;
On dirait, pour lui, que la crotte
Est un ornement obligé.

Il n'a plus qu'une patte rouge,
L'autre est noire. — Le petit sot
Revient de je ne sais quel bouge;
Mais il est immonde, en un mot.

Venez ici, que je vous lave,
Et comprenez bien ma bonté :
Vous mériteriez d'être esclave....
Je vous rends à la liberté.

Cherchez des semblants de tourelles;
Cherchez des semblants de donjons;
Respectez plus vos blanches ailes....
Volez haut, parmi les pigeons.



## EN PASSANT

J'ai vu hier une chaumière
Sur les bords du lac d'Enghien;
Un châlet couvert de lierre.
J'allais à Saint-Gratien.

Du châlet, couvert de lierre,
Les arbres couvraient le toit.
La porte de cet endroit
Me semblait hospitalière.
Et fatigué du chemin,
En contemplant cet asile
Frais, ombreux, joyeux, tranquille,
Je me disais : Si demain

J'héritais d'une chaumière
Sur les bords du lac d'Enghien;
D'un châlet couvert de lierre,
Je m'en contenterais bien!

— Dans des massifs de verdure
On distinguait un dressoir
Lumineux sur un fond noir.
Là, melon, fruits, onde pure,
Vins au frais pour le festin,

Resplendissaient à la vue.
Je passais tout en revue,
Ayant grand'soif et grand'faim.

Mais poudreux, sur la grand'route
Arrêté pour m'appuyer,
Debout sous un peuplier
Nul ne m'aperçut sans doute.
J'entendais rire aux éclats.
Puis, après un bruit de cloche,
Un gros dindon à la broche
Fut suivi par d'autres plats.

Un groupe de jeunes femmes
Souriaient là, gentiment,
Soit de quelque compliment,
Soit de quelques autres dames.
N'étant pas un indiscret,
Sans m'arrêter davantage,
Je côtoyais le rivage
Qu'un soleil jaune dorait.

Soleil jaune, c'est orage.
L'orage me prit au bois.
C'était le moment, je crois,
Ayant la pluie au visage,
De redire avec raison :
Madame la Providence,
Hélas ! je n'ai pas de chance;
Si j'avais une maison,

Si j'avais une chaumière
Sur les bords du lac d'Enghien;

Un châlet couvert de lierre,
Je m'en contenterais bien.

## PRINTEMPS

Lorsque vient la saison nouvelle
Des fleurs et des bourgeons sans prix,
Le printemps, qui tout renouvelle
Et la nature et nos esprits,
Nous éprouvons un tel bien-être
Que chacun rouvrant sa fenêtre,
Ou son trou sur les toits penchants,
Croit aspirer l'air pur des champs.

Là, quand on cueille l'aubépine,
Pendant que verdoient les coteaux,
Et dans les prés où tout *germine*
Lorsque chantent tous les oiseaux;
Chaque légère pierre blanche
Se soulève et triste se penche,
Comme autant de petits tombeaux
Qui cachaient les esprits nouveaux...

— Printemps, par un divin mystère
Tout se transforme en ta saison,
Les cieux se mêlent à la terre
Dans les vapeurs de l'horizon.
Tout s'émeut, renaît par magie;
L'arbre, l'insecte en léthargie,
Comme l'homme étire son corps;
Chacun d'eux s'éveillant alors.

Souvent, lorsque ta sève immense
Monte jusqu'à notre cerveau,
Avec le beau temps qui commence
Germe en nous un espoir nouveau...
Mais l'été s'enfuit, puis l'automne,
Arrive l'hiver; janvier sonne...
Rien n'est éclos. — Vœux superflus;
C'est seulement un an de plus!

O saison de fleurs couronnée,
Qu'importe? — Chasse le vieillard
Qui vient nous jeter chaque année
Son vent, sa glace et son brouillard.
Toi, souffle! Ton souffle féconde.
Tant que le monde sera monde
Les poètes te chanteront
Et les hommes te béniront!

— Fais-nous revivre la nature,
Fais de la terre un paradis;
Etends-nous ta verte ceinture
Tout entour des champs engourdis.
Embellis hommes, femmes, choses;
Fais tout pousser : l'herbe, les roses,
Et les grands lilas que j'avais
Dans le temps... aux prés Saint-Gervais!..

Et, vert printemps, si cette année
Resplendit par toi, — tu le peux;
Si l'amoureuse abandonnée
Retrouve encor son amoureux;
Si chacun s'attache à qui l'aime,
Si tout me plaît comme toi-même,

Je chanterai, printemps vermeil,
Que nul n'aura vu ton pareil !



## MARGUERITE

Dites-moi pourquoi, ma petite
Marguerite,
Vous que j'aime tant,
Je ne vous vois plus ! — Venez vite,
Mon cœur vous attend.

Rappelez-vous la matinée
Fortunée,
Où, tous deux sur l'eau,
Vous me disiez : Cette journée
Finira trop tôt...

— Avons-nous ri sur la rivière
Près d'Asnière ;
Comme il faisait chaud !
Et comme les vins et la bière
N'étaient pas de trop !

— Revenez vite, oiseau volage,
Vers ma cage,
Vers mon humble endroit ;
Que j'entende votre ramage
Egayer mon toit.

Je me sens rempli de tristesse,
De paresse ;

Je suis las de tout.
Je pense à vous seule, et sans cesse,
Comme à vous partout !

— Courage ! Mettez vos bottines,
Vos machines...
Vos n'importe quoi.
Prenez la clef chez mes voisines
Et montez chez moi.

## DE GUEULE A TROIS PALS DE VAIR AU CHEF D'OR

M'en allant à *Morte-Fontaine*...
Un soir je traversais la plaine ;
Le soleil d'or, à l'horizon,
Semblait le chef de mon blason.

Comme l'oiseau, sur une tombe,
Dans l'ombre, chante ses chansons,
Sur les débris, quand le jour tombe,
Poète, je trouve des sons.
Je chante, et mon chagrin s'envole ;
Le bruit fait fuir le corbeau noir.
Pendant ce temps je me console.
Tristesse, adieu ! — Bonjour, espoir !

Mon âme est très-souvent froissée,
Mon orgueil encor plus souvent,
Quand je me reporte, en pensée,
A ce qui fut auparavant....

— Mon patrimoine est à la France.
Ils sont fondus, les écus d'or !
— Je n'ai plus, par droit de naissance,
Que la vergogne, autre trésor.

Toute noblesse est souveraine.
Echo bien lointain d'un grand nom,
Je ne courbe le front qu'à peine,
Et n'implore jamais pardon.
Je ne demande rien, en somme.
Ne flattant pas, on le sait bien,
Ma route est solitaire comme
La route où l'on ne gagne rien.

Et de l'art je me glorifie !
Je préfère, acceptant mon sort,
Etre de ceux qui font la vie,
Que de ceux-là qui font la mort.
Et, philosophe par contrainte,
Ne trouvant pas le monde laid,
Je n'y veux rien changer, de crainte
De le faire moins bien qu'il n'est.

J'ai retenu, sur toute chose,
« Qu'il faut voir au-dessous de soi ; »
Et quand pour moi tout n'est pas rose,
Je regarde au-dessous de moi.
— Ainsi, toute splendeur s'efface....
Mais qu'importe à l'humanité ?
Une autre splendeur la remplace ;
Et je redis sans vanité :

M'en allant à *Morte-Fontaine*...
Un soir je traversais la plaine ;

Le soleil d'or, à l'horizon,
Semblait le chef de mon blason.

## VÊPRÉE

Il est au seuil de ma porte,
Un tilleul de deux cents ans.
Qu'il a vu passer de gens !
Mais nous passons tous ; qu'importe ?
Son ombrage hospitalier
S'étend sur moi, tonnelier.
C'est à mon tour ! — La journée
Ou la tâche terminée,
Sous cet arbre je m'asseois
Jusqu'à minuit quelquefois.

Après souper, tout se range ;
On referme le buffet.
Ma femme a si vite fait,
Surtout pendant la vendange,
Où, durant cette saison,
La joie est à la maison.
Chacun et chacune apporte
Son siége devant la porte.
On cause, on rit, il faut voir !
Jusqu'à l'heure du bonsoir.

Etendu sur une chaise
Dont le dossier touche au mur,
Moi, quand le jour est obscur,
Me balançant à mon aise,

Humant l'air, tout en rêvant,
Je fume ma pipe au vent.
Puis l'amitié, sous ma treille
Vient vider une bouteille;
Une bouteille ou bien deux...
On trinque et l'on est heureux!

Ces temps sont des temps de fêtes
Pour nos pays à raisins.
On voit passer les voisins,
Avec chevaux et charrettes,
Portant, du matin au soir,
Les vendanges au pressoir.
— Vivent! vivent les automnes
Qui me font vendre mes tonnes;
Cette fois, j'ai gagné plus
De trois cent cinquante écus!

De ma maison sur la route
Je veux faire un paradis!
J'embellirai mon logis.
Oui; tant pis, coûte que coûte!
O ma treille de muscats!
Voici maintenant le cas
De rattacher ton treillage
Pour soutenir ton feuillage;
Et d'avoir, près des jasmins,
Une cabane à lapins.

— Je vais, pour ma femme Hélène,
(J'ai là mon argent tout prêt),
Acheter, mais en secret,
Un beau jupon de futaine

Rouge comme un cabaret.
Elle aura son blanc bonnet
Bordé de fine dentelle....
Ha ! — Je veux ma femme belle
Pour ma fête, après-demain.
Mon patron, c'est saint Firmin !

Il faut une veste neuve
A Jacquot, mon fils. — C'est lui
Qui deviendrait son appui
Si demain elle était veuve....
— La tristesse en mon cerveau
Se perche comme un corbeau :
Lorsque la nature est sombre
Toute chose porte une ombre...
— Eh ! c'est l'effet de la nuit,
L'église sonne minuit !

Bonsoir, tilleul de ma porte,
Ami du seuil des maisons.
Toi, qui vis tant de saisons !
Où sont les gens de ma sorte,
Abrités jadis par toi ?...
Tu n'en sais pas plus que moi.
— Ah ! bah ! pour tous est la chance !
J'espère en la Providence.
— La cigale chante encor....
Rentrons, tout le monde dort !

## MADEMOISELLE J.

C'était une charmante fille !
Auprès d'elle j'allais m'asseoir.
— Elle travaillait à l'aiguille.
Je la voyais, matin et soir,
Coudre l'écharpe, la mantille.
Elle travaillait à l'aiguille.

Et sur des robes satinées,
A suivre ses petites mains
J'ai passé bien des matinées....
Elle me contait ses chagrins.
A maudire nos destinées,
J'ai passé bien des matinées !

Puis encore, à la dérobée,
Pour nous rencontrer en chemin,
L'été, sitôt la nuit tombée,
Elle traversait un jardin.
Je m'y trouvais d'une enjambée,
L'été, sitôt la nuit tombée....

Une circonstance imprévue
Me força de partir au loin.
Hélas ! qu'est-elle devenue ?
Où loge-t-elle et dans quel coin ?
Pauvre fille ! sitôt perdue...
Hélas ! qu'est-elle devenue ?

## EN CE TEMPS-LA

Pauvre Jacques ! — Ton vieux moulin
Crépitait au vent, sur la butte.
Et quand je heurtais à ta hutte,
Le soir, pour boire un pot de vin,
Aussitôt tu m'ouvrais ta porte,
Joyeux, tu me serrais la main.
Pauvre Jacques ! — Ton vieux moulin
A des jours heureux me reporte....

— En ce temps-là, j'allais m'asseoir
Sous les vignes de tes tonnelles,
D'où je m'amusais, chaque soir,
A voir planer les hirondelles
Tournoyant au soleil couchant.
C'était grand'fête en ma pensée,
Mon âme se sentait bercée
Et tout était murmure ou chant.
Tout bruissait à mon oreille :
Le moulin, le vent sous la treille,
Les cigales dans tous les coins.
De mon banc, je voyais les foins,
Les blés, les bois et les prairies.
Toutes choses étaient fleuries....

La nuit, descendant le ravin,
Rentrant à l'auberge, en chemin
J'avais, pour embellir ma route,
L'espoir, le bruit du vieux moulin,
Les arômes d'un grand jardin,
Et les étoiles de la voûte.

— Depuis dix ans je ne t'ai vu;
Tes cheveux étaient blancs de neige....
Bon meunier qu'es-tu devenu?
Bon meunier que Dieu te protége!

## RIQUET

Riquet le gai, Riquet le bon,
Riquet le joyeux compagnon,
  A la joyeuse trogne,
  Il vendange en Bourgogne!

Riquet, debout sur un coteau,
Comme un drapeau sur un château,
De loin se faisait reconnaître
A son gilet rouge, à sa guêtre
Montant au-dessus des genoux;
Grand chapeau, nez rubis dessous.
C'était le Dieu du vin, peut-être;
Riquet le gai, Riquet le bon,
Riquet le joyeux compagnon.

Aussitôt que passait Riquet,
Les vignes prenaient l'air coquet...
Ce que je dis est à la lettre;
Les vignes semblaient le connaître,
Et montraient du raisin bien noir
Pour que Riquet vînt les revoir.
C'était le Dieu du vin, peut-être;
Riquet le gai, Riquet le bon,
Riquet le joyeux compagnon.

Riquet n'aime que la saison
Du rouge automne. — Il a raison.
Mais, quand il voit l'automne naître,
Cela ne l'empêche pas d'être
Ami du chaume et du salon,
Et de s'appeler tout du long :
Riquet! — Le Dieu du vin, peut-être...
Riquet le gai, Riquet le bon,
Riquet le joyeux compagnon.

Il avait sept cents vendangeurs
Cueillant, taillant, chantant des chœurs.
Aucun n'eût osé se permettre
D'aller s'endormir sous un hêtre,
Sous les vignes, un peu partout,
Tant que Riquet était debout.
C'était le Dieu du vin, peut-être;
Riquet le gai, Riquet le bon,
Riquet le joyeux compagnon.

Et du matin jusques au soir,
La vendange allait au pressoir.
Chacun courait à la fenêtre
Pour voir au lointain apparaître
Sept cents hommes longeant les murs,
Chantant, chargés de raisins mûrs.
C'était le Dieu du vin, peut-être;
Riquet le gai, Riquet le bon,
Riquet le joyeux compagnon.

Oh! tout le monde aimait Riquet,
Et ce grand amour s'expliquait;
En tout il était passé maître,
Partout on le voyait paraître;

Aucune noce, en vérité,
Où Riquet ne fût invité.
C'était le Dieu du vin, peut-être;
Riquet le gai, Riquet le bon,
Riquet le joyeux compagnon.

Si l'on avait quelque chagrin,
En parlant à Riquet, un brin,
Chacun retrouvait le bien-être,
Tout espoir venait à renaître.
Riquet ramenant la gaîté;
Riquet ramenait la santé.
C'était le Dieu du vin, peut-être;
Riquet le gai, Riquet le bon,
Riquet le joyeux compagnon.

Sitôt que le jour finissait,
Alors le souper commençait.
C'est là qu'on voyait disparaître
Dans l'immense banquet champêtre
Les bœufs, les moutons et les veaux,
Et le vieux vin des grands tonneaux!
Riquet, c'était un Dieu, peut-être...
— Riquet le gai, Riquet le bon,
Riquet le joyeux compagnon,
À la joyeuse trogne;
Il vendange en Bourgogne!

## IPSE

Ainsi que ce loup d'autrefois
Dont un chien gras était compère,

Pour vivre je suis aux abois;
Mais j'ai ma liberté si chère.

Las! plus d'un n'est pas appelé.
S'il me manque une bonne table,
Comme le chien gras de la fable
Mon col n'a pas d'endroit pelé.

De collier je n'ai nulle trace.
Vivant de l'art, tristes repas!
Quand j'entends un heureux qui passe,
J'applaudis au bruit de ses pas.

J'ai de l'orgueil, non de l'envie.
Artiste hélas! et non commis;
Cigale, j'emprunte aux fourmis;
Et je prolonge ainsi ma vie.

Car la fourmi n'est pas ainsi
Que La Fontaine nous l'a peinte;
Elle est très-obligeante aussi.
Il a je crois forcé la teinte;

C'est spirituel, voilà tout.
Jadis, comme aux temps où nous sommes,
Pires n'ont pas été les hommes;
Il est de bonnes gens partout.

De rien et de tout je m'étonne.
Plein de folie et de raison,
La mouche qui vole ou bourdonne
Souvent m'inspire une chanson.

L'un l'applaudit, l'autre s'en moque.
— Car tout est grave à l'horizon...
N'étant pas au diapason,
Je chante faux pour mon époque.

Qu'importe ? D'autres jours luiront ;
Une époque est bientôt passée !
Livres et chants se reliront
Si l'on y trouve une pensée.

Confiant et le nez au vent,
Ne voyant que de ma fenêtre,
Je chante en me disant : Peut-être !
Et j'attends le soleil levant.

## LES DERNIERS MOULINS

### DE LA BUTTE MONTMARTRE EN 1857

Il reste quatre moulins.
Les trois plus joyeux peut-être,
Je les vois de ma fenêtre ;
Eux regardent les lointains...
— Calmes ou tout à leur tâche,
L'été, l'automne, l'hiver,
Sur le ciel gris, sombre ou clair,
Les bras tendus sans relâche ;

Aux rumeurs dont ils sont pleins,
Se joint, quand près d'eux on passe,
Le grand bruit que dans l'espace
Font leurs bras broyeurs de grains.

— De loin les voyant paraître,
Je dis : Voilà mes voisins
Là-bas... — Ces petits moulins,
Si grands ! vus de ma fenêtre.

Si l'on monte visiter
Ces crépitants dans leur cage ;
Autour d'eux on trouve : ombrage,
Restaurants pour s'inviter,
Charmilles, bosquets, tonnelles,
Des bancs de bois, du vin frais,
Des balançoires ! — Après :
De charmantes demoiselles.

— Salut ! dernières splendeurs
De Montmartre, notre butte,
D'où plus d'un fait la culbute
En descendant les hauteurs !
D'un faux pas nul n'est le maître
Quand il suit des brodequins...
— Qu'ils sont gais ! les trois moulins
Que l'on voit de ma fenêtre.

Et pendant les soirs d'été
Toute la butte est en fête.
Le *Moulin de la galette*
Ouvre son bal si vanté !
— Chaque arbre alors s'illumine,
Ou pavoise les hauteurs ;
Et la foule des danseurs
De tous côtés s'achemine.

L'orchestre, encore exigu,
Dans le lointain, qui résonne,

Fait retentir son trombone
Et son flageolet aigu ;
Puis grogne la contrebasse
Sous les éclats d'une voix
Braillant par dessus les toits :
Place ! en place, en place, en place !

— Laissez passer tout ce bruit.
Mais quand chacun dort tranquille,
Montez, pour voir la grand'ville,
Un matin quand le ciel luit.
En des zônes inconnues,
Plus splendide qu'une mer,
Paris s'étend et se perd
Dans l'or, la brume et les nues...

— Venez là vous promener
Si votre bourse est en fête !
Au *Moulin de la galette*
Allez aussi déjeuner.
Vous direz plus tard peut-être,
Même en de plus beaux jardins :
Qu'ils étaient gais ! ces moulins
Qu'on voyait de sa fenêtre.



## DE MA FENÊTRE

### A MONTMARTRE

Minuit sonne à l'église. On dort et le coq chante.
Les moulins de la butte à cette heure sont cois.

Chacun d'eux sur le ciel, silhouette géante,
Devant les horizons tient ses longs bras en croix.
Ils sont là cinq de front, sombres sur un ciel sombre.
L'aube, qui déjà point, essaie à percer l'ombre.

De distance en distance, on voit sur les hauteurs,
Comme sur des gibets des lampes funéraires,
Des carrefours nombreux les quelques réverbères
Scintiller, yeux de feu qui dardent leurs lueurs.
L'horizon clair obscur découpe la montagne,
Masse crépusculaire où s'étagent partout :
Clos, jardins, arbres, champs, et maisons de campagne
D'où quelquefois un dogue aboie encor. — C'est tout.

Ou bien, dans le lointain, un buveur en goguette,
D'un morceau d'harmonie, un peu trop tard épris,
Répète le refrain chanté dans la guinguette
En détonnant ainsi qu'un joyeux homme gris.
Il serpente au hazard, heurtant de la semelle
Chaque pavé trop haut qu'il rencontre en chemin.
Qu'importe ? Il va toujours, en chantant de plus belle.
Il est gai... C'est beaucoup. — Tant pis pour le voisin.

Malgré mai verdoyant, qui jonche son feuillage,
Il pleut depuis longtemps. — Les nuages sont lourds ;
Le vent souffle du sud ; le temps est à l'orage.
Tout est calme. — Et le vent apporte des bruits sourds ;
Comme un bourdonnement confus de la grand'ville :
Un chariot pesant qui lentement oscille,
Ou le son cadencé du grelot argentin
Du voiturier qui passe en dormant sur la route,
Et ne s'éveillera que pour boire une goutte
Au cabaret, ami posté sur son chemin.

Bonne nuit, voiturier, sois heureux dans ton rêve;
Moi, qui suis éveillé, je n'en rêve pas moins.
Suivons notre chemin chacun; quand il s'achève,
Poète ou voiturier arrive aux mêmes coins.



## PREMIER AMOUR

Plein d'espoir je m'en suis allé
Au bal où vous étiez Dimanche.
Un danseur prit votre main blanche,
Et mon espoir s'est envolé.

L'orchestre alors fit grand tapage,
Ainsi que mon cœur de jaloux...
Aux sons d'un air plaintif et doux
J'ai contemplé votre visage!

Et puis j'ai repris mon chemin,
Seul avec ma mélancolie,
En me disant : Oublie, oublie;
Ta gaîté reviendra demain.

— Ma gaîté n'est pas revenue
Car je ne peux vous oublier...
Et, tremblant comme un peuplier,
Je suis devant votre avenue...



## LE DIMANCHE DES RAMEAUX

*In vino veritas.*

L'aube point, et les cloches tintent
Pour le dimanche des Rameaux.
Les cieux gris de rose se teintent,
Le jour s'étend sur nos coteaux.
Dig, ding, don, quand on carillonne
Pour célébrer le *renouveau*,
C'est le printemps qui vient et donne
Son buis, béni d'un vert nouveau.

Tout resplendit dans la campagne
Et tout brille au soleil levant.
La brume entoure la montagne
Et tout est senteur sous le vent :
Le bois verdit, le champ verdoie,
Les cloches chantent au lointain;
Aujourd'hui c'est un jour de joie.
Jour des Rameaux, quel beau matin !

Déjà la plaine est sillonnée
De tous les gens des alentours;
Les femmes ont pour la journée
Revêtu leurs plus beaux atours.
On voit la foule qui serpente...
On voit du rouge, on voit du bleu,
On voit du blanc de pente en pente;
Tous vont rendre grâce au bon Dieu.

Et le portail de notre église
Est tout jonché de grands rameaux

Dont chacun va prendre à sa guise
Pour orner chaumes ou châteaux.
Le buis a remplacé le chêne.
Le buis joli, le frais buis vert,
Peut, jusqu'à la saison prochaine,
Rappeler le printemps, l'hiver.

Hâtez-vous, voici la grand'messe,
Le carillon marche son train;
Dig, ding, don! — Moi, rien ne me presse,
L'église touche mon terrain.
Dig, ding, don... Alors que j'écoute
Dans les airs ce chant argentin,
L'espoir, tout le long de la route
Me dit : Bon an, bon blé, bon vin!

Dig, ding, don, comme on carillonne...
Quel beau temps il fait aujourd'hui!
Dig, ding, don, le clocher s'en donne...
Je me réjouis avec lui.
— A sa santé! — Quand tout s'ébranle
Ne renversons pas mon cruchon...
Sonnez, cloches; tout est en branle;
Chantons *la mère Godichon!*

— Ce dig, ding, don, porte à la tête...
C'est étourdissant... le matin...
— On peut, un jour de grande fête,
Risquer un pichenet de vin.
— Il dit, reboit, s'asseoit à terre;
Puis enfin s'étend de son long;
Et, sans lâcher même son verre,
S'endort en chantant : Dig, ding, don.

## OASIS

J'aime m'asseoir sous tes lilas,
Quand je suis las,
Endroit si joyeux à toute heure;
Ombreux jardin où les buissons
Semblent me chanter des chansons,
En moi tout pleure...

Mais là, les jeunes amoureux
Vont deux à deux,
S'entrelaçant sous la verdure;
L'orchestre avec toutes ses voix,
Comme l'amour chante à la fois
Dans la nature.

Là tourbillonnent la beauté
Et la gaîté,
Les beaux garçons, les belles filles.
L'amour chante tout haut, tout bas,
Valse, ou s'éloigne à petits pas
Sous les charmilles.

Et pour chacun les chants d'alors,
Vibrants accords,
En s'envolant dans les feuillées,
Laissent tomber, pour l'avenir,
Les notes d'un beau souvenir,
Eparpillées...

Lorsque je m'en reviens le soir,
J'ai plus d'espoir;

En suivant la route inégale,
J'écoute le frissonnement
Des blés mûrs, et le roulement
De la cigale.

Les arbres, qui semblent humains,
Tendent leurs mains
Et leurs longs bras pleins d'ombre brune;
La grand'route est pâle et sans bruit,
Mais tout s'argente dans la nuit,
Au clair de lune.

En rêvant le long du chemin,
Pour le demain
Je fais quelque projet superbe...
Mes frais projets d'art ou de chants
Se fanent, comme dans les champs
Se fane l'herbe.

Dans mes visions je m'endors,
Heureux alors.
Mais je dis, quand ma nuit s'achève,
Les yeux grands ouverts aux clartés,
En voyant mes réalités :
Mieux vaut un rêve !

## IL NEIGE

Je me souviens d'une chanson
Que j'entendais, petit garçon
Loin du collége;

La chanson finissait ainsi :
*Il pleut là-bas, il neige ici,*
*Il neige, il neige!*

— Des champs jusques à l'horizon
Se voyaient de notre maison
En coin de rue;
Et les galopins d'alentour,
De tous côtés s'y rendaient pour
Notre revue.

Lieu connu de tous les gamins,
Par monts, par vaux et par chemins;
Sans perdre haleine
Nous parcourions en liberté
Pendant l'hiver, pendant l'été,
L'immense plaine...

L'immense plaine de Monceaux,
Où se livraient et nos assauts
Et nos batailles;
Et là, partagés en deux camps,
Les horions étaient fréquents
Par représailles.

Tous insoucieux sacripants,
Ou bandits de cinq à six ans,
Pillant les choses,
Chez nos parents épouvantés
Nous rentrions déchiquetés
Et lèvres roses...

Nos vestes étaient en lambeaux.
Quant aux mouchoirs, pour les drapeaux

Servant sans cesse,
Nous n'en avions que rarement.
La manche attestait le moment
De la détresse...

Les carottes et les navets,
Les betteraves, les panais,
Les choux eux-mêmes
Semblaient appartenir à tous.
Les gardes couraient après nous
Tas de bohêmes.

Rien ne causait plus de terreurs
A nos bandes de maraudeurs
Que cette fille
Du nom de *la mère Camus!*
Elle avait bien cent ans et plus,
Et sa béquille

Dont elle se servait souvent
Pour nous poursuivre sous le vent
Dans cette plaine,
Où, près de son chaume pelé,
Surgissait un arbre isolé
Et noir d'ébène.

La pauvre vieille était toujours
Victime de nos méchants tours,
Et sa chaumière,
Par nos bandes de polissons
Etait couverte des tessons
De la bruyère.

Pour *les loques,* jeu négligé,
Alors tout cuivre était *pigé,*

Mis dans la poche.
Nous arrachions tout ! — Les boutons
Des portes et des pantalons,
Pour *la pigoche*.

Quand nous trouvions à la Saint-Jean,
Une paillasse dans un champ,
Quelle trouvaille !
Comme autant de petits démons,
Nos cris fendaient l'air, et nos bonds
Le feu de paille.

De sa neige lorsque l'hiver,
La nuit, couvrait le gazon vert,
Comme en Norwégé,
Dès l'aube c'était fête au champ ;
Et j'entendais alors ce chant :
*Il neige, il neige !*

Quand au bout d'un manche à balais
Le drapeau des Batignollais,
Race étrangère,
Osait briller sur l'horizon,
Ceux de Monceaux, avec raison
S'armaient en guerre.

Nos ennemis étaient nombreux...
Montmartre marchait avec eux
Pour la bataille ;
Les plus grands rangés lès premiers
Et les plus petits les derniers,
Selon la taille.

Mais les plus redoutés de tous,
Ceux de *Pologne* étaient pour nous.

Premiers Zouaves !
Ils ne faisaient pas de quartier,
Et poursuivaient, jusqu'au dernier,
Poltrons ou braves.

Les tas de neige s'amassaient
Et nos luttes recommençaient ;
C'était un siége
Dont nous sortions toujours vainqueurs ;
Et nous rentrions aux clameurs :
*Il neige, il neige !*

Sans rancune, francs compagnons
Dont j'ai souvent reçu des *gnons*...
Dieu nous protége !
Vainqueurs ou vaincus, ou tous deux,
C'est maintenant sur nos cheveux
Qu'il neige, neige !



## INTÉRIEUR

Nous nous étions mis en ménage.
Tous deux nous aimions, et contents,
Comme en un petit ermitage
Nous vivions aux hasards du temps.

Tout brillait là comme une glace ;
Et, comme dans un reposoir,
Chaque objet était à sa place.
Luxe qu'on peut toujours avoir.

Dans cette modeste demeure
Perdue au fond d'un grand jardin,
Une horloge en bois sonnait l'heure
Arrêtée au réveil-matin.

En foule alors par la fenêtre
Entraient rayons, senteurs ou vent,
Quand on ouvrait, trop tard peut-être,
Les volets au soleil levant.

De grands lilas pleins de feuillage
Semblaient cacher ce nid exprès.
L'amitié formait l'entourage,
Et le reste venait après.

Le reste ! — c'était la cuisine,
Hélas ! souvent en désarroi...
Mais toujours faisant bonne mine ;
Tous les jours nous dînions, je croi.

Et quelle joie et quel miracle !
D'aller chez *Comte,* et dans l'été...
Assister au *petit spectacle*
D'où l'on revenait enchanté.

— Le bonheur est encor la chose
Que l'on rencontre en n'ayant rien ;
Mais rarement, pour cette cause :
Qu'il faut savoir se trouver bien.

Au jour le jour vivant sans cesse,
Ainsi que de gais moineaux francs,
Je n'ai jamais vu la tristesse
En ce logis, pendant trois ans.

Après la troisième année,
(Heur et malheur vont tour à tour);
Elle entra, la tristesse, un jour
Dans ma demeure abandonnée !...

## A A. G.

BATTERIE D'ARTILLERIE. SOUVENIR DE 1830

Regardez, ô petits enfants,
Passer nos machines de guerres,
Nos canons, ces Léviathans
Qui vous enlèvent à vos mères.

Voyez, ils sont encor fumants...
Ces hydres marchent avec peine;
Lourdes de fer, lourdes de haine,
Leurs gosiers sont toujours béants.

Comme des dogues à la chaîne
Qui grondent encor sourdement,
Et qu'à reculons on entraîne,
Et qui s'arrêtent par moment;

Regardez-les. — La gueule basse
Comme pour mordre les pavés;
Chacun d'eux va choisir sa place
Aux barricades, vous savez...

L'ordre est donné. — La mort les pousse.
Prenez garde d'être écrasés.
Le sol tremble sous leur secousse,
Et les grès sont pulvérisés.

Chevaux, cavaliers, équipages;
Ce long deuil rend un bruit de fer...
Seul, dans ces sombres attelages,
Le canon luit comme un éclair.

Silence ! — Leur course est rapide...
Ils sont en ligne. — Ecoutez tous,
Au lointain ce bruit homicide...
— Ceux de là-bas meurent pour vous !

— Heureux enfants, dignes d'envie,
Plus que nous ayez meilleur sort;
Quand nous organisons la mort,
Un jour organisez la vie.



## FÊTE

### RENTRÉE DE L'ARMÉE D'ITALIE. 1859

Je n'aime pas la gloire,
La gloire des combats;
Et défaite ou victoire,
Je plains tous les soldats.
J'entrai, ce jour de fête,
Au cabaret d'un coin;
Pour me monter la tête
Avant d'aller plus loin.

D'abord je bus un verre,
Un verre de bon vin,
En déplorant la guerre...
Mais un ami survint.

Il était bon apôtre,
Et moi, bon compagnon;
Trinquant l'un avec l'autre
Et nul ne disant : Non.

L'on servit deux bouteilles
D'un petit boute-feu
Qui rougit mes oreilles
Et m'étourdit un peu...
Puis, mon ami, sans doute
Tout aussi gris que moi,
Reprit gaîment sa route,
Me disant : Tout à toi.

La chaleur était forte
Et, pour cette raison,
Je restais à la porte,
Sur un banc de gazon.
Lors je voyais les choses
Comme j'aime à les voir;
Je vis, couleur des roses,
Ce qui me semble noir.

— Tel un torrent qui roule
En envahissant tout,
D'abord l'immense foule
Monta, monta partout;
Sur les tilleuls, les hêtres,
Les échelles, les bancs,
Sur les murs, aux fenêtres;
Pressés comme harengs!

Et les balcons et les façades
Etaient pavoisés d'étendards;

Comme aussi toutes les estrades
En coteaux sur les boulevards.
Tel un serpent, la grande armée
Allait nous montrer ses tronçons;
Tant cette gloire bien aimée
Sait faire payer ses rançons!

Au loin s'entendaient les fanfares.
L'armée avançait. — Les tambours
Aux roulements bruyants, barbares,
Firent vibrer les alentours.
— Du piédestal qui l'emprisonne,
Le capitaine en bronze noir
Put distinguer chaque colonne,
Depuis le matin jusqu'au soir.

— Le deuil marchait en tête...
Et les rangs des blessés
Rappelaient, dans la fête,
Tant d'autres rangs laissés!
Les lignes épargnées
De nos vaillants soldats,
Suivaient, accompagnées
De triomphants Vivats!

Car de chaque contrée
Les populations
Mêlaient à leur rentrée
Leurs acclamations.
Et sur les édifices,
Sur les toits des maisons
Des foules spectatrices
Masquaient les horizons.

Dans ces confus mirages
D'hommes et de chevaux,
De canons, d'attelages,
D'échelles, d'échafauds;
Par la vivante houle
Contre mon mur, heurté,
Etouffé par la foule
Et portant et porté;

Je vis des bayonnettes
Se mouvant comme blés,
Puis le sommet des têtes;
Et des drapeaux criblés!...
— Devant la foule immense,
Tous ces hommes brunis
Défilaient en silence,
Vêtus d'habits jaunis...

Et nos dames de France,
Ces suprêmes pouvoirs,
Pour la gloire en garance
Agitaient leurs mouchoirs.
— Il en était plus d'une
Qui chez elle pleurait!...
— Raisonner m'importune,
Rentrons au cabaret...

## VINS DE SURESNE

Ventre Saint Gris!
Disait le roi Henri

Au vieux duc de Lorraine,
J'ai près de mon Paris
La côte de Suresne !
Pour les galas
Ses milliers d'échalas
Chargés des ceps que l'on renomme,
Noirs de raisins dans la saison,
S'étendent jusqu'à l'horizon
Tant que peut suivre un regard d'homme.

Ventre Saint Gris !
Disait le roi Henri,
Monsieur le Duc, j'espère
Que c'est un coin sans prix,
Un pareil coin de terre !
Où la gaîté
Pousse avec la santé.
Ce que je vous dis est étrange,
L'automne, j'y cours malgré moi ;
Mais aux cris de : Vive le roi !
Je réponds : Vive la vendange !

## PANTOMIME

Pierrot, qui fait de mauvais tours
Toujours,
Quand on le laisse faire ;
Voyant un essai de ballon
En long,
Dit : Voilà mon affaire....
Il s'agit de le retenir
Au moment de partir.

C'était au coucher d'un soleil
Vermeil ;
Le temps était superbe.
Le hameau fêtait saint Crépin.
Crispin
Etait couché dans l'herbe.
Pierrot blotti, près des piquets
Se tenait aux aguets....

Le Léandre faisait jabot.
Ce Beau,
Dans son orgueil suprême,
Les reins cambrés et l'air vainqueur,
Sans cœur
Et sot comme lui-même,
Se rengorgeait, — le nez au vent
Et la jambe en avant.

Pendant que Cassandre avec art,
Au quart
Au moins de tout le monde,
Démontrait qu'en brûlant du foin,
De loin
La sphère était plus ronde ;
La Colombine à l'air coquin,
Lutinait Arlequin.

Gille dit qu'il vit le moment
(Il ment,
Il était de cuisine),
Où Pierrot, étendant soudain
La main
Quand partit la machine,
Puni de son esprit pervers
S'enleva dans les airs.

Car à la corde il se cabrait,
Tirait....
On criait : — Tire ! tire !
Mais le ballon suivait toujours
Son cours....
— Aux grands éclats de rire,
Pierrot gigottait sur Paris
En poussant de longs cris.

On ne vit bientôt qu'un point noir.
Le soir
Jetait son voile immense ;
Puis on ne vit plus rien du tout.
Surtout,
Mons Pierrot, bonne chance !
Chacun, en tournant le talon,
Dit bonsoir au ballon.

Pierrot pendu perdait l'espoir,
Sans voir
Comme une tache grise
Où l'aérostat s'abattait ;
C'était
Sur le toit d'une église
Et sur la flèche d'un clocher....
— Pierrot put s'accrocher.

Vois, Pierrot, la morale en tout ;
Surtout
Au bout de toute corde.. .
Tu trouvais, voulant faire tort,
La mort ;
Sans la miséricorde
De Dieu qui t'entendit hurler,
Tu pouvais t'empaler !

Enfin, tiré de cet endroit,
Et droit
De froid, de peur malade,
Pierrot, tout pâle, au cabaret
Paraît ;
Boit une ample rasade,
Se réchauffe... et mange soudain
Trente aunes de boudin !

— Léandre, Cassandre, Arlequin,
Crispin,
Gille et la Colombine
Survinrent avec des bâtons....
— Partons !
Dit-il, voyant leur mine.
Et Pierrot, de chez l'hôtelier,
S'échappa.... sans payer.



## PROMENADE EN AUTOMNE

Voici les noirs corbeaux qui passent sur mon toit.
Le ciel est gris, brumeux ; il a plu, l'air est froid.
La plaine est dénudée, humide, abandonnée.
C'est l'automne et sa fin de brouillards couronnée.
La vigne est rouge encor, mais les fruits n'y sont plus.
La nature est en deuil de ses beaux jours perdus ;
Je suis en deuil comme elle. — En ce temps de l'année
J'éprouve un besoin d'air, de sortir et de voir ;
Et quittant ma demeure alors que vient le soir,
Je cherche aux alentours un pays, dont les vignes
Cernent les horizons de leurs immenses lignes ;
Pour entendre aux pressoirs chanter les vignerons.

La vendange est rentrée et chacun des toits fume ;
Les marteaux cadencés font retentir l'enclume ;
Dans leur antre de feu frappent les forgerons.
En ce lieu tout s'agite, on rit, on chante, on aime ;
Tout est activité, gaîté poignante même,
Pour moi qui passe errant ainsi, lugubrement ;
Chacun a ses chagrins. — Qu'importe ! — En ce moment
Le bourg est imprégné des senteurs de la paille,
D'une odeur de pain cuit, de marc ou de futaille.
Les gens sont au logis, mais les petits enfants
De leurs groupes nombreux encombrent la grand'place ;
Et leurs joyeuses voix font retentir l'espace
De querelles pour rire et de cris triomphants.
On voit flamber les feux, on cause sur les portes ;
C'est l'heure du souper, des bruits de toutes sortes ;
C'est le chien de la ferme, aboyant dsns son coin ;
C'est un essieu qui grince ; un charretier, de loin
Qui fait claquer son fouet, debout sur sa charrette.
Il va manger sa soupe et boire sa piquette !
— En songeant à ces bruits, ces rumeurs ou ces chants,
Je laisse là le bourg et traverse les champs.

— Les arbres effarés se tordent, sous l'étreinte
Du grand vent qui les heurte en sifflant sa complainte ;
Et les hauts peupliers rangés, aux alentours
S'épanchent l'un vers l'autre en frémissements sourds.
Tout se rêvet de brume et de teintes plombées ;
Les pas sont frissonnants sous les feuilles tombées ;
Tout devient grave, morne, et cependant c'est beau !
On sent venir le froid, mais c'est un froid nouveau...
On pense à ce bon feu, cet ami de toute heure,
Qui rend gaie en hiver la plus triste demeure ;
Et le cœur, ce foyer, ravive son tison ;
Et l'on rentre en soi-même ainsi qu'en sa maison.

— Automne, quand tu viens j'aime mieux la nature.
En suivant mon chemin toujours à l'aventure,
Dans ce recueillement qu'on ne peut définir,
Je cause avec mon rêve ou quelque souvenir...
Car je suis comme toi sombre, mon sombre automne ;
J'ai mon brouillard aussi, partout il m'environne...
Et lorsque je traverse ou les bourgs ou les champs,
Plein de mes amitiés ou mortes ou passées ;
Le grand vent, qui bruit ainsi que mes pensées,
Semble emporter au loin sur les coteaux penchants,
Les regrets de mon cœur avec ses tristes chants.



## A LA FORTUNE

Toi qui n'es pas ma cousine,
En vain tu me fuis, coquine,
Afin de me chagriner ;
En vain tu me fais la moue,
Je m'en moque ! — Sur ta roue
Vas au loin te promener !

La singulière voiture ;
Digne de toi, je t'assure,
Qui souvent manques de goût.
Sur l'onde, ton vrai symbole,
Loue au moins une gondole,
Toi qui peux acheter tout.

— Alors que beaux de jeunesse,
Nous t'implorons tous sans cesse,

Tu ne sais que refuser.
Tu te donnes, folle fille,
A plus d'un porte-béquille,
Sans force pour t'embrasser.

Mais, puisque tu te hasardes,
Monte donc dans les mansardes,
O fortune ! plus souvent ;
L'hiver, quand la bise est forte,
Tu calfeutrerais la porte
Qui laisse passer le vent.

C'est dans un coin solitaire,
En but à toute misère,
Que plus d'un penseur grandit.
Là, chaque chose est bien sombre....
Mais souvent l'œuvre dans l'ombre,
Pour l'avenir resplendit.

Comme un renard sous la treille,
Voyant la grappe vermeille,
Trouve les raisins trop verts ;
Je te méprise, fortune !
Mais je te garde rancune ;
A me négliger, tu perds !

Quoi ! tu n'as donc nulle honte ?
Depuis le temps que je monte
*Au haut* de chaque escalier....
Sans pitié pour ma paresse,
D'accepter quelque richesse
Tu ne viens pas me prier ?

Pour agir de cette sorte,
Si tu heurtes à ma porte,

Je ne te l'ouvrirai pas.
Va-t'en chez tous ceux que j'aime ;
Et s'ils te traitent de même :
Au diable porte tes pas.

## DEVANT LA BARRIÈRE BLANCHE

Tout se détruit, s'use ou se tue...
Est-ce le mal, est-ce le bien?
A comprendre je m'évertue,
Mais je n'y puis comprendre rien.

— Pour la capitale du monde,
Surtout pour les riches dîneurs,
Trois cents bœufs, couverts de sueurs,
Passaient sur le chemin de ronde...
Ils s'en allaient à l'abattoir.

Debout à l'angle d'un trottoir,
Je voyais, comme en un nuage
D'où sourdaient des mugissements,
S'avancer les grands bœufs fumants,
Cornes en l'air, naseaux en nage.

Six gardiens les menaient au trot,
Six bouchers remplissaient leur tâche ;
Pour eux, six fouets n'étaient pas trop.
Les six fouets frappaient sans relâche.
Six chiens mordaient les bœufs aussi,
— Venant du marché de Poissy.

Mais alors devant la barrière,
Les plus fatigués, en arrière
Faisaient entendre aux alentours
Leurs beuglements tristes et sourds.

Armé d'un lourd bâton de chêne,
Par plaisir, suivait un gamin
Qui frappait, le long du chemin,
Les jarrets des bœufs hors d'haleine ;
Quand ces bœufs, conduits à la mort,
Comme pressentant l'agonie,
Semblaient, dans un dernier effort,
Humer leur dernier jour de vie !

De ces animaux condamnés
Je pensais au sort pitoyable ;
Alors j'ai *flanqué* sur le nez
De ce féroce petit diable
Quelques coups, mais intelligents ;
Pour lui démontrer, de la sorte,
Comme pour tout le monde importe
Le droit des bêtes et des gens.

## BON CŒUR

Roi de l'espèce humaine, ayant toute puissance !
Parlez ! que voulez-vous ? — Accourez, tas de gueux !
Je donne ce que j'ai, cela me rend heureux ;
Je ne jouis de rien que de ma bienfaisance.
— Il est fou, je le dis tout bas ;
Surtout, ne le guérissez pas !

Préférez-vous les bois, préférez-vous les ondes;
Voulez-vous des forêts, des fleuves ou des mers?
Seul je puis disposer de tout dans l'univers.
Choisissez, demandez; je suis le roi des mondes!
— Il est fou, je le dis tout bas;
Surtout, ne le guérissez pas.

Voulez-vous l'Océan ou la Grande-Bretagne?
— Ou les Etats-Unis? — Ne les acceptez pas....
Tout ce monde ne vaut un peu du nôtre, hélas! —
Voulez-vous l'Italie, aimez-vous mieux l'Espagne?
— Il est fou, je le dis tout bas;
Surtout ne le guérissez pas.

Voulez-vous ou la Suisse, ou l'Autriche, ou la Prusse?
Voulez-vous l'Allemagne avec le Rhin pour vous?
La Turquie ou l'Egypte, ou les pays Indous?
Aimez-vous mieux la Chine ou bien l'empire Russe?
— Il est fou, je le dis tout bas;
Surtout, ne le guérissez pas.

Mais simples dans vos goûts, peut-être un parc immense,
Des jets d'eau, des étangs, un palais marbre et or,
Des fêtes jour et nuit, un infini trésor
Vous plairaient seulement. — Profitez de la chance!
— Il est fou, je le dis tout bas;
Surtout, ne le guérissez pas.

Je puis distribuer les titres, la richesse;
Tout, hormis le génie. Ha! c'est un grand malheur!
J'aurai bien embelli l'œuvre du Créateur...
Je suis tout bonnement : *Roi de l'humaine espèce.*
— Il est fou! — Mais parlons plus bas;
Amis, ne le guérissez pas.

Quand je vous offre tout, nul de vous ne s'avance?
Tas de gueux! Allez-vous me faire autant souffrir?
C'est pour moi le bonheur que de tout vous offrir...
Finissons! — Acceptez. — Je vous offre : *la France!*
— C'est un *chauvin!* — Mais parlons bas...
Ces fous-là ne guérissent pas.

## UN JOUR DE PRINTEMPS

Tout renaît, tout s'émeut, les airs s'attiédissent,
La neige a disparu, les plaines reverdissent;
Tous les petits oiseaux sautillent dans les prés;
Les buissons d'aubépine ont l'air d'être poudrés...
Tout refleurit, le cœur comme les graminées;
Et nous quittons, joyeux, les sombres cheminées
Pour respirer l'air pur et courir dans les champs;
En remerciant Dieu, qui nous rend le printemps!

C'est fête dans notre âme et dans notre pensée;
Chaque doux souvenir et chaque espoir revient;
Tout projet s'édifie, et nul ne se souvient
Des glaces et du vent de la saison passée.

En voyant, un matin, le ciel pur et vermeil,
Je fis comme l'on fait quand on ne veut rien faire :
J'allai me promener aux rayons du soleil;
Si bien qu'à travers champs, voyageur solitaire,
Je me trouvais perdu. N'ayant aucun endroit
Arrêté comme but, j'allais toujours tout droit,
A l'aventure. Enfin, contre mon habitude
Je marchais bravement, en faisant une étude

Qui ne me coûtait rien, que le plaisir de voir
Se dérouler au loin les murs blancs dans la plaine;
D'entendre les oiseaux chanter. Sans nulle peine
J'étudierais ainsi du matin jusqu'au soir.

J'avais pour compagnie et ma canne et mon rêve.
La canne avait été coupée en pleine sève...
Quant à mon rêve alors, je ne m'en souviens plus,
Car c'est un vieil ami toujours un peu confus.
Pourtant, roi, dont l'escorte est grande de prestige,
Il entraîne avec lui tout ce que nous aimons;
N'embarrassant jamais, lorsque nous le suivons
Le bonheur tout fleuri penche sur nous sa tige.
On oublie, en rêvant, tout ce que l'on n'a pas.
On ruse avec le sort. — Accélérant le pas,
Je saluais, joyeux, ce beau jour de l'année;
J'avais pour jusqu'au soir arrangé ma journée,
Et, bien qu'à l'aventure allant me promener,
Je cherchais un endroit où pouvoir déjeuner.

Je ne sais trop comment, poursuivant ma chimère,
Je vins, à travers champs, jusques à la rivière
Qui barrait mon chemin. Le fait est que j'y vins
De sentiers en sentiers, de sillons en ravins,
Et toujours au soleil. — Je voyais, du rivage,
Hélas ! sur l'autre bord, apparaître un village
Orné d'un restaurant aux frais contrevents verts.
Sur le mur, on lisait : SALON DE CENT COUVERTS.
La matelotte aimée, avec bonheur rendue
Par un artiste, au loin éblouissait ma vue.
J'avais une chaleur, une soif, une faim
A me désespérer, en pensant au chemin
Qu'il fallait faire encore. — Espérance dernière;
Un bateau se trouvait là, mais sans batelière;

Pas le moindre passeur ! — En supposant, plus loin,
Rencontrer un pêcheur, un bac, un pont, un coin
Où je pourrais au moins boire un verre de bière,
J'avançais. — Ce jour-là, quelque diable en prière,
Bien sûr, obtint de Dieu sur moi la haute main.
Mes circuits, mes signaux, mes appels, tout fut vain.
Je m'en allais le long, le long de la rivière,
Harassé de fatigue et heurtant chaque pierre,
N'ayant jamais, je crois, trouvé chemin plus long.
— Sous un soleil brûlant, qui me dardait d'aplomb,
Je suivais, morne et cuit, depuis longtemps la berge ;
Quand, vers le soir, enfin resplendit une auberge.
Une auberge ! — Que dis-je ? — Un vrai RESTAURATEUR
Avec jardin sablé, bosquets, lilas en fleur ;
Un endroit frais et vert, entouré d'aubépine,
Où j'entendais des bruits consolants de cuisine ;
Où je voyais tourner, en chapelets rangés,
Des poulets à la broche, à point d'être mangés.
L'oignon chantait gaîment dans la poêle à frire ;
Et ce parfum joyeux, si je puis ainsi dire,
Se mêlant aux senteurs des arbres printaniers,
Me retint, tout d'abord, sous deux blancs marronniers
A l'entrée. Et, de plus, les asperges rosées,
La romaine au cerfeuil, dans la montre, exposées
Sur la faïence peinte en diverses couleurs,
Aux regards du passant étalaient leurs primeurs !
Un rayon du couchant, en dardant sur le cuivre,
Semblait montrer du doigt la ligne bonne à suivre ;
J'entrai dans la cuisine, où l'hôte, homme très-bien,
Me fit un grand salut ; je lui rendis le mien,
Et m'assis pour souper, puisque la destinée
A jeun m'avait laissé toute cette journée.
— Quel repas excellent ! — Le meilleur cuisinier
C'est un bon appetit ; nul ne peut le nier.

— Le vin est, comme on sait, de la joie en bouteille;
On m'en servit à quinze ! — Et, ma foi, sous ma treille,
Bien que *seul,* doucement je bus ce vin joyeux.
Je voyais dans la vie alors tout pour le mieux.
Après dîner, l'on est philosophe quand même.
A jeun (c'est singulier) on doute du problème....
Avant, j'étais doutant; après, j'étais certain;
On voit toujours plus juste alors qu'on n'a plus faim.

Bien assis, bien nourri, du bon vin, sous la brise,
On peut philosopher, je crois, plus à sa guise !
Je dépensai trois francs. En me disant : Combien
Ta chance est grande, à toi, quand tant d'autres n'ont rien !

Je repris mon bâton et regagnai mon gîte,
Trouvant que le soleil s'était couché trop vite.
— Mon rêve panaché, qu'était-il devenu ?
Il s'en était allé comme il était venu.



## CROQUEMITAINE

Croquemiton, Croquemitaine...
Enfants, la légende est certaine,
Il faut être sages, sinon :
Croquemitaine, Croquemiton,

Avec des habits en guenilles,
De longs bras comme les mandrilles,
Et sa longue barbe au menton;
Croquemitaine, Croquemiton,

Malgré la poussière ou la crotte,
Passe avec une grande hotte
Et son croc en fil de laiton.
Croquemitaine, Croquemiton...

Il a de longues dents pointues,
Ses mains de poils sont revêtues,
Et son grand nez est en carton!
Croquemitaine, Croquemiton...

Il flaire au vent sur son passage,
Et, quand un enfant n'est pas sage,
Il emporte cet avorton,
Croquemitaine, Croquemiton...

Malgré les cris de ses victimes,
Franchissant les plus hautes cimes,
Infatigable piéton;
Croquemitaine, Croquemiton,

Lorsque sa grande hotte est pleine,
Tellement qu'il marche avec peine,
A minuit il rentre à tâton...
Croquemitaine, Croquemiton...

Sa cabane est dans une plaine
En une contrée incertaine...
Un porc y grogne en chaque ton :
Croquemitaine, Croquemiton!

— Je vous préviens, jeunes fillettes,
Si pimpantes et si coquettes,
Brunes, blondes ou d'autre ton;
Croquemitaine, Croquemiton

Vous arrache vos chapeaux roses,
Vos robes et vos belles choses,
Vous coiffe en bonnet de coton !...
Croquemitaine, Croquemiton.

— Quant aux garçons, les mauvais drôles,
N'ont pas du tout les plus beaux rôles ;
Mais bien du fouet ou du bâton ;
Croquemitaine, Croquemiton...

Il prend ces petits sans vergogne,
Les couche avec le porc qui grogne,
Et souvent les mange, dit-on !
Croquemitaine, Croquemiton...

— Sur l'insistance des familles,
Petits garçons, petites filles,
Il vous arrange en miroton !
Croquemitaine, Croquemiton...

Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Il vaut mieux cueillir des noisettes
Que d'être pris par le glouton
Croquemitaine, Croquemiton !

Je ne veux rien vous faire accroire ;
Enfants, mon but, en cette histoire,
Est de parler comme Caton
Croquemitaine, Croquemiton.

Croquemiton, Croquemitaine...
Enfants, ma légende est certaine,
Il faut être sages, sinon :
Croquemitaine, Croquemiton !

## LE CURÉ DE PAVIN

A côté du cimetière
Où chacun dort dans sa bière,
J'ai ma petite maison
Avec jardin, fleurs et treilles,
Cour, cave, vins en bouteilles,
Et bon feu dans la saison.
Aussitôt l'aube vermeille
Dans l'été je me réveille.
Gertrude monte avec soin
Du vieux vin de la comète,
Que sur ma table elle apprête,
Et qu'elle a pris au bon coin.

Mon sacristain (sans reproche)
Avant de sonner sa cloche
Boit aussi son petit coup.
C'est une habitude prise;
Il soigne mieux notre église
Et sonne mieux, voilà tout.
Quand je chante les Matines,
Les cloches, voix argentines,
Gaîment chantent au lointain;
Et les vitraux de l'église
Renvoient sur la dalle grise
Des reflets couleur de vin.

Je dis haut ce qu'il faut croire.
Si quelquefois j'aime boire,
Je suis sincère et loyal.
Dieu m'a voulu de la sorte.

J'ouvre à deux battants ma porte;
Regardez, ça m'est égal.
Gertrude, c'est ma servante,
C'est ma bonne gouvernante,
Une vieille amie à moi.
Jamais on n'en put médire.
De ce que l'on pourrait dire
Je me rirais bien, ma foi!

Et quand, avec des confrères,
Vers Dieu nous levons nos verres,
Est-il du mal à cela?
Une âme est-elle damnée
Pour choisir dans une année
Cinq ou six jours de gala?
— Il semble, alors qu'on est prêtre,
Qu'on insulte au divin Maître,
En buvant ce qu'il donna :
Le vin! — Mais Jésus lui-même
Changeait, en ce vin que j'aime,
L'onde aux noces de Cana!

Eh! corbleu, vive la joie;
Je prends ce que Dieu m'envoie,
Et je fais comme il convient.
Je donne, cela m'amuse.
Quant à la vertu, j'en use,
Mais je n'en abuse en rien.
Le peu que j'ai d'héritage
Sert aux pauvres du village;
Mais eux me le rendent bien.
Le peu que j'ai, je leur donne;
Et chacun d'eux me pardonne
Lorsque je n'ai plus de... *mien!*

Heureux de mon ministère,
Alors que je monte en chaire
Je leur dis en peu de temps :
« Travaillez, soyez honnêtes,
Amusez-vous dans les fêtes,
Aimez-vous bien et longtemps. »
— Pour notre commune entière
J'ai fait cette humble prière
Que l'on chante à l'unisson
Devant un Jésus-aux-langes :
« Dieu ! bénissez les vendanges
En bénissant la moisson. »

— Mon église est très-modeste.
Un seul beau vitrail y reste ;
On vient de loin pour le voir.
C'est Noë plantant la vigne !
Morceau capital et digne
D'exercer le haut savoir.
— On voit ce grand patriarche,
D'un côté sortant de l'Arche,
Suivi par deux lapins blancs ;
Puis, dans un dernier cartouche,
Il est ivre.... sur sa couche.
Sa fille a des yeux parlants.

— J'ai buffet, table et six chaises,
Un lit où je prends mes aises,
Un grand bahut de noyer.
Et dans un cadre, et sous verre,
Un beau portrait de ma mère
Qui pour moi semble prier...
— Le Dimanche, après la messe,
Je me mêle à la jeunesse !

Et nous jouons dans mes cours.
Ou, retroussant ma soutane,
Nous allons en caravane
Dans les bois des alentours.

Sans orgueil et sans envie
Passant doucement ma vie,
Content d'un modeste lieu,
En saluant la nature
Je m'en irai sans murmure
Quand me l'ordonnera Dieu.
Et je veux, pour litanie,
Lorsque l'âme rajeunie
Du vieux curé de Pavin
Aura quitté cette terre,
Que ceux de mon presbytère
Boivent un tonneau de vin.



## FÊTE DE MONTMARTRE. 1853

Vive la joie et les chansons !
Soyons gais comme des pinsons.

C'est la Saint-Pierre !
C'est la Saint-Pierre, tout autant.
Le vieux Montmartre a l'air content,
Et la commune entière,
De voir le long de ses chemins,
Sur les versants de ses ravins,
Gravir la foule immense
Jusques à ses moulins,

D'entendre un bruit de danse
Et de marchands forains;
A la Saint-Pierre,
A la Saint-Pierre!

Des banderolles,
Comme à de rouges échalas,
Brillent à des milliers de mâts,
Flottent aux brises folles.
Puis, un éclairage arlequin,
Vert, jaune, rouge et bleu turquin,
Le soir, conduit aux buttes.
On se croit à Pékin!
Et tentes et cahuttes
Gagnent du *saint-frusquin!*
A la Saint-Pierre,
A la Saint-Pierre!

Ah! quelle foire!
Que de pain d'épice en monceaux,
Que de macarons en boisseaux,
Pour la rouge ou la noire!
Que de mirlitons, de cricris,
Que de sortes de sons, de cris
Dans cette fête immense!
— Deux sols les plus hauts prix!
Tout spectacle commence;
Et tous les bancs sont pris
A la Saint-Pierre,
A la Saint-Pierre!

Et tout bourdonne :
Trompettes, trombonnes, tambour.
Partout on crie : A qui le tour?
On ne vend pas, on donne!

— Sur des tréteaux, un peu plus loin,
Monte un hercule au rouge groin;
Il invite la foule
A quelques coups de poing !...
Quand on accepte, on roule
Bêtement dans un coin,
A la Saint-Pierre,
A la Saint-Pierre !

Là, tout se montre :
Femme géante, enfant barbu.
Quant au bœuf géant, je l'ai vu;
Il fume... on le démontre;
Sans laisser au pauvre animal
Le temps de manger son régal,
Ce tabac qui le tente.
Ce fumeur m'est égal;
Mais ce bœuf, je le vante :
C'est le bœuf colossal
De la Saint-Pierre,
De la Saint-Pierre !

Vieille montagne,
Que chacun de nous aime tant;
D'où chacun de nous est content
D'admirer la campagne !
Où l'on voit tant de cabarets
Vendre de petits vins clairets,
En brocs comme en bouteilles;
Il nous faut des jarrets
Pour monter sous tes treilles
Et respirer le frais,
A la Saint-Pierre,
A la Saint-Pierre !

Son Excellence
Le vieux Montmartre a pris, je crois,
Cinq à six bons moulins pour croix...
Oh ! c'est une Eminence
Qui montre au lointain ses splendeurs !
Et nous voyons de ses hauteurs :
Au bas son cimetière !
En bas, ombre et dormeurs...
En haut, vie et lumière !
Et de joyeux buveurs !
A la Saint-Pierre,
A la Saint-Pierre !

Pas de paresse,
Montons au télégraphe, encor,
Suivons, suivons... Allons au Fort,
Où la foule s'empresse.
Allons au Fort comme il en faut !
L'artificier fait l'échafaud
D'où tout part, siffle et claque.
Ne faisons pas défaut ;
On simule une attaque,
Je veux voir un assaut !
A la Saint-Pierre,
A la Saint-Pierre !

Là, chaque bombe
Eclate en flammes de couleurs.
Tout Paris est sur les hauteurs ;
Personne ne succombe.
Puis émerveillé du coup d'œil,
Chacun va regagner son seuil.
— En descendant les buttes,
Comme on n'est pas chevreuil,

On risque des culbutes...
Voilà le seul écueil,
A la Saint-Pierre,
A la Saint-Pierre !

Vive la joie et les chansons !
Soyons gais comme des pinsons.



## UN CHANT D'ARTISTE

Le nez au vent, l'espoir aussi,
J'allais ainsi
Cherchant fortune.
Hélas ! pourtant, j'ai tant marché,
Penché
Au clair de lune.
Comme à présent, sachez-le bien,
Je n'avais rien,
C'est peu de chose !
Mais, dans l'avenir ayant foi,
Pour moi
Tout était rose.

Aussi combien de rêves d'or
Ont pris l'essor,
Douces chimères.
Mes beaux jours se sont envolés...
Allez,
Mes jours prospères.
Allez, vous n'êtes pas nombreux
Mes jours heureux ;

C'est l'espérance
Qui faisait briller dans leur cours
Ces jours
Sans importance.

Maintenant je n'ai plus d'espoir.
L'ouragan noir
Souffle à ma porte.
Mais je dis à ce triste accord
Du nord :
Mugis ! qu'importe ?
L'amour est toujours sans pareil,
Le ciel vermeil,
Votre âme pure.
Une plainte n'arrête pas
Le pas
De la nature.

Tout s'épanouit au printemps.
Comme en mon temps
Tout naît, ou pousse :
Les femmes, les fleurs, les chansons,
Les sons
D'une voix douce.
Je chante et je vais en avant ;
Je suis du vent
La grande route...
Nous irons, chacun notre tour,
Un jour,
Au ciel sans doute.

## A LA TOUSSAINT

Un soleil blafard rayonnait.
Chaque feuille tourbillonnait
Sous les sifflements de la bise.
L'automne touchait à sa fin,
Et les arbres en réseau fin
S'estompaient dans la brume grise.

Le jour baissait. — Il faisait froid,
Et la nature en désarroi
Filtrait son brouillard goutte à goutte.
D'un bois je suivais les sentiers;
Le terrain glissait sous mes pieds
Et la nuit tombait sur ma route.

Peu à peu ce bois devint noir...
Sans reflets, comme un désespoir.
Le vent s'éleva davantage;
Ne distinguant plus mes chemins,
J'allais en étendant les mains;
Les buissons cinglaient mon visage.

L'heure, au loin sonna comme un glas.
J'avançais... Mais à chaque pas
Des amas de feuilles mouillées
Semblaient se plaindre tristement...
De même que dans ce moment
Toutes les branches dépouillées.

— En moi je sentais un grand deuil.
Pourtant j'allais frapper au seuil

D'un ami qui donnait grand'fête !
Il m'attendait et m'aimait bien ;
Pour m'attrister je n'avais rien
Que des diables bleus dans la tête.

— Ceux que j'ai perdus se pressaient...
Les morts surtout, apparaissaient
A mon cœur de plus en plus triste.
Le chagrin ne me quittait pas,
Et, comme un loup suit pas à pas,
Toujours il était sur ma piste.

Je cherchais quelque chant joyeux !
Mais le passé, devant mes yeux
Surgissait tout jonché de tombes...
J'allais à pas précipités ;
Mais le passé, de tous côtés
Me cernait de ses catacombes.

— Chagrin mordant, comme un loup noir
Tu rôdes dans les bois le soir ;
N'y passe-t-on plus en automne ?
Ou, la nuit et l'hiver aidant,
Te faut-il incruster ta dent
Sitôt qu'un vent glacé détonne ?

— Cette apparition s'enfuit
Dans le vent, la brume et la nuit.
Mais la sombre mélancolie
Qui planait sur chaque hallier,
Jusques au seuil hospitalier
M'accompagna plus mort qu'en vie.

Pâle, j'entrai chez mon ami.
— On n'y riait pas à demi ;

Là, tout était gaîté, lumière !
Un feu rouge éclatait. — Ma foi !
J'ai fermé l'huis vite après moi.
— Chagrin, mélancolie, arrière !



## PIERRE

Je croyais Pierrette à la ville,
Quand nous nous sommes rencontrés ;
Moi, j'allais au bois ; elle, aux prés.
Je restai debout, immobile...
C'était par un jour de printemps,
Ah ! quel beau jour et quel beau temps !

Elle avait son gentil corsage,
Sa robe rouge et ses bas blancs.
Elle s'avançait à pas lents
En regardant notre village.
C'était par un jour de printemps,
Ah ! quel beau jour et quel beau temps !

Je n'osai ni pleurer ni rire,
Car je l'aimais de tout mon cœur ;
Mais une fille, par bonheur,
A toujours quelque chose à dire.
C'était par un jour de printemps,
Ah ! quel beau jour et quel beau temps !

Elle me dit : Mon pauvre Pierre,
J'arrive... Je lui dis : Tant mieux !
En l'embrassant sur les deux yeux.
Tout resplendissait de lumière !...

C'était par un jour de printemps,
Ah ! quel beau jour et quel beau temps !

Alors je marchai tout près d'elle,
Tout doucement, tout doucement ;
J'osai lui dire en ce moment :
Comment ça va, mademoiselle !
C'était par un jour de printemps,
Ah ! quel beau jour et quel beau temps !

— Je ne veux rien vous faire accroire :
En passant tous deux par les bois,
Je l'embrassai six autres fois ;
Et voilà toute mon histoire !
C'était par un jour de printemps,
Ah ! quel beau jour et quel beau temps...

— Nous nous sommes mis en ménage
Et le temps accroît nos amours.
Je rends grâce à Dieu, tous les jours,
D'avoir béni mon mariage.
C'était par un jour de printemps,
Ah ! quel beau jour et quel beau temps !



## OUVRIÈRE

Mon existence est vide...
— Oh ! comme ils sont heureux,
Ceux-là, qui deux à deux,
Vont dans les bois ombreux
Par un matin splendide !

L'hiver et le printemps,
Mais l'été plus encore,
Dès que le toit se dore,
Je vois, d'après l'aurore,
Quand il fera beau temps.

Je suis toute morose,
Car les yeux me font mal.
Je ne vais pas au bal ;
Travailler m'est égal ;
Mais n'avoir nulle chose,
Etre sans un ami,
Dans ce coin solitaire...
— Je dois, il faut me taire,
A mon propriétaire,
Plus d'un terme et demi...

Quelle boueuse rue
Que la rue où je suis !
Ma chambre est près d'un puits...
A peine si je puis
Apercevoir la nue !
— J'ai passé chaque nuit,
Ma tâche est achevée.
Mais je suis énervée...
— Voici l'aube levée
Et le soleil qui luit !...

## AUTOMNE

*Sur un vieil air du Jura.*

Voulez-vous, ma belle,
Boire du vin doux
Sous cette tonnelle
Couverte pour nous?
Entrons là tous deux,
Asseyons-nous sous ce feuillage,
Causons sous l'ombrage,
En vrais amoureux.

Le chant des cigales,
A midi surtout,
En notes égales
Résonne partout.
— Faisons halte ici;
On est si bien sous la verdure!
La bonne heure dure
Un instant aussi.

Rien ne nous empêche
Dans notre canot
D'aller à la pêche
Au courant de l'eau.
De près ou de loin
Alors passe chaque village
Et son entourage
D'arbres et de foin.

Le temps est superbe,
Le ciel d'un bleu clair.

L'insecte de l'herbe
Bourdonne dans l'air.
Tout chante ou bruit,
Tout resplendit dans cet automne,
Le soleil rayonne
Et notre amour luit !

Ma charmante brune,
Si vous avez froid
Quand viendra la brune,
Je vous promets, moi,
De faire pour vous
Pétiller la claire flambée,
Et, la nuit tombée,
Bon souper pour tous.



## CHINOISERIE

On entendait, au lointain,
Tinter un son argentin
De triangles, de sonnettes,
De tambourins, de clochettes ;
C'étaient des gens de Nankin,
Des Mandarins en goguette,
Qui revenaient d'une fête,
D'une fête de Pékin.

Ils étaient dans des gondoles
Où brillaient, en girandoles,
Mille feux. C'était le soir.
Des lanternes, bien fermées,

Resplendissaient allumées ;
Et des torches enflammées
Eclataient dans le flot noir,
Sous des flocons de fumées...

On entendait, au lointain,
Tinter un son argentin.

Les rameurs, sur l'eau profonde,
En mesure effleuraient l'onde.
Le gai cortége avança.
Comme une baigneuse lasse,
Qui mollement dans l'eau passe,
Chaque gondole, avec grâce,
Alors près de moi passa.
Et j'étais triste à ma place.

On entendait, au lointain,
Tinter un son argentin.

— De jeunes femmes rieuses,
Sous des tentures soyeuses,
Ne savaient rien refuser ;
Et, près de tables chargées
De mets, de fruits, de dragées,
Quelques belles saccagées
Laissaient tout prendre au baiser,
Dans un doux sommeil plongées.

On entendait, au lointain,
Tinter un son argentin.

Sous les arbres du rivage,
Un malheureux, au passage,

Vint tendre sa maigre main...
Les Mandarins, en goguette,
Dont chacun était poète,
S'émurent de sa requête;
Cet homme, sans riz, sans pain,
Eut large part de la fête.

On entendait, au lointain,
Tinter un son argentin.

On souleva les dormeuses,
Et ces belles paresseuses
Ne voulant pas s'éveiller,
Se laissèrent, sur la plage,
Doucement, selon l'usage,
Déposer par l'équipage,
Sans cesser de sommeiller,
Malgré chansons et tapage !

On entendait, au lointain,
Tinter un son argentin.

— Aimons, chantons ! — Ephémères,
Passons au bruit de nos verres;
Soyons tout le jour joyeux.
Plus on aime, plus on donne :
L'amour fait l'âme si bonne !
Aimons, donnons. — Chaque aumône
Sert d'échelon vers les cieux,
Quand la dernière heure sonne.

On entendait, au lointain,
Tinter un son argentin

De triangles, de sonnettes,
De tambourins, de clochettes.
C'étaient des gens de Nankin,
Des Mandarins en goguette,
Qui revenaient d'une fête,
D'une fête de Pékin.

## PENDANT L'HIVER

Alors qu'il gèle à pierre fendre
Et qu'il ne fait pas jour, alors
Qu'en un lit chaud, l'on peut entendre
Le bruit des sabots au dehors;
Ce bruit sec, matinal, qui glace;
Ce bruit du malheureux, qui passe
Courant à quelque triste endroit
Avec ses mains rouges de froid;
On cache aussitôt sa figure
Sous les plis de la couverture.

Mais c'est égal. Devant les yeux,
Dans la pénombre de nos villes,
Surgissent des femmes, des vieux...
Ils sont rangés en longues files,
Et s'en vont, mornes bataillons
Couverts de sordides haillons;
Avec balais, ou pioche ou pelle,
Qu'il pleuve ou neige, ou grêle ou gèle,
Pendant l'hiver et si matin,
Balayer ! pour manger du pain.

Puis la petite plébéienne
Passe en de bleuâtres reflets,
Vêtue en robe d'indienne...
Pour aller coudre ses ourlets.
— Honnêtes, courageuses filles
Qui cousez coiffes ou mantilles,
Vous faut-il des vertus, ma foi,
Pour sortir quand il fait si froid !
— Plus d'une soutient sa famille
Du faible gain de son aiguille.

On voit encor les ouvriers,
Les artisans de toutes sortes,
Qui courent à leurs ateliers
Pour être, au coup de cloche, aux portes.
— Sachant les grands travaux qu'ils font,
Le peu de profit qu'ils en ont...
Moi, dans l'hypothèse incertaine
Que toute autre au moins est ma peine,
Par un lourd sommeil engourdi,
Je me rendors jusqu'à midi !



## LE COIN DU FEU

Ami, je suis heureux dans ta vieille chaumière,
Dont la pluie à torrents menace en vain le toit.
Nous sommes clos, les murs sont forts, les loups derrière,
Hurlent près du foyer où nous bravons le froid.

La flamme en pétillant épanche sa lumière ;
Chaque objet a son point qui brille, tout se voit.

Ton horloge de bois crépite, et régulière
Semble un être animé qui veille en ton endroit.

— Fumons, en écoutant cette trombe qui pleure,
Et ton gros chat qui ronfle. — Oh ! combien, à cette heure,
Sur l'abîme des mers luttent contre la mort...

— Nous, nous allons souper, les pieds près de la braise,
Puis après nous coucher et dormir à notre aise ;
Quand tant d'autres, hélas ! ont un si triste sort !



## SÉRÉNADE

La plus charmante femme
C'est bien vous, ô madame,
Belle de corps et d'âme,
Bonne toujours.
O reine dont l'empire
Est dans votre sourire,
Je chante pour vous dire :
Régnez toujours !

Quand je vous ai surprise
L'autre soir à l'église,
Près d'un pilier assise,
Priant toujours ;
La nef était bien sombre,
Mais la foule dans l'ombre
Fixait ses yeux sans nombre
Sur vous toujours.

La nuit, quand le vent pleure,
Devant votre demeure
Je vais, n'importe l'heure,
  Rêver toujours.
A votre porte close,
Triste je me repose
Un instant, car je n'ose
  Rester toujours.

## ADIEUX

Vous allez à votre château,
Et je resterai seul, madame.
— Puissiez-vous revenir bientôt !
Vous allez à votre château...

Hélas ! pourquoi partir si tôt.
Vous emportez toute mon âme !
Vous allez à votre château
Et je resterai seul, madame.

Seul ! — Songez donc à ce tourment
De chaque jour et de chaque heure ;
Ne plus vous revoir un moment...
Seul ! — Songez donc à ce tourment !

Par votre souvenir charmant,
Ecrivez de cette demeure.
Seul ! — Songez donc à ce tourment
De chaque jour et de chaque heure.

A ce bien-être dans la vie
Me rattachant avec amour,
Par moi la maison fut suivie
Du premier jusqu'au dernier jour.

— D'abord j'ai vu creuser la terre
Par des bataillons d'ouvriers.
Puis les fondations se faire,
Puis les caves, les escaliers;
En fonte, en chêne, la charpente
Grandissait par enchantements,
Formant une cage géante,
Et chacun des appartements.

Sous les ordres du père Eustache,
Le chef de ces rudes garçons,
Ceux du compas et de la hache
Cédèrent la place aux maçons.
Des pierres de diverses tailles,
Que leurs bras montaient tour à tour,
Eux ont élevé des murailles
Plus hautes qu'une haute tour.

Un jour, descendant ma barrière,
Par un beau soleil, le matin,
Tous en ligne devant la pierre
Qui rendait un son argentin,
Déjà les sculpteurs à l'ouvrage,
Debout, assis, partout blottis,
Chantaient sur leur échafaudage
Aux tintements de leurs outils.

Je les ai vus finir les frises
Et terminer les deux frontons

Mieux sculptés que ceux des églises
Et des Normands et des Bretons.
— Allez la voir ! elle est montée,
Cette merveille des maisons ;
Toute en belle pierre sculptée,
Faisant face à deux horizons.

Elle a deux cours et deux façades,
Six cents fenêtres, cent balcons,
Huit boutiques et seize arcades,
Des flots d'or sur tous les plafonds.
Les pièces de serrurerie
Sont des phénomènes à part,
Qui semblent de l'orfévrerie,
Tant chacune est faite avec art.

Tous les bois sont des bois des Iles,
Les plus beaux sans comparaison.
Les escaliers larges, faciles,
Ont à peine d'inclinaison.
Des torchères à chaque étage
Illumineront les paliers
Et les tapis à grand feuillage,
Du haut en bas des escaliers.

Des groupes de cariatides
Les bras tendus sur les passants,
La nuit, portent en pyramides
Mille globes incandescents.
— Les glaces sur les cheminées !
(Mesdames, c'est ce qu'il faut voir,
Vous y passerez vos journées
Depuis le matin jusqu'au soir.)

Et le Paros et le Carrare,
Et la Malachite aux tons verts,
Tout beau marbre, tout marbre rare
Est sculpté d'ornements divers.

Et c'est là que nos plus grands peintres
Ont fait leurs chefs-d'œuvre nouveaux.
Il n'est plafonds, panneaux ou cintres
Qui ne soient autant de tableaux.
Ces figures, ces paysages,
Ces marines, ces animaux,
Tous ces admirables ouvrages
Ne s'expliquent pas par des mots.

Un parc immense est par derrière,
Pour l'été respirer le frais.
Et des jets d'eau, vers la lumière
S'élancent en gerbes; après,
Dépassant à perte de vue
Les arbres et les bâtiments,
On les aperçoit, de la rue,
En aigrettes de diamants.

— Tout étant prêt je me hasarde !
Et j'ai choisi mon logement :
Une grande chambre en mansarde,
Tendue en velours seulement.
J'ai dit à qui pouvait m'entendre
Que je serais là comme un roi.
L'architecte vient de m'apprendre
Qu'il s'était bien moqué de moi.

— Encore une erreur qu'on m'enlève..
Prétexte à me moraliser.

J'aimerais tant voir un beau rêve
Quelquefois se réaliser !

— Du moins je ne perds pas courage ;
Il faut se faire une raison.
En me plaçant sur leur passage,
Je verrai ceux de la maison.
— Voir des heureux, c'est quelque chose ;
Se croire heureux, c'est plus encor.
Adieu ! maison à porte close,
Ouverte dans mon rêve d'or.

## TRÉPIGNETTE

Ai-je aimé cette fillette !
Ce petit diable mignon
Dont le nom était *Ninette*.
Je l'appelai *Trépignette*,
Trépignette ou *Trépignon*.

Trépignette était colère
Et trépignait sans raison,
Faisant des bonds de panthère ;
Ou douce de caractère,
Pour cacher ses trahisons.

Trépignette aimait la danse,
Mais d'un amour sans égal.
Pour trépigner en cadence
La valse ou la contredanse,
C'était la reine d'un bal.

Comme une petite chatte
Montrant la griffe toujours,
(Ma joue en porte une date)...
Ou gentiment faisant patte,
Faisant patte de velours;

S'il lui passait par la tête
De sortir ou de rester,
De suivre ou non quelque fête,
C'était un cas de tempête
Que de vouloir résister !

Moi, par habitude prise,
Pour que tout lui parût bien,
Je n'agissais qu'à sa guise.
— A son air d'être soumise
Je n'ai jamais compris rien.

Tout amant croit à sa belle,
Je n'y croyais pas ainsi.
Nulle n'était moins fidèle.
Mais hélas ! nulle comme elle
N'était plus charmante aussi.

Cette petite coquette
Avec ses pieds si mignons
Me faisait tourner la tête...
— Ah ! petite Trépignette,
J'avais bien des compagnons ! !

## SOIR

L'ombre incertaine
Voile la plaine.
Le soleil est couché,
L'oiseau perché.
La nuit commence...
Dans le sentier,
Le voiturier
Marche en silence.

Du paysan,
De l'artisan,
La fenêtre s'allume;
Le foyer fume.
J'entends japper,
De ma mansarde,
Un chien de garde
Qui veut souper.

Quand l'eau clapote
Et se cahote
A travers les cailloux,
Rêver est doux.
Prêtant l'oreille
Au moindre bruit,
Pendant la nuit
Souvent je veille.

Si dans un trou,
Je ne sais où,
J'entends une chouette
Qui me répète

Son chant plaintif;
Ses cris funèbres
Dans les ténèbres
Rendent pensif...

Penché j'écoute,
Non sur la route,
Mais au fond de mon cœur;
Où, par bonheur,
Je me console.
Les nuits, les jours,
Rêvant toujours,
Mon temps s'envole.

— Si loin de tous!
Quittez-moi, vous
Qui m'obsédez sans cesse,
Sombre tristesse...
Ainsi l'autan
Toujours me glace
Alors qu'il passe :
Allez-vous-en.

Splendide, austère,
La lune éclaire
La cime des forêts,
Les noirs cyprès.
Sans nulle ride,
L'étang serein
Semble, au lointain,
D'argent liquide.

— Ciel étoilé,
J'ai trop veillé...

Je ferme ma fenêtre.
Demain, peut-être
L'espoir vermeil,
Divine flamme,
Rendra mon âme
Gaie au soleil.



## CONFIDENCE

Regarde-le, ma bonne sœur ; tiens, le voilà !...
Je suis troublée et mon cœur bat dès qu'il s'avance ;
Dès qu'il s'en va, je le regrette ; et le silence
Qui règne alors, me fait pleurer. — Pourquoi cela ?

— Enfant, c'est de l'amour ! Il faut y prendre garde.
Comment as-tu connu ce garçon singulier ?...
— Une fois, en passant, et je crois par mégarde,
Il m'a fait un salut, en montant l'escalier.

Il ne t'a pas parlé ? — Non, ma sœur, je te jure.
— Il ne t'a pas écrit ? — Hélas ! non, encor moins.
— Alors deviendrais-tu folle, par aventure,
Et de quelque docteur te faudra-t-il les soins ?

— Ecoute tout, ne gronde pas ! Dans mes prières,
Je pense à lui plus qu'à Dieu même ! En mon sommeil
J'ai cru sentir comme un baiser sur mes paupières
Qui me brûlaient encor, ma sœur, à mon réveil.

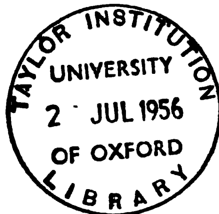
— Oui, c'est bien de l'amour ! — Que veux-tu que je dise ?
Quoi faire ? Je ne sais rien de ce cavalier.
— Si tu peux l'oublier, que Dieu te favorise
De ne jamais le voir remonter l'escalier.

## DÉSESPOIR

Je m'en vais, les dimanches,
Cueillir au fond des bois
Les plus belles pervenches,
Pour Jeanne, en qui je crois.
Jeanne à présent n'écoute
Ni bouquets, ni douleurs;
L'autre jour, sur la route
Elle a jeté mes fleurs!

Je ne sais plus que faire
Et suis triste à mourir;
Et je ne sais me taire,
Et je ne sais souffrir.
Mon cœur l'aime, et je doute...
Cependant, ô douleurs!
Devant moi, sur la route
Elle a jeté mes fleurs!

Jeanne, Jeanne cruelle,
Que j'adore pourtant,
Un peu d'amour, ô belle!
A qui vous aime tant!
Mais rien!... Quelle misère!
Je suis fou de douleurs,
Et n'y survivrai guère...
Elle a jeté mes fleurs!



## FLEURETTE

Le vieux dicton : *Conter fleurette,*
Vient de Henry le Béarnais,
Je vous en dis ce que j'en sais ;
Voici cette histoire, fillette :

Henry, dans ce temps, écolier,
Passant le long d'une charmille,
Tout-à-coup rencontre la fille,
La fille de son jardinier.
— Elle était la fleur bien aimée,
La *Fleurette*... La chère enfant...
Père et jardinier, soin touchant !
C'est ainsi qu'il l'avait nommée.

Déjà rêveuse, en ce jardin
Fleurette passait solitaire,
Foulant d'un petit pied mutin
Les paquerettes d'un parterre.

Henry surpris, retint ses pas...
Fleurette ne l'aperçut pas.

Mais Fleurette était si charmante,
Ajoute encor l'historien,
Que Henry, la bouche béante,
S'arrêta sans prononcer rien,
La suivant à la dérobée...

— Il vint encor le lendemain
Et la trouva, la nuit tombée,
Pensive encor sur son chemin.

— Tous deux cachés par la feuillée,
S'aimèrent. — Et depuis ce jour,
Sur Henry, Fleurette appuyée,
Ecoutait ses serments d'amour.

— Pour rendez-vous, un chêne
Au bord d'une fontaine,
Au fond d'un parc ombreux,
Servait les amoureux.
Là, tout était ivresses :
Baisers, propos, promesses ;
Et les cieux grands ouverts
Sous ces grands rameaux verts !

Hélas ! bientôt le chêne
Et la sombre fontaine
Et les rameaux touffus
Virent seule, en prière,
La pauvre jardinière.
Henry ne venait plus...

Le cœur plein de tristesse,
Elle espérait sans cesse
Entendre encor ses pas...
Fleurette se désole,
Fleurette devient folle...
— Henry ne revint pas.

— De la source profonde
Elle regarda l'onde
Et les arbres autour...
Se sentant seule au monde

Et pleurant son amour,
Elle attendit encore
Du lever de l'aurore
Jusqu'à la fin du jour.

D'un vain espoir bercée,
La jeune délaissée,
Quand sonna l'Angelus
Alla finir sa peine
Au fond de la fontaine.
— Henry ne l'aimait plus...

— Voilà pourquoi, fillette,
Depuis ce triste jour,
Quand on parle d'amour,
On dit : *Conter fleurette !*



## MÉLANCOLIE

Il vient un jour où l'homme ouvre les yeux, et doute
Si le bien est le mal, si le mal est le bien ;
Il se demande alors s'il a fait fausse route,
Et si l'art rayonnant est quelque chose ou rien.

Rien, il ne le croit pas ; mais il courbe la tête ;
Epuisé de la lutte, il s'abandonne au sort...
Il se résigne et dit : Tempête sur tempête,
Ma barque va sombrer, à quoi sert mon effort ?

Chaque orage, en passant, emporte de ma voile ;
Pour la raccommoder, je n'ai plus de morceaux ;
Mon cœur n'a plus d'espoir, mon ciel n'a plus d'étoile.
Comme une lampe pâle éclairant des tombeaux,

Mon âme triste attend que le jour veuille naître.
Vous ! qui croyez au jour d'un éclat tout nouveau ;
Quand donc cet œil de feu viendra-t-il m'apparaître,
Et plonger ses cils d'or jusque dans mon caveau ?

Au hasard ballotté de chimère en chimère,
J'ai cherché vainement un sort plus fortuné ;
Mon collier d'espérance, hélas ! est égrené…
Le fil seul m'est resté, les perles sont à terre.

Comme parmi des loups un imprudent mouton,
Mordu, meurtri par eux, en fuyant leurs colères
Aux ronces des sentiers laisse de sa toison,
J'ai laissé des lambeaux de mon cœur aux misères.



## RONDE DE JEUNES FILLES

Il est un amandier rose,
Un amandier rose et gris
Qui parle ! — Chose sans prix ;
Le dire à peine si j'ose…
Je l'entends chaque matin
Au fond de notre jardin.

Ouvrant sa fleur blanche et rose
Dès l'aube, au vent printanier,
J'écoute mon amandier
Dont le feuillage gris cause
Sitôt le bruit de mes pas ;
Ce que l'on ne croira pas !

Il me dit : Mademoiselle,
Suivez comme moi le temps ;
Revêtissez, au printemps,
La robe rose nouvelle.
Quand vous aurez un mari,
Le temps sera moins fleuri.

On vous verra, belle et grande,
Dans le monde et les honneurs.
Et, dans ce temps de splendeurs,
Alors, comme mon amande,
Vous serez en velours vert
Dans les bals pendant l'hiver.

Ainsi parle son feuillage
Quand je l'écoute, au matin,
Parmi les fleurs et le thym
Et les jasmins du treillage.
— Venez voir mon amandier
Au beau rose printanier.



## ÉPITAPHE

Arrête-toi, passant ! — Brève sera l'histoire,
Et je ne te dirai rien que la vérité ;
Aucun récit banal de douleur. — Dans sa gloire
C'est un noble type arrêté.

Es-tu capable et fort, mais es-tu sans fortune ?
N'ayant rien, n'obtiens-tu rien, sans savoir pourquoi ?...
Sa tombe doit avoir un intérêt pour toi ;
Il n'eut, comme toi, chance aucune.

Toi qui passes auprès, contemple son tombeau
Si d'un brave soldat tu poursuis la carrière;
Vois où ce vaillant cœur se réduit en poussière. —
C'était un garçon jeune et beau.

Si tu peux sur un homme et son œuvre et sa voie
Jeter un jour limpide et que chacun le voie;
Ton plus splendide éloge eût certainement lui. —
Son génie était tout à lui.

Si, dès l'appel sacré de celui-là qui t'aime,
Tu te sens prêt à tout, à braver la mort même;
Ici verse une larme en sympathique don. —
Il était brave autant que bon.

Es-tu franc comme l'or, as-tu l'âme complète,
Pure, ainsi que le ciel d'un immuable azur?
Alors il était un des tiens, je le répète,
Tant il était loyal et sûr.

Si ton esprit est gai, rêveur, ou plein de verve,
Si par toi le bon vin n'a jamais été craint;
Il était l'un des tiens, te dis-je, sans réserve.
Il n'est plus! notre boute-en-train!

— Et si quelqu'un osait, mais c'est chose impossible,
Jeter le moindre blâme à ce pauvre ami mort;
Qu'il soit aux noirs chagrins en but comme une cible, —
C'était un ami rare. — Il dort.

## CHANSON DE BUCKINGHAM

Je vous ai vue,
O reine ! un soir...
Toute vêtue
De velours noir.
Je vous ai vue
O mes amours !
Toute vêtue
De noir velours.

En vous, ô belle,
Tout m'ensorcelle ;
L'amour ruisselle
De vos yeux bleus.
Et j'ai, madame,
Perdu mon âme
Exprès pour eux.
Je vous ai vue,
O mes amours !
Toute vêtue
De noir velours.
Je vous ai vue,
O reine ! un soir...
Toute vêtue
De velours noir.

Royale idole,
Votre parole
Charme et console
Un fou d'amour.
O vous, la cause

Que tout est rose
A votre cour :
Je vous ai vue,
O reine ! un soir…
Toute vêtue
De velours noir.
Je vous ai vue,
O mes amours !
Toute vêtue
De noir velours.

Beauté sereine !
Ma souveraine,
Sous votre chaîne
Esclave heureux ;
Belle honorée,
Belle adorée,
Belle aux yeux bleus :
Je vous ai vue,
O mes amours !
Toute vêtue
De noir velours.
Je vous ai vue,
O reine ! un soir…
Toute vêtue
De velours noir.

Reine de France !
Mon existence,
Mon espérance
Sont près de vous !
L'amour enivre,
Je ne puis vivre
Qu'à vos genoux !

Je vous ai vue,
O reine ! un soir...
Toute vêtue
De velours noir.
Je vous ai vue,
O mes amours !
Toute vêtue
De noir velours.



## A MADAME ***

Oui, vous avez raison, je suis triste, morose !
Je vois tout s'écrouler, ou pencher, ou finir...
Et d'instants en instants, de moins en moins, je n'ose
Espérer comme vous et croire en l'avenir.

Je m'arrête troublé, je regarde en arrière ;
Tout est débris, tronçons, ruines. — Rien de plus.
Quelles gloires pourtant dans ce grand cimetière !
Mais passons. — Les regrets sont toujours superflus.

Madame, c'est ainsi. — Votre douce parole,
Echo toujours vibrant de votre noble cœur,
Est un charmant concert où l'âme se console !
Eh ! bien, comme un hibou tout renfrogné ; rêveur

Je reste dans mon coin... Et songeur solitaire,
Je m'éloigne de tous et de tout à la fois.
Du découragement si je veux me distraire,
J'ai l'air d'un condamné qui soulève sa croix !

Oh ! que je voudrais être indifférent quand même.
Je fais de vains efforts... Et s'il me vient parfois
Un sourire, aussitôt je retombe en moi-même,
En pensant que le sort est cruel quelquefois.

— Moi, j'ai passé ma vie à courir après l'ombre...
J'ai cru construire. — Hélas ! je vois trop mon erreur.
Ma base est écroulée ! — En ces temps de pénombre,
J'ai bâti sur un sol trop mouvant, par malheur.

Tout oscille ! — Où va-t-on ? — La croyance dissoute,
Que deviendront les arts, fils du génie humain ?
Labyrinthe effrayant, dont nul ne sait la route,
Dont chacun croit le fil conducteur dans sa main.

Le siècle me semblait splendide et grandiose ;
Et, lézard du vieux mur, je dormais au soleil...
— Des cris m'ont réveillé ! — Je suis triste, morose ;
Je ne demandais rien, moi, qu'un plus long sommeil.



## MÈRE

Mon cher enfant désolé
D'être un instant isolé ;
  On pleure à tout âge...
— Il naît quelque part, pour toi,
Un petit ange ; crois-moi,
  Il faut être sage !

Cet ange est blond, aux yeux bleus ;
Ou brun, aux soyeux cheveux

Noirs comme l'ébène.
Peut-être qu'il pleure aussi,
Dans son berceau, près d'ici,
Seul avec sa peine.

Porte à ses petits genoux,
Mon fils, tes plus beaux joujoux ;
Car c'est une femme !
— Petite elle est ; mais un jour,
Aux reflets de son amour
Grandira ton âme.

— Si le sort vient t'accabler,
Elle peut te consoler
De toute misère.
Et chaque jour de bonheur
Resplendissant pour ton cœur,
Luira pour ta mère.



## A MON AMI E. C.

### COMPOSITEUR

Il est des airs qui font époque dans la vie.
A ces chants d'autrefois on se sent tressaillir...
Notre âme aux temps passés se reporte ravie,
Laissant les temps présents pour mieux se recueillir.

Hier j'entendis chanter, au pied de ma fenêtre,
Un orgue, rien de plus. — Comme un magicien,
Ce chant vint évoquer et me fit apparaître
Bien des êtres aimés, et dont je n'ai plus rien.

Ce chant me rappelait une époque finie.
Je suspendais mon âme aux ailes de ce chant;
Ses notes lentement vibraient... et l'harmonie
M'emportait dans l'espace au beau soleil couchant.

Comme tout bonheur fuit, toute note s'achève.
J'avais vu resplendir ma couronne de roi!..
Le chant en s'envolant fit envoler mon rêve,
Et la réalité sombre plana sur moi.

— Ainsi, l'art est la chose immortelle et sonore;
L'art est la grande voix, mon cher musicien,
Qui retentit partout, et qui console encore;
Chante, chante toujours, toi qui chantes si bien.

Compose, avec ton cœur, bien des mélancolies...
Compose tes doux airs, suis aussi ton destin.
Moi, si je deviens vieux, toutes tes mélodies
Feront hocher ma tête et trembloter ma main.

Je me rappellerai : *Violette* embaumée,
Ta chanson d'*Hégésippe*, et tant d'autres purs chants;
Et je dirai, pensif, à mes petits-enfants :
J'ai vu, de cet ami, surgir la renommée!



## AU HAVRE

Salut, salut, ô noble France!
J'arrive, après six ans d'absence,
De l'Amérique, hélas! hélas!...
— Et je dis : France chevalière,

Et je dis, France hospitalière,
Que, des nations la première,
Nulle ne peut suivre ton pas.

— Salut ! France, flambeau du monde ;
Usine immense, où tout se fonde ;
Et, comme un Nil qui tout féconde,
Tu brilles de tant de splendeurs,
Qu'en abordant sur ton rivage,
J'ai senti pâlir mon visage
Et mes yeux se voiler de pleurs...



## LE VOYAGEUR

### BALLADE

— Oh ! monsieur, prenez garde aux loups,
Partir si tard ! Restez chez nous.

— Mes bras sont forts, la route est claire,
De la neige on a la lueur.
J'embrasserai plus tôt ma mère.
Adieu, mes amis, j'ai du cœur.

— Restez chez nous, la table est mise,
Le feu flambe dans le foyer.
Vous partirez dès l'aube grise.
Restez, monsieur le cavalier.

— Le cavalier se mit en selle.
Chacun eut beau le supplier ;
A la clarté d'une chandelle
Il but le coup de l'étrier.

— Un pied de neige est sur la glace.
A chacun il serre la main.
La route à travers les bois passe.
On lui hèla dans le lointain :

— Oh ! monsieur, prenez garde aux loups,
Partir si tard ! Restez chez nous...

Il fend l'air ; son bruit sourd s'efface ;
Et lui se perd dans le brouillard...
Chacun de nous droit à sa place,
Augura mal de ce départ.

La nuit, sait-on ce qui se passe...
Qu'importe ! Il eut un sort fatal.
On n'a jamais retrouvé trace
Du cavalier ni du cheval.

— Jeunes gens, prenez garde aux loups,
Quand vous passerez par chez nous !

## MAUSOLÉE

Aux cieux elle s'en est allée !
Je n'ai plus rien d'elle à présent.
Mon âme reste désolée.

C'était l'espérance étoilée
De ma vie, ô chagrin cuisant !
Aux cieux elle s'en est allée.

Sous les arbres de cette allée
Je la vois encor m'embrassant.
Mon âme reste désolée.

Sa bouche était tout emperlée
Et son regard resplendissant.
Aux cieux elle s'en est allée.

L'année est à peine écoulée,
Mon bonheur est mort en naissant.
Mon âme reste désolée.

Vois mes pleurs, ma pauvre envolée,
Et montre-les au Tout-Puissant !
Aux cieux elle s'en est allée.

Mon âme reste désolée.



## PASTEL

De fleurs en fleurs, ce matin,
Cherchant la rose nouvelle,
Un papillon blanc, ma belle,
Se posa sur votre sein,
Et replia là son aile.
— Faut-il, pour vous reposer,
Choisir la fleur la plus belle
Et la place d'un baiser?
Papillon, volez loin d'elle.

On ne devient pas jaloux
D'un petit être si frêle !

Regardant votre dentelle,
Je marchais derrière vous,
Et je tenais votre ombrelle.

Je le voyais sans effroi
Se balancer avec grâce...
Mais, comme il gardait la place
Un peu trop longtemps pour moi,
Je lui faisais la grimace...

J'allais vous le signaler;
Heureusement qu'au passage
Une branche de feuillage
Le força de s'envoler,
Et je lui dis : Bon voyage!
— Faut-il pour vous reposer,
Choisir la fleur la plus belle
Et la place d'un baiser?
Papillon, volez loin d'elle.



## NOUVELLE-ORLÉANS. 1847

Vous, qui peut-être, hélas! ne pensez plus à moi,
Amis, je pense à vous, je vais dans vos demeures;
Que me font les saisons, les ans, les mois, les heures
Et votre éloignement? Je vous aime et vous voi ..

Les senteurs que la brise enlève à la prairie,
Les plaintes du grand vent le soir dans les maisons,
La chanson de la bûche au milieu des tisons,
Transportent mes esprits dans ma chère patrie.

Il me semble parfois que vous n'êtes pas loin !
Avec un peu de vous je puis constamment vivre ;
Ou j'entends votre chant, ou je lis votre livre,
Ou je vois vos tableaux gravés, dans chaque coin.

Le cheval au galop, qui s'allonge et qui passe,
Dit à mon cœur : Je vais où tu voudrais aller ;
L'oiseau lui dit : Je vole où tu voudrais voler ;
Le grand trois-mâts lui dit : Je traverse l'espace (1).

Et je reste. — Adieu donc ! — Mais du sol étranger
Vers vous je tends les bras, car je me désespère...
Pourtant heureux encor, dans ma douleur amère,
A vous, mes bons amis, de penser et songer.

*Nouvelle-Orléans.*

## SCULPTEUR

Splendide et belle ! — Ainsi tu me souris, coquette,
Et sans me remercier de t'avoir ainsi faite !
Ingrate enfant, mon doux espoir,
Je ne puis me lasser d'admirer ta souplesse,
Ta fierté, ta grandeur étrange et ta noblesse,
Femme en marbre, admirable à voir.

Que puis-je encor pour toi, ma fille favorite ?
Veux-tu que je relève une humble marguerite

(1) J'ai fait un plagiat de la belle strophe de Victor Hugo :

*Tout frappe à ta porte bénie ;*
*L'aurore dit : Je suis le jour;*
*L'oiseau dit : Je suis l'harmonie,*
*Et mon cœur dit : Je suis l'amour !*

Qui touche et baise ton pied pur?
Et ce gazon fleuri, que j'ai fait à grand'peine,
Pour te plaire et poser tes pieds de souveraine,
Te semble-t-il encor trop dur?

Aimes-tu les oiseaux? Un rossignol qui chante?
Je puis t'en faire un nid, où la mère touchante
Sur ces chers petits met son cœur.
Aimes-tu mieux les fleurs, un lézard, autre chose?
Ou que préfères-tu, d'un lys ou d'une rose,
Ou si tu veux une autre fleur?

Pour la postérité tu restes toute nue!
Et tous s'inclineront, ô divine ingénue,
Rien n'est plus pur que la beauté;
Les siècles passent, mais la beauté reste belle.
Tu ne vieilliras pas, tu seras éternelle;
Le beau c'est la divinité!

Si Jean Goujon vivait, je lui dirais peut-être :
Venez à mon secours, ô mon illustre maître,
Dites qui la baptisera?
Et comment la nommer! De quel nom digne d'elle?
Servez-lui de parrain... Pour la rendre immortelle
Votre nom la protégera.

— Illustres morts! toujours votre gloire est vivante.
Maîtres, votre grandeur inspire l'épouvante,
Vous seuls régnez dans les palais.
Jean Goujon, vous Germain Pilon, vous Michel-Ange,
Et vous Puget; sublime et brillante phalange,
Vous resplendissez à jamais.

## DESSUS DE PORTE

### PANTOMIME

Un jour Arlequin dit à Colombine :
Pourquoi me tromper ainsi, dis, coquine ?
Colombine dit à mons Arlequin :
Pourquoi me tromper aussi, dis, coquin ?
— Astre de mon âme, ô ma tourterelle,
Mon amour pour toi, vrrai ! ! se renouvelle...
— Soleil de mon cœur, cuistre, animal. — Bah !
— Ton amour revient, quand le mien s'en va.
— Tu veux me quitter, vilaine pécore,
Peut-être as-tu fait cent fois pire encore ?
— Cent fois, non ! Deux cents, si tu veux savoir.
J'ai six rendez-vous encor pour ce soir.
— Oh ! Je m'en rapporte à toi, Colombine,
Garde ton secret. On fait donc la mine ?...
On n'aime donc plus son *petit Quinquin* ?
On veut donc le voir mourir de chagrin ?
Que diront entr'eux et Cassandre et Gille,
Et Léandre encor, ce grand imbécile ?
— Il est beau, je l'aime, il est sans défaut.
— Je le trouve laid ; Léandre est un sot.
— J'aime aussi Pierrot, sa figure blanche
Me plaît, et j'irai l'embrasser dimanche.
Mais il est voisin de mon amoureux ;
Je pourrai, ce soir, les voir tous les deux.
— O mon pigeon blanc, ma belle pintade,
Prends pitié de moi, je suis tout malade...
Je me trouve pâle et j'ai mal au cœur ;
J'ai mangé du fil ou bien de l'étoupe
En me pressant trop d'avaler ma soupe.

— Tâche de crever au moins, vil menteur.
— Oh ! c'était du fil ou de la filasse,
Depuis ce matin cela m'embarrasse,
Je vais étouffer !... — C'est un grand bonheur.
— Peut-être ce n'est qu'un bout de ficelle ?...
— Lors ton compte est bon, la chose est mortelle.
— Ainsi l'on va donc enterrer *Quinquin*,
Peut-être aujourd'hui, peut-être demain !
Ce pauvre *Quinquin*, si bon, si tranquille,
Si doux, si rangé ! — Oui, grand imbécile,
Grand lâche, coquin, trompeur, tyranneau,
De loup furieux tu deviens agneau !
— Dis un âne, un buffle ! O ma Colombine,
Grâce ! Qu'un baiser sur ta main lutine
Soit le gage heureux... Non ! Plutôt la mort !
Mais ce serait trop... doux. J'ai tout le tort.
Veux-tu m'obliger ? Va chercher des *battes*,
A droite en entrant dans la chambre au fond.
Rosse-moi. Je suis sur mes quatre pattes,
Comme il me convient... A moins qu'un pardon
Bien franc, bien loyal, termine l'affaire.
— Méchant garnement, tu ne sais que faire ;
Tu rampes ainsi qu'un serpent subtil,
Tu te fais petit. — Certe. Ainsi soit-il.
Misérable, drôle, rampe plus encore.
Vois donc, insensé ! — *Vilaine pécore ! !*
On t'en fera faire ! — Arlequin pécheur
Se repent du plus profond de son cœur...
— Fais donc l'hypocrite à présent. (Il m'aime,
C'est bon à savoir... J'agirai quand même.)
— (Comme je la trompe ! Elle croit pourtant
Qu'elle est seule !... Aussi j'agirai d'autant.)
— Ne vous traînez pas comme une guenille.
— Je suis un fier gueux ! Elle est belle fille !...

— Tiens !... comme il est laid ! — Puis-je t'embrasser ?
— Sur mon petit doigt donnez un baiser.

## RONDEAU

A M^{LLE} R.

*C'est un rondeau* qu'il faut que je vous fasse ?
Observez bien comme un rondeau se fait.
Attention ! au tour de passe-passe.
« Allez, rondeau, rondel ou rondelet. »

J'aimerais mieux danser un menuet,
J'aimerais mieux rêver qu'on vous embrasse,
Chanter au sourd ou parler au muet.
C'est un rondeau qu'il faut que je vous fasse.

A tout hasard je vais, rempli d'audace,
Du moins tenter de faire le trajet
De ce chemin qui parfois embarrasse.
Observez bien comme un rondeau se fait.

Si je me perds en traitant ce sujet,
Un plus heureux saura prendre ma place ;
Mais je ferai ce rondeau très-complet.
Attention ! au tour de passe-passe !

Que donnez-vous si, traversant l'espace,
Oiseau, j'échappe aux gluaux du couplet ?
Si d'un *châamant !* vous m'obtenez la grâce ;
« Allez rondeau, rondel ou rondelet. »

— Avec un ton l'on peint une surface.
Avec deux sons l'on produit peu d'effet.
J'ai voulu rire et j'ai fait la grimace.
Mais cependant je vous le dit tout net :
*C'est un rondeau.*



## LES PETITS LOUPS

A M. OTHON DURUT, AGÉ DE TROIS ANS ET DEMI

Trois petits loups, dans un grand bois,
(C'est un conte de ma grand'mère),
Virent passer, avec son père,
Un petit garçon, une fois.
Le premier loup dit : Qu'il est rose !
Le second loup dit : Qu'il est blanc !
Le troisième dit une chose
Que je ne redis qu'en tremblant...
Il voulait manger l'enfant rose,
Le petit enfant rose et blanc !

Alors les loups, jeunes encore,
Prévinrent du fait leur maman ;
Qui leur dit : S'il est si charmant !
Rien n'empêche qu'on le dévore.

Chaque louveteau partant pour
Manger le petit enfant rose,
Arrivèrent tous trois autour
De la maison à porte close,
Où le père, alors de retour,
Veille sur son fils qui repose.

Mais pendant que les petits loups
Trottaient ensemble sur les routes,
Le père, l'oreille aux écoutes,
Avait bien fermé les verroux
Et le volet de sa demeure.

Voici donc les trois louveteaux
Allongeant au vent leurs museaux,
Flairant, tournant, faisant la guette,
Arrivés à la maisonnette.
Le père entend marcher encor...
Qui peut venir à pareille heure ?

Trois petits chiens, dit-on. — D'abord
Pour égayer l'enfant s'il pleure,
Et pour le bien lécher s'il dort.

Mais ils ne voulaient autre chose
Que croquer l'enfant blanc et rose.

Le premier loup gratte au volet
Qui ne s'ouvrit d'aucune sorte.
Le second, en grattant la porte
Reçut un coup de pistolet.
Le troisième fut pris au piége
Que la nuit il ne voyait pas
Tant il était couvert de neige.
Un seul put fuir ce mauvais pas;
Et dans les forêts de l'Ariège
Il court encor pour son repas.

— La louve est morte de misère...
Ajoutait aussi ma grand'mère.

## CHANT D'UNE MÈRE

Mon enfant dans son berceau,
Ainsi qu'un petit oiseau
Dans le duvet et la mousse,
S'endort,
S'endort,
S'endort bercé sans secousse.

Avec ce cher nouveau-né
Que le bon Dieu m'a donné,
Je suis plus forte et j'espère.
Il dort,
Il dort,
Mais il a perdu son père.

Quand le destin a posé
Sur son petit front rosé,
Déjà le sceau de misère...
Il dort,
Il dort,
En souriant à sa mère !

— Puisse mon enfant, un jour,
Plus que moi-même ! à son tour
Trouver appui sur sa route...
Il dort,
Il dort...
— Dieu le bénira sans doute.

## DE LA RUE AU BALCON

— Pour vous voir, belle enchanteresse,
De tous les quartiers, à présent,
La fleur des pois de la jeunesse
En plein hiver reste au grand vent,
Et beaucoup des heures entières.
Là, par le froid les nez rougis
Ont l'air d'adresser des prières
Aux balcons de votre logis.

Hélas ! vous trompez notre attente,
Madame, vous ne sortez pas.
Je marche, vous attends, et tente
Ce chant, pour mieux régler mon pas...
— Daignez donc recevoir l'hommage
De ma voix qui jamais ne ment.
Certe il est de plus doux langage,
Non de plus sincère, vraiment.

Du philosophe Pythagore
J'aime les atomes crochus.
Chacun son goût. — Je dis encore
Que j'y crois si l'on n'y croit plus.
Eh ! bien, madame, vos atomes
Sont si crochus et si puissants,
Que ces milliers de petits gnomes
S'accrochent au cœur des passants.

Je suis harponné !... — Ma pensée
S'envole vers vous nuit et jour.
Hélas ! d'un fol espoir bercée,
Ma raison cède à mon amour.

Comme une fée à son passage,
Montrez-vous, être si charmant !
Il me semble qu'un beau visage
Est comme un astre au firmament.

En vérité j'ai peu de chance...
Vous êtes trop belle, pourquoi ?
Encor si Dieu dans sa clémence
Vous eût fait laide exprès pour moi.
Mais pour tous, chose malheureuse,
Vous êtes le type du beau.
Pourquoi n'êtes-vous pas affreuse ?
Dites, ô cauchemar nouveau !

Vous souriez ; votre sourire
A lui seul vaut tout un sérail,
Dès que l'on voit les perles luire
De votre bouche de corail.
Si vous marchez, vos plis de robe
Ont tous l'air d'être intelligents ;
Jamais aucun d'eux ne dérobe
De votre grâce aux yeux des gens.

Si vous chantez, sur la fenêtre
Le rossignol du fond des bois
Doit vous écouter, joli maître,
Pour perfectionner sa voix.
Malgré tant de beautés, madame,
Où vous êtes plus belle encor,
C'est quand il s'agit de votre âme
Et de votre cœur, noble accord.

ENVOI

Préférez cette étrange aubade
Aux fades chansons qu'on vous fait ;

Foin des poètes de parade !
— Et puissions-nous (heureux souhait),
Tambours de basque, clarinettes,
Qui chantons pour les carrefours...
Plus que vous, orgues, serinettes,
Chanter juste et non faux toujours !



## A LA FERME

Mon ami Mathieu, le fermier,
Sur la route de Normandie,
Me loue une chambre garnie
Donnant sur les champs, au premier.
— Selon que l'or me favorise,
J'y vais à pied de temps en temps ;
Parfois l'hiver ou le printemps,
Ou l'été, l'automne, à ma guise.

Mais aujourd'hui le ciel est noir,
Encore un peu j'aurais l'onglée...
Quel hiver et quelle gelée !
Il fait un froid de loup ce soir ;
Et mon manteau doublé de laine,
M'abritera jusqu'au foyer
De ce grand chaume hospitalier
Estompé là-bas dans la plaine.

Le feu flambe, le vitrail luit.
Ce que l'on raconte aux veillées,
Fait rester longtemps éveillées
Bien des filles, pendant la nuit.

Quand, assis dans la cheminée,
J'écoute un récit tout au long,
L'horloge en bois et le grillon,
Et le vent, chanteurs à l'année;

Il arrive que par moment
Le feu m'endort, le vent m'achève;
Puis, entre la veille et le rêve,
J'entends parler tout en dormant...
Et je m'intéresse à l'histoire;
Et quand j'ai peur je suis content.
Beaucoup n'en diraient pas autant,
Et moins encor le voudront croire;

Car il n'est pas de loups-garoux,
De revenants sur cette terre.
On le dit... Mais tout est mystère,
Et parfois j'y crois comme eux tous.
— Courons vite, la nuit est sombre,
Tout est lugubre autour de moi...
Comme on frissonne d'un tel froid !
On n'est pas rassuré dans l'ombre...

Ces grands chemins sont tout gelés,
Ces buissons crochus, pleins de givre.
Courra bien qui voudra me suivre...
Mes pas rendent des sons fêlés.
— Comme ils vont m'ouvrir leur grand'porte
S'ils reconnaissent mon frapper.
Je vais là trouver bon souper,
Bons amis et fermière accorte.

Lors, au milieu de gens joyeux,
Mains et gobelets me font fête.

Mais le cidre porte à la tête
Et grise comme du vin vieux,
Peut-être même davantage...
— Qu'importe quand on a bon nid?
C'est-à-dire : bon feu, bon lit,
Et des rideaux verts à feuillage!

Aussi, je ne demande rien
A madame la Providence,
Que de me rendre à l'évidence
Et me trouver toujours si bien.
— Vite! On a dû rôtir une oie,
Ah! quel régal! — Gare au retard,
Je ne veux pas perdre ma part.
Courons toujours. — Vive la joie!



## VENEZ VENDANGER

Venez vendanger
Si votre cœur est en peine,
Venez vendanger
Madeleine,
Venez vendanger.

Vous êtes toute morose
Et nous fuyez, mais pourtant
Ici nous vous aimons tant!
Vous nous cachez quelque chose...
Venez, etc.

Allons, belle vigneronne,
Allons, prenez vos paniers,

Suivons les ménétriers
Dont le chant gaîment résonne.
Venez, etc.

Les blés ont jonché nos granges;
Les ceps sont noirs de raisins;
Venez, comme nos voisins,
A la fête des vendanges.
Venez, etc.

Pourquoi rester solitaire,
Dites, belle, qu'avez-vous?
Venez, venez avec nous,
Et puissions-nous vous distraire.
Venez, etc.

— Vous voulez savoir la cause,
La cause de ma douleur?
J'ai frappé chez le bonheur
Et j'ai trouvé porte close.
Venez, etc.

— Nous refrapperons, qu'importe!
Le bonheur nous ouvrira.
S'il résiste, on lui fera
Sauter les gonds de sa porte.
Venez, etc.

— Oh! ma peine est trop profonde.
Plus de gaîté désormais;
J'ai perdu ce que j'aimais,
Tout ce que j'aimais au monde.
Venez, etc.

— Vous avez perdu, ma belle,
Ce qui se retrouvera ;
Le bon Dieu vous enverra
Un autre amant plus fidèle.
Venez, etc.

— Non ! La cause est plus amère
Et plus cruel est mon sort.
Laissez-moi pleurer la mort
De mon enfant ! J'étais mère.
— Venez vendanger
Si votre cœur en est peine,
Venez vendanger
Madeleine,
Venez vendanger.



## RONDE DE L'OISEAU

Un jour, une jeune fillette
Le matin allait au marché ;
Un rossignol, d'une voix nette,
Chanta, sur un arbre perché :
— Cui, cui, je le répète,
Prenez garde à vous, ô fillette !
Dans l'ombre est un amant caché.

Rieuse et relevant la tête,
La belle répondit : Comment ?
Que dites-vous, rossignolette,
Qui chantez un air si charmant ?
— Cui, cui, je le répète,
Prenez garde à vous, ô fillette !
Dans l'ombre se cache un amant.

Le grand marché du voisinage
Se tenait au delà d'un bois.
Le rossignol dans le feuillage
Voltigeait, chantant à la fois :
— Cui, cui, gare au passage !
Prenez garde à vous, soyez sage...
La moqueuse imitait sa voix.

Elle allait, pimpante et coquette,
Panier au bras, nez rose au vent.
Le petit oiseau, de son faîte,
Découvre un beau-fils en avant...
— Cui, cui, jeune fillette,
J'en vois un là-bas qui vous guette,
Prenez garde, il est très-savant !

Ha ! c'était le coq du village,
C'était Jean-Louis près d'un buisson,
Attendant la belle au passage.
L'oiseau répéta sa chanson :
— Cui, cui, cheveux en boucles
Et longs yeux noirs en escarboucles!
Tentent de plus d'une façon.

Mais aucun conseil ne l'arrête.
Fit-elle un mal ? fit-elle un bien ?
Elle voulut faire à sa tête.
Quand femme veut, Dieu le veut bien.
— Cui, cui, dans son feuillage
En vain le rossignol fit rage ;
Cela ne lui servit à rien.

Cet amant qui de loin la guette,
Dans les hautes herbes couché,

De temps en temps tournait la tête,
Comme le rossignol caché.
— Cui, cui, l'oiseau répète : —
Prenez garde, fille follette,
On a bientôt fait un péché !

Jean-Louis vint et dit à la belle :
Je vous aime depuis longtemps !
C'est comme moi, répondit-elle.
L'amour abrége bien du temps.
— Cui, cui, l'oiseau s'envole !
En voyant vaine sa parole,
Il s'en fut chanter le printemps.

Que voulez-vous que je vous dise ?
Les rendez-vous allaient leur train.
Tantôt c'était devant l'église,
Tantôt sur un autre terrain.
— Cui, cui ! — Faible barrière...
Plaisirs devant, chagrins derrière,
Lorsque l'amour est souverain.

Tout finit par un mariage,
Comme il est d'usage toujours.
L'oiseau tient le même langage
Aux belles filles de nos jours.
— Cui, cui, n'empêche guères
De faire ainsi qu'ont fait nos mères,
Et l'eau de poursuivre son cours.

## LE JOUR DES MORTS A LA NOUVELLE-ORLÉANS

C'est la fête des morts. — Apprêtez leurs parures :
Les couronnes de jais, les splendides flambeaux,
Les bouquets odorants, les branches, les tentures;
Vous qui gardez toujours le respect des tombeaux.
Allez couvrir de fleurs vos pères et vos mères,
Vos époux, vos amis, et vos sœurs et vos frères,
Vos femmes, vos parents, vos fils. Priez pour eux.
Priez pour les amants, priez pour les amantes
Et les petits enfants, chères âmes absentes;
Puisqu'il faut des anges aux cieux.

Chacun fait ce qu'il peut, et selon sa richesse.
Le plus pauvre est souvent le plus riche en tristesse;
Et l'humble coquillage aux dessins en festons,
Et la pieuse fleur sur la rugueuse pierre,
Sont plus touchants au cimetière,
Que tous les orgueilleux frontons...

Et l'on n'a pas besoin, à la place *murée*
Où l'on vient honorer la mémoire pleurée,
De couvrir le tombeau d'objets si précieux !...
Et les morts aiment mieux, à leur anniversaire,
Pour tout ornement funéraire,
Les larmes qui tombent des yeux.

### VOIX D'UNE TOMBE

Et moi, passants, et moi... tout le monde m'oublie...
Une seule prière, oh ! je vous en supplie,

**Nul ne jette une fleur sur mon humble tombeau.**
**Je suis un étranger mort ici, sans famille...**
**— Priez pour moi, passants; priez, ô jeune fille,**
**Laissez tomber quelque rameau.**



## RONDE-BALLADE

**La belle, à la rivière**
**Laissa tomber son anneau d'or.**
**Et le batelier Pierre,**
**La voyant pleurer sur le bord,**
**Lui dit : Mademoiselle,**
**Pourquoi pleurer ainsi?**
**Mon anneau d'or, dit-elle,**
**Vient de tomber ici.**

**Ne pleurez pas la belle,**
**Je vous aime, et le trouverai.**
**Pour cela, répond-elle,**
**Oh! que je vous embrasserai!**
**— Alors jetant sa veste,**
**Sa veste sur le bord,**
**Il plonge, et longtemps reste**
**A chercher l'anneau d'or.**

**Quand il revint sur l'onde,**
**Il dit : Ne désespérez pas;**
**La rivière est profonde,**
**Et votre bague, un peu plus bas.**
**Pierre, au pied d'une roche,**
**Ayant trouvé l'anneau,**
**A des algues l'accroche,**
**En remontant sur l'eau.**

L'anneau retombe... Et Pierre,
Le cœur plein d'espoir, dit encor,
A la belle en prière :
Vous aurez votre bague d'or.
— Il refouille l'abîme,
Mais efforts superflus.
De son amour victime,
Pierre ne revint plus.



## DANS UN PARC

Un Sylvain, couronné de chêne, fait en marbre,
Disait : — Je suis depuis trois cents ans sous cet arbre ;
Quel triste sort !
De voir passer ainsi les splendeurs de chaque âge,
Et l'hiver, de rester sous un tronc sans feuillage
Au vent du nord !

Il est mort à la peine et malgré son génie,
Et je m'en réjouis, tant mieux ! Je le renie
Ce sot sculpteur ;
Pourquoi m'a-t-il extrait ainsi de la matière,
Et fait des yeux riants, ouverts à la lumière
Du Créateur ?

Hélas ! je me fendille à la pluie, à la neige,
Aux morsures du temps, dont rien ne me protége.
Trois cents ans d'air !...
Je suis presque enrhumé, comme l'homme éphémère.
Heureux les orangers ! rentrés en chaude serre,
Pendant l'hiver.

Des générations qui se sont effacées,
Trois hommes, en passant, ont compris mes pensées,
Dans ce sentier.
Je cache mes douleurs toujours sous un sourire...
Trois hommes seulement, touchés de ce martyre,
Ont eu pitié !

Le premier, grand penseur et joyeux philosophe,
Et lutteur, et nargueur, et buveur plein d'étoffe,
Ce Rabelais
Savait si bien le fond de tout, on peut le dire,
Qu'il finissait toujours, en creusant, par en rire
Sous mon balai !...

C'est ainsi qu'il nommait mon chêne, humble en cet âge,
Néanmoins déjà grand pour notre voisinage ;
Et tous les deux
Nous étions pleins d'espoir, en commençant la vie.
Moi, chaque illusion de regrets fut suivie...
Lui, croît ombreux.

Le second, ce géant que l'univers renomme,
N'était pas, dans son temps même, apprécié comme
Dans ce temps-ci ;
Shakspeare enfin, un jour, debout devant mon arbre,
Pour mieux étudier mon visage de marbre,
Là s'est assis !

Le banc n'existe plus à présent... Quel dommage !
Il donnait de la vie à tout mon entourage.
Ce monument
S'est, petit à petit, émietté comme pierre...
Eh ! mon socle de marbre est rongé par le lierre,
En ce moment.

Le troisième ce fut votre Jean Lafontaine !
Il s'en venait aussi s'asseoir près de mon chêne
Et bien longtemps...
Il restait là pensif, créant sous la verdure,
Des chefs-d'œuvre, par lui surpris à la nature,
Et de tous temps.

Je parle malgré moi des choses de la terre...
J'ai tant vu, je sais tant ! — Le marbre doit se taire,
C'est un arrêt...
Hormis pour ceux-là seuls qui forcent les consignes,
Savent interpréter les marbres, et sont dignes
D'un tel secret !

— Alors je m'éveillai presque à la nuit, dans l'herbe...
Devant moi se dressait, sous un chêne superbe,
Ce vieux Sylvain
Souriant aux splendeurs d'un beau soleil d'automne,
Dont les derniers rayons coloraient sa couronne.
Bref, il m'advint :

Que nullement fixé sur la valeur des choses,
Pas plus que sur leur but, pas plus que sur leurs causes,
Juge incertain,
Je me sentis saisi d'une terreur subite ;
Ce Sylvain qui parlait me fit éloigner vite,
Comme un lapin.

## SOUVENIR DES ÉTATS-UNIS. — NOUVELLE-ORLÉANS

A MON AMI LE POÈTE *PLACIDE CANONGE*

Villes, encouragez plutôt que de proscrire
Vos fils musiciens. L'un chante avec sa lyre,
L'autre avec ses écrits, l'autre avec son pinceau;
L'autre avec sa voix pure, ou son geste, ou son rire;
La Vénus accroupie est un chant du ciseau.

Donnez à vos enfants au moins le temps de naître.
Chez vous, nulle grandeur ne peut-elle apparaître;
Faut-il des inspirés anéantir la voix?
S'ils ont l'ordre de Dieu, quand Dieu seul est leur maître,
Laissez donc là vos clous, vos ronces et vos croix!

Comme un vaisseau construit pour traverser les mondes,
Toutes voiles au vent, passe les mers profondes,
Refoulant sur ses flancs les flots, en bondissant;
Il brave et leur furie et leurs chocs; il soupire,
Se penche, se relève... Et, bientôt franchissant
La tempête hurlant avec rage et folie,
Il entre dans le port; il s'arrête, il oublie...
Mais souvent ses grands mâts sont brisés en passant!

C'est ainsi du génie au milieu de la foule.
Du contraire heurté comme par une houle,
Il est plus attaqué que ne l'est un bandit!
En vain la calomnie autour de lui se roule,
En vain l'acerbe injure autour de lui bondit,
En vain surgit encor l'ignorance ameutée,
En vain d'amers chagrins sa vie est tourmentée,
Dieu lui dit : Marche! Il marche. On l'accable. Il grandit!

Tout grandit si Dieu veut. — Des grandes eaux salées
Les flots sont tour à tour montagnes ou vallées,
Oscillent sous les vents, se dressent dans les airs,
Balancent un instant leurs vagues déferlées,
Puis, en réseaux d'argent tombent au fond des mers.

ENVOI

Convenons, cher poète aux fines causeries,
Que beaux-arts et beaux vers ici ne sont pas bien ;
Ouvrons, si nous pouvons, un fonds d'épiceries ;
Etre artiste ou poète, hélas ! c'est n'être rien.



## RONDE GAULOISE

J'ai vu la fille du meunier,
  Comme elle est belle !
Avec son bonnet de dentelle
Qui voltige au vent printanier,
J'ai vu la fille du meunier.
    La belle fille
      Au gai,
      Au gai,
Chantait le long d'une charmille.

Elle était près d'un cerisier.
    La belle fille
Chantait le long d'une charmille.
Avec des fleurs plein son panier,
Elle était près d'un cerisier.

Comme elle est belle !
Au gai,
Au gai,
Avec son bonnet de dentelle.

Et pour voir, par dessus le mur,
Comme elle est belle
Avec son bonnet de dentelle,
J'ai mon échelle en un lieu sûr
Pour la voir par dessus le mur.
La belle fille
Au gai,
Au gai,
Chantait le long de la charmille.

J'aurais bien voulu lui parler...
La belle fille
Chantait le long de la charmille.
Ma mère vint à m'appeler !
J'aurais bien voulu lui parler...
Comme elle est belle !
Au gai,
Au gai,
Avec son bonnet de dentelle.

Je vais tous les jours la guetter.
Comme elle est belle
Avec son bonnet de dentelle.
Là, je vais toujours me planter,
Je vais tous les jours la guetter.
La belle fille
Au gai,
Au gai,
Chantait le long de la charmille.

Ha ! si je pouvais l'épouser !
La belle fille
Chantait le long de la charmille.
Mais comment faire pour oser ?
Ha ! si je pouvais l'épouser...
Comme elle est belle !
Au gai,
Au gai,
Avec son bonnet de dentelle.



## RÊVES

Venez, rêves, en ma demeure,
Voici la nuit... Entourez-moi.
Je ne vis qu'en dormant, je crois ;
Je ne suis heureux qu'à cette heure.

— L'esprit veille quand l'homme dort,
L'âme survit quand l'homme est mort.

Réalité sombre et farouche
Toujours pour celui qui n'a rien,
Les rêves donnent tout leur bien
A celui qui pauvre se couche.

L'esprit veille quand l'homme dort,
L'âme survit quand l'homme est mort.

Et merci ! beaux rêves ou songes,
Quand vos essaims suivent mes pas ;
Grâce à vous, je n'aperçois pas
Et les menteurs et les mensonges.

L'esprit veille quand l'homme dort,
L'âme survit quand l'homme est mort.

Lorsque je traverse une plaine,
Ou que je passe à travers bois,
Terrestres ou célestes voix
En chantant endormez ma peine.

L'esprit veille quand l'homme dort
L'âme survit quand l'homme est mort.

Au soleil ou quand la nuit tombe,
Pendant les nuits, pendant les jours,
Doux rêves, suivez-moi toujours
Et ne me quittez qu'à la tombe.

L'esprit veille quand l'homme dort,
L'âme survit quand l'homme est mort.

## A L'OPÉRA

On jouait la *Lucie*, et la salle encombrée
De femmes et de fleurs était toute parée.
Cercle resplendissant où plus d'un cœur battait
En entendant chanter l'amour qu'il ressentait.
Et pendant ces accents d'exil et de souffrance,
Pendant ces chants d'adieux et ces chants d'espérance,
Pendant que tout ce drame aimé se déroulait
Et que sous les bravos la salle s'ébranlait;
Un homme se plaça dans le silence et l'ombre.
Il avait été vu de la foule sans nombre;

Mais lui ne voyait rien. — Son regard triste et doux
Semblait vaguer au fond de l'orchestre en courroux;
Car cet homme, ô malheur, ô misère, ô folie!
L'un de ces créateurs qu'enfante l'Italie,
C'était Donizetti, le grand compositeur,
Ecoutant en pleurant, et demandant l'auteur!...



## AVANT LA NOCE

On peint tout en bleu ma charrette,
C'est la couleur des amoureux.
Tous les deux nous irons, Jeannette,
Promener dedans, si tu veux.
J'aurai le plus bel attelage
Des garçons de notre village;
J'aurai quatre beaux chevaux blancs,
Dont les grelots, dans leur langage,
Chanteront pendant le voyage,
Nos deux amours, aux quatre vents!

C'est dans quinze jours notre noce,
Et tous nos amis y viendront.
Comme ils n'ont guère de carrosse
Dans ma charrette ils monteront.
Les banquettes seront des planches...
Qu'importe? En habits des dimanches
Nous y rirons, bien assis tous,
Longs rubans à la boutonnière,
Chantant devant, chantant derrière,
Et deux violons avec nous.

En parcourant le voisinage,
Nous allons prendre les grands tours,
Pour trinquer, selon notre usage,
Chez les fermiers des alentours;
Chez mon parrain, qui, pour Jeannette
Tient, dit-on, une robe prête,
Et deux timbales en argent!
Voilà j'espère qui décore...
Mais nous ne tenons rien encore,
Mon parrain a l'esprit changeant.

Le repas se fait à la ferme,
Où l'on trouvera tel gala
Que nous n'y pourrions mettre terme
En dînant trois fois ce jour-là.
D'ailleurs, qui trop boit ou trop mange
Pourra s'endormir dans la grange.
On dansera tant qu'on voudra.
Moi, je me sauve avec Jeannette,
A moins que l'un d'eux ne nous guette,
Mais bien malin qui nous prendra!



## RONDE DU BERGER

Un berger avec sa bergère
Passaient sur le gazon des champs.
Tout joyeux un jour de printemps,
Ils allaient, compère et commère,
Suivant le chemin le plus long,
Tous deux sur un petit ânon.

Tout était verdure et lumière,
Et l'oiseau chantait sa chanson,
Les cloches tintaient : Dig, ding, don.
Ils côtoyaient une rivière.
Suivant le chemin le plus long,
Tous deux sur le petit ânon.

Ils côtoyaient une rivière
Tous deux sur le petit ânon.
La bergère répondait : Non !
Au berger assis par derrière.
Suivant le chemin le plus long,
Tous deux sur le petit ânon.

Au berger assis par derrière
La bergère répondait : Non !
Le berger, pour toute raison
L'embrassa, ne pouvant mieux faire.
Suivant le chemin le plus long,
Tous deux sur le petit ânon.

Le berger ne pouvant mieux faire,
L'embrassa pour toute raison.
En retournant à la maison
On s'en alla chez le notaire.
Suivant le chemin le plus long,
Tous deux sur le petit ânon.

## LE SAULE

Pourquoi regarder toujours l'onde ?
Pourquoi tant d'amère douleur,
　　Saule pleureur ?
N'as-tu plus d'espoir en ce monde ;
Es-tu courbé sous le malheur ?
　　Pauvre rêveur !

Que cherches-tu dans la rivière,
As-tu perdu quelqu'un ici ?
A comprendre ta peine amère
　　Je cherche aussi.

Saule éploré, je t'en conjure,
Révèle-moi ce grand secret...
Mais je n'entends que ton murmure
　　Plein de regret.

Etes-vous, fleurs pleines de larmes,
Et vous, saules ainsi penchés,
Comme sous de magiques charmes
　　Des cœurs cachés ?

Si notre âme au ciel monte et chante
Quand nous dormons du grand sommeil ;
Si le corps devient arbre ou plante
　　Sous le soleil ;

Si toute chose est transformée,
Peut-être qu'à ce même endroit
Quelqu'un mourut sans bien-aimée...
　　Et saule il croît !

## AU BORD DE LA MER

J'écoutais sur un roc et les vents et les mers.
La vague, en s'y brisant, venait perler ma joue.
Comme une aile d'oiseau, la voile sous les airs
S'inclinait en penchant son grand mât sur sa proue.

Sur ce rocher croissaient deux frêles arbres verts ;
Deux jumeaux éplorés, tournant comme une roue,
Sous la trombe qui fouille au fond des flots ouverts.
— Le sort, autre ouragan, ainsi de nous se joue...

— Je me disais, au bruit de ces deux grandes voix,
De ces immensités qui grondent à la fois,
Quand le flot, sous les vents, en montagnes s'entasse,

Tout lutte : l'arbrisseau contre un souffle du nord,
Les vents contre les mers, l'homme contre le sort,
Alors que la tempête en tourbillonnant passe.



## CHANT D'UNE BRETONNE

Le cœur
De ma sœur
Madeleine
Est en peine.
En guerre est parti son amant !
Doux hautbois, dans l'éloignement
Chantez, chantez bien tristement.

Dans la cour je la vois qui pleure
En tenant son blanc tablier;
Et pendant la nuit, à toute heure,
Je l'entends gémir ou prier.

Hier elle a fait brûler un cierge
Pour savoir quand il reviendra.
En songe elle verra la Vierge
Qui cette nuit le lui dira.

Pour hâter sa bonne venue,
J'en ai déjà fait brûler trois.
La Vierge n'est pas apparue...
Et son amant est mort !... Je crois.

Le cœur
De ma sœur
Madeleine
Est en peine,
En guerre est parti son amant.
Doux hautbois, dans l'éloignement
Chantez, chantez bien tristement.

## MICHEL-ANGE

A H. B.

S'appeler Michel-Ange !... et se voir seul toujours.
Nul ne m'aime. — En passant ils disent : Voilà l'ours !
— Oui, l'ours aux grands projets, à la grande pensée...
Celui qui vous vaut tous ! — mais dont l'âme est brisée.

J'ai de la renommée, on dit; mais triste sort,
Rien ne peut compenser ce que m'a pris la mort.
Je suis seul... Oh ! c'est vrai, comme un ours dans son antre !...
Le soir, quand je franchis mon seuil et que je rentre
Jamais d'un être aimé je n'entends les accents...
Et dans mes corridors les vents seuls bruissants
Sifflent. — Dans mon palais je ne reçois personne.
C'est un tombeau ! — Mon pas sur les dalles résonne,
L'écho seul me répond... — Je vais, dès mon réveil,
Voir où tu t'endormis de l'éternel sommeil,
Chez toi, ma Francesca ! — Chaque chose est en place.
C'est la chapelle ardente où nul que moi ne passe.
Ton sistre pend au mur... Quand j'effleure un accord,
J'écoute autour de moi si tu marches encor...
Tout est là, respecté : tes meubles, tes tentures,
Tes bijoux ciselés, tes colliers, tes parures
Et tes livres aimés ; les vers écrits par moi,
Et toutes les chansons que j'ai faites pour toi !

Le beau temps que c'était ! — Maintenant tout est sombre...
Car tu n'existes plus ! — Après la clarté, l'ombre.
Mes beaux jours sont passés prompts comme les éclairs
Qui sillonnent, la nuit, les orageuses mers.

Que me font les honneurs, l'or ? J'ai perdu la femme
Qui consolait ma vie et grandissait mon âme.
L'homme fort d'autrefois, le soldat courageux,
Est à présent, de cœur, débile et fiévreux.
Je n'ai qu'un souvenir... C'est, avec la rosée,
Tout ce qui rafraîchit ma cervelle embrasée ;
Et sur mes échafauds, j'éprouve quelquefois
Comme un vertige... Horreur ! Je deviens fou, je crois...
Oh ! si l'on m'entendait dire une telle chose !
— Ma tête, par moments, sur mon bloc se repose,

Le marteau de ma main tombe... et de mes yeux creux
Roulent des pleurs amers. — Je suis bien malheureux !..

Puisque mon corps est fort et mon aspect sauvage
Dieu m'aurait bien dû faire un cœur pour mon visage !
Le chagrin non pas l'âge a blanchi mes cheveux,
Et je reste tout seul pour pleurer quand je veux.
— A quoi bon de rochers ou de marbre ou de pierre
Faire sortir l'*Esclave* et *Moïse* et *Saint-Pierre*
Et le *Pensiero ?* Nul ne m'en aime mieux ;
Tant d'énormes travaux n'ont touché que les yeux !...
— J'ai chassé l'ennemi de ma ville natale,
De ma belle Florence ; et, dans la capitale,
Dans Rome, j'ai bâti pour la postérité
L'église de Saint-Pierre, humaine immensité ;
Du Jugement dernier et de l'Heure dernière,
J'ai peint la vision qu'un soir à la prière
Dieu m'envoya. Je dis : comme être aimé vaut mieux
Que toutes tes grandeurs, ô pauvre glorieux !

— Voilà, dérision ! ce que c'est qu'un grand homme...
Nul ne l'aime souvent, car géant on le nomme,
Et l'on s'éloigne. — Et lui, seul avec ses douleurs,
Tombe sur ses genoux, les yeux baignés de pleurs !

## UNE FÉE

J'ai vu sur une hirondelle,
Messagère du beau temps,
Une fée, en sentinelle,
Guetter l'heure du printemps.

Plus petite que l'étoile
Qui scintille au ciel le soir,
Et qui par moment se voile
Pour être plus belle à voir,
Elle attendait, lumineuse,
L'instant propice au départ.
Ma pensée était rêveuse...
Je l'aperçus par hasard.

Sur l'hirondelle perchée
Dans le trou noir d'un vieux mur,
La fée, à moitié cachée,
Brillait sur le fond obscur.
Elle avait une couronne
De brins d'azur mêlés d'or!...
Et sa gentille personne
Resplendissait plus encor.

Belle comme l'Espérance,
Légère comme elle aussi,
Fée, allez-vous vers la France,
Tandis que je reste ici ?
Elle, presque sans bruire,
Comme au lointain un doux air,
Me dit, avec un sourire :
Oui ! je vais traverser l'air.

De cette ville étouffée,
Oh ! si je pouvais sortir
Avec vous, petite fée,
Comme je voudrais partir !
J'irais revoir les rivages
Et les bois de mon pays...
Fée, hirondelle, nuages !
Quand reverrai-je Paris ?

Que de regrets je devine...
Mais, je te soutiendrai, moi !
L'Espérance est ma cousine ;
Je lui parlerai pour toi :
Je suis la fée insensée
Qui préside aux mille riens !
Aussi, je suis très-pressée...
Je pars. — Adieu ! — Je reviens.

J'ai vu sur une hirondelle,
Messagère du beau temps,
Une fée, en sentinelle,
Guetter l'heure du printemps.

*Nouvelle-Orléans.*

## LE PETIT CHIEN

Oui, oui, mon petit chien, oui, nous allons partir...
Je n'ai plus qu'un bouton, le dernier de ma guêtre.
Nous voulons donc toujours accompagner ce maître ?
Le suivre n'importe où, s'il lui plaît de sortir ?

—Vous me paraissez mieux vêtu que de coutume,
Vos poils sont plus lustrés et font plus de volume,
Vous êtes en beauté, mon Pyrame, vraiment !
Chacun de vos yeux bruns semble un pur diamant ;
L'oreille est aux aguets, votre queue en panache ;
Vous frétillez avec un petit air bravache
Qui vous sied à ravir. Vous êtes un vaurien
Dans le fond, et mordez les fâcheux bel et bien.
Il ne faut pourtant faire abus de votre force ;
Vous n'êtes guère gros !... Cela fait une amorce,
On vous croit un criquet ; mais vous avez des dents
Qui font reculer vite et loin les imprudents.

— Diable soit de la guêtre ! — A bas ! à bas ! Pyrame.
Me faut-il vous chanter toujours la même gamme ?...
Mon Dieu, qui sait ?... Peut-être est-ce un pur sentiment
Personnel qui vous pousse à hâter le moment
Du départ, dans l'espoir de revoir votre belle
Ou quelque autre. Parfois je vous crois infidèle...
J'ai déjà remarqué, mais c'est peut-être à tort,
Que la fidélité n'était pas votre fort ;
Quant aux amours s'entend ; mais votre caractère
Est, quant à l'amitié, le modèle sur terre.
— A bas ! écoutez-moi : — D'un si grand dévoûment,
Que votre individu s'efface entièrement
Pour suivre un ordre sot donné par un sot maître.
L'autre jour, par exemple, un os sous la fenêtre
Vous avait paru bon, alors vous le rongiez.
Je supposais mauvais cela que vous mangiez ;
Un psitt ! vous fit lâcher votre os à l'instant même.
On ne me ferait rien lâcher de ce que j'aime,
Moi ! — Vous avez eu tort. J'étais fou. — De quel droit
Venais-je tourmenter vos goûts à cet endroit ?
Vous ne m'avez rien dit, mais dans votre silence

Etait tout un discours contre ma violence;
Je vous violentais. Comme l'homme, en tout cas,
Dès qu'il veut empêcher ce qu'il ne comprend pas.
Je me rappellerai longtemps cette aventure
Pour vous laisser toujours suivre votre nature.
S'il vous plaisait à vous d'aller ronger cet os,
Ne devais-je pas, moi, vous laisser en repos?

Oui, tout est oublié... Vous agitez la queue
Et comprenez très-bien les mots que l'on vous dit.
Pyrame, nous allons sortir de la banlieue,
Dîner dans quelque coin. — Ah! le bouton maudit!
Vous êtes bien heureux de n'avoir pas de guêtres.
— A bas, Pyrame! à bas! Taisez-vous un instant;
Les chiens ne doivent pas tant sauter sur les maîtres
Et pousser mille cris étranges en sortant.
— A propos de sortie et pendant que j'y pense,
Félicitez-vous bien d'être plein d'ignorance
Et du matin au soir d'aller le nez au vent.
Pyrame, avez-vous vu passer le chien savant?
Qu'il a l'air malheureux sous ses habits de prince!
Il est en Menschikoff, gouverneur de province.
Malgré son grand chapeau, son grand sabre et ses croix,
Vous ne voudriez pas, vous, être ainsi, je crois,
Et vous auriez raison. Il coûte de comprendre.
La science est amère; et pour vous faire apprendre,
En échange de gloire, on vous éreinterait.
Puis un peuple ravi, lors, vous applaudirait
Plus tard! — Mais à quoi bon la gloire et les richesses
A tel prix? Il vaut mieux pauvretés et caresses.
— Debout dès le matin jusqu'au soir dans Paris,
Menschikoff n'obtient guère encore un très-haut prix
Pour être en gouverneur général de l'Ukraine.
— Pyrame, le savoir exige trop de peine...

On gagne d'autant moins que le savoir est grand.
J'en sais déjà trop, moi ; vous, restez ignorant.
Puissiez-vous rarement même donner la patte,
Si ce n'est aux amis que ce procédé flatte.
Ne vous tenez jamais debout, c'est indécent.
Marchez en chien. Plaignez Menschikoff en passant.
Ce pauvre Menschikoff! Du talent, de la gloire
Et des coups de bâton ; c'est toute son histoire
Pour avoir tant appris ! Vous, qui ne savez rien,
N'en resterez pas moins un charmant petit chien.

Je vais vous détacher ce collier qui vous gêne
Et vous irez nu col, il fait déjà trop chaud.
Vous respirerez mieux le vent pur de la plaine.
Aux poulets en chemin ne donnez pas l'assaut !
Vous nous pourriez tous deux faire assommer peut-être ;
Ou payer tout au moins une amende et... ma foi !...
— Je ne puis boutonner ce bouton de ma guêtre ;
Tant pis. — Mon petit chien n'y tient pas plus que moi.

Allons, allons, en route ! — Eh ! fermons notre porte.
— Pyrame, encore un coup silence en la maison.
Entendit-on jamais des cris de telle sorte !
Passez !... En votre joie ayez de la raison.
Faire en tours et détours plus d'une grande lieue,
Et comme en essayant de dévisser sa queue,
Est-ce un maintien décent digne d'un chien d'esprit?...
— Mon chien, faites toujours comme Dieu vous apprit.
C'est ainsi qu'il me pousse au pays de Cocagne,
Où vous aimez me suivre à travers la campagne ;
Je trouve des motifs blottis dans les buissons...
Et vous m'aidez, Pyrame, à faire mes chansons.

## MONTMORENCY

Tout enfant, je me transportais en pensée dans les grands jardins où je m'étais amusé

Coteaux à l'air si pur, aux villas sous l'ombrage,
Bois de Montmorency, bois charmants, préférés,
Bois où j'ai tant rêvé !... recevez mon hommage.

Salut ! ô bois fleuris, pour mon cœur consacrés.
Et vous, qui sourirez de cette préférence,
Parcourez-les, ces bois, et vous les aimerez.

Je voudrais vivre là ; tout a son éloquence,
Tout me parle : arbres, vigne, étang, sentiers en croix ;
Et sous les châtaigniers j'écoute le silence...

Sonorité profonde où chantent à la fois
L'herbe, les moucherons, les plantes rassemblées,
Et les fruits mûrissants, mystérieuses voix.

Il me semble parfois, au détour des allées,
Que je vais voir surgir tous ceux que j'ai perdus...
Tous ceux qui m'ont aimé ! — Feuilles sèches, roulées,

Vous gémissez aussi... Que sont-ils devenus ?
Qui sait ! autour de moi leurs âmes sont peut-être...
S'ils me voient à présent, hélas ! je ne ris plus.

J'ai regardé dehors et fermé ma fenêtre ;
Il a fait froid pour moi. — Voilà pourquoi mon chant
Est triste. — Mais alors que je me sens renaître

Dans ces bois, au soleil qui s'incline au couchant,
Avec mes souvenirs je me plais en arrière.
Je ne suis pas pressé, j'ai mon rêve en marchant.

On arrive toujours au bout de la carrière...
Et comme je ne puis marcher à reculons,
J'aime de temps en temps m'asseoir sur la bruyère,

Et rêver, comme on dit. — Hélas ! si nous allons,
C'est bien souvent ainsi que l'écureuil en cage;
Il s'épuise à courir, et les mêmes jalons

L'arrêtent essoufflé. Je rêve, c'est plus sage...
Et puis, je ne crois pas aux grands progrès humains.
Dieu veut ce qui doit être, en tout temps, à tout âge.

Sommes-nous bien plus grands que les Grecs, les Romains ?
Eux avaient-ils fait plus que ceux de Babylone !
Sommes-nous plus heureux, malgré nos orgueils vains,

D'être, par un vapeur, traînés quand il détonne ;
D'avoir un éclairage au gaz, et nos portraits
Au daguerréotype ? — Une chose m'étonne,

C'est d'être indifférent à d'aussi grands bienfaits !
Donc, en rêvant, je crois que les enfants de Rome,
D'Athènes, de Paris, sont également faits.

Est-ce que notre époque est plus heureuse en somme ?
On trouve de nos jours que tout est encor mal.
Les hommes ont beau faire, ils ne refont pas l'homme.

Dans mon rêve abrité, ce qu'ils font m'est égal.
Les cieux sont toujours purs aux beaux temps de l'année,
Et les bois toujours frais. Dieu seul est libéral.

L'onde est toujours limpide et la pelouse ornée;
La fleur est toujours belle et fascine mes yeux.
Mon âme paresseuse aime la destinée.

Je hais le changement et d'idée et de lieux;
Cela m'ennuie. — Assez veulent changer le monde;
J'y trouve encor du bien, malgré qu'il soit très-vieux.

— Allons, ô ma pensée! allons faire une ronde,
Au beau soleil couchant, jusqu'à Montmorency!
Traversons l'Océan. Honni soit qui m'en gronde,

Je suis en Amérique, hélas! hélas! — Ainsi,
Bonjour, beaux cerisiers où la vigne se lie;
Bonjour, halliers touffus, qui m'entourez aussi;

Bonjour, vallée ombreuse où la peine s'oublie.
Comme une mer d'azur, tu bordes les chemins;
Tu t'étends, orgueilleuse et toujours embellie

De tes riches villas dans les arbres lointains.
Une poussière d'or se tamise, où scintillent
Tes murs dorés, rangés comme dans des écrins.

Les pampres rougissants aux arbres s'entortillent.
Perdus dans l'horizon, tes massifs ondoyants,
Comme une mer houleuse, au soleil jaune brillent.

Des cigales j'entends les roulements bruyants;
Je vois luire l'étang d'Enghien; j'en suis la trace
Parmi les peupliers de ses châlets riants.

Et de ce tertre même, à cette même place,
J'ai peint à même époque, un même effet de soir,
Voici bientôt dix ans... Oh! comme le temps passe!

Et sur ce monticule où je reviens m'asseoir
En pensée !... une brise agitant le feuillage,
Comme lorsque le temps menace de pleuvoir,

M'apporta de ces mots où l'on marque la page
Et qui restent gravés en souvenir charmant.
Deux dames, à cheval, rieuses sous l'ombrage,

En passant près de moi, dirent en ce moment
Ce que je n'ose ici répéter, je vous jure,
Tant ce qu'elles m'ont dit était un compliment.

Comme je me rappelle encor cette aventure
Arrivée en automne, au beau soleil couchant !
Le métal se dissout, mais un souvenir dure.

— Je rentrais aussitôt que j'entendais le chant
De la chouette. — Alors, j'avais choisi mon gîte
A l'auberge *Gosset*. — Là-bas, sur le penchant

Où s'étend le village, un chemin tourne vite
Et descend de la place à la route d'Enghien.
C'est *Au noble jeu d'arc*, où mon humble visite

Etait toujours fêtée. — Oh ! comme ils aimaient bien
L'artiste qu'ils logeaient à leur premier étage,
Et qui leur avait peint le portrait de leur chien.

— Quand le vent s'élevait et tournait à l'orage,
Et que la nuit tombait, j'entendais aux lointains,
Les murmures confus des voix dans le village,

Et le bruit cadencé des grelots argentins
Du voiturier qui passe et que le souper presse...
Pourrais-je retrouver maintenant mes chemins ?

— J'avais la blouse bleue, et la hotte traîtresse
Sur le dos. — Quel bon temps ! — Quand je passais, le soir,
Les filles m'accostaient et me prenaient sans cesse

Pour un marchand forain ! Elles voulaient avoir
Des rubans, des lacets, du coton, des dentelles,
Des épingles, du fil, gros ou fin, blanc ou noir.

En vain, je leur disais : Je suis peintre, mes belles !
Et ces *bons* paysans ! Eux voulaient m'assommer...
Mes moustaches alors me causaient des querelles,

Et j'étais d'un bâton obligé de m'armer.
Chaque âge a ses chagrins. — Salut ! ô mes fenêtres,
Salut, perron de pierre, où je venais fumer.

C'est toujours la maison, mais non les mêmes maîtres !
Je ne les verrai plus... Epoux hospitaliers,
Ensemble ils sont allés retrouver leurs ancêtres :

Toujours, de père en fils, les *Gosset,* tonneliers.

## UN GROS CHAT

A MON AMI THÉOPHILE GAUTIER

*New-Yorck.*

Gautier, ami des chats, plus que *lord Byron* même !
Je t'envoie un croquis, un motif de poëme,
Une étude de chat ! — On n'en fait pas assez.
— Les autres animaux de mode sont passés,

Ou passeront. Les chats obtenant ta tendresse
J'ai donc fait un croquis de chat à ton adresse.
Je préfère les chiens : c'est motif à débats ;
Mais laissons-là les chiens, puisqu'il s'agit de chats.

Par malheur, mon modèle étant comme une masse,
Je n'ai, tu comprendras, pu lui donner la grâce,
Les traits fins, déliés, les griffes de vautour
Des chattes et des chats qui composent ta cour
D'amis félins aux crocs blancs, à la gueule rose.
Il s'agissait de lui ; c'était tout autre chose !
Mais il ne manquait pas de charmes après tout ;
Peut-être il te plaira ; qui sait ? chacun son goût.

— Ses yeux étaient vert-pomme et ses manières douces.
Sa fourrure était blanche avec des taches rousses.
Sa voix vibrait ainsi que vibre le rouet.
Il portait haut la queue en sorte de plumet.
On l'admirait aussi pour ses longues moustaches.
Il eût été plus beau tout blanc qu'avec des taches ;
Néanmoins, potelé, rebondi, bien léché,
Jamais d'une souris ne s'étant approché,
Il mangeait des oiseaux vivants que sa maîtresse
Achetait tout exprès au sortir de la messe.
Et, prenant aussitôt la forme d'un chameau,
Il ronronnait près d'elle en frottant son museau.
— Puisqu'on allait pour lui tous les jours à la chasse,
Vivant en grand seigneur que nul soin ne tracasse,
Il était fort heureux, remplaçait un *bichon*,
Et semblait, en marchant, un énorme manchon.

Bien loin de ressembler à ces chats de gouttières,
Tigres apprivoisés qu'on voit chez les portières,
Qui sont fiers, valeureux, lestes, sournois, pillards
Et rôdeurs à l'affût de tout, enfin gaillards

Portés à chaque instant à quelque gourmandise ;
Pleins d'immoralité, malgré que l'on en dise,
Dont les cris enfantins sont d'affreux chants d'amours,
Des libertins la nuit et des voleurs toujours ;
Chez lui les passions ne faisaient jamais rage.
C'était un chat très... doux ; on l'avait rendu sage
Dès sa plus tendre enfance. Il n'avait conservé
Qu'un appétit friand, avec soin cultivé.

S'il perdait en amour, il regagnait en graisse !
Il semblait fatigué même de sa paresse.
Il était ignorant, n'ayant pas fréquenté
Les autres chats. L'hôtel en était peu hanté.
D'ailleurs c'était un chat qui n'aimait pas les rustres ;
Il était d'Angora, pays des chats illustres ;
Et ses goûts distingués, tu le comprendras bien,
Empêchaient ses rapports avec des chats de rien.

Voici son aventure. — Un jour que par mégarde
L'huis était entr'ouvert, notre chat se hasarde
Jusque sur le pallier. C'était dans le printemps.
Ne s'inquiétant pas de l'espace de temps
Que le laquais mettrait à refermer la porte,
Il monta l'escalier jusques *au haut*. De sorte
Que se plaisant beaucoup dans ces endroits déserts,
Il errait, agité de sentiments divers,
De par ci, de par là, flairant chaque encoignure ;
Quand une chatte grise, à mutine figure,
Contemplant ce gros chat jusqu'alors inconnu,
Sentit naître un caprice en son cœur prévenu.
Un doux miaulement, tout charmant d'indolence,
Troubla des corridors l'accoutumé silence.

Le noble chat, surpris de cette tendre voix,
Sentit battre son cœur pour la première fois.

Je dis : battre son cœur... Je me trompe peut-être ;
C'était le sentiment de ce qu'on veut connaître ;
Comme une incertitude, un trouble, qui pourtant
Emeut d'abord, entraîne, enfin pousse en avant.

Il marcha prudemment vers une humble fenêtre,
Où, s'élançant d'un bond, il put voir apparaître,
Assise décemment, dans sa simplicité,
La chatte, regardant avec obliquité.

C'était une coquette à nulle autre pareille,
Qui, tout en minaudant, faisait la sourde oreille
Aux propos hasardés du manchon blanc et roux,
Sans pourtant dècesser de faire les yeux doux.
Si bien, qu'entreprenant plus que l'on n'eût pu croire,
L'outrecuidant, certain d'obtenir la victoire,
S'élança plein d'ardeur... Quand un affreux matou
Dont c'était la maîtresse et qui guettait le coup,
Fondit traîtreusement sur ce gras adversaire
Et le précipita du toit, sans commentaire.
Il tomba dans la cour... Et c'était un fier saut !
Mais ce fut un bonheur pour lui que cet assaut.
— Hé ! cela se comprend. — S'il perdit la victoire,
La chatte ne sut pas ce qu'il fallait en croire !

Il en est dont le sort arrête à temps les pas.
Son honneur fut sauvé ; mais ses pattes non pas.
Il tomba rudement du haut de la gouttière
Pour un quart-d'heure au plus d'humeur aventurière.

— Ne sois pas attristé. Le gros chat n'est pas mort.
Les premiers temps, il fut un peu froissé d'abord ;
Mais avec tous les soins de sa bonne maîtresse
Qui l'aimait, je t'ai dit, jusques à la faiblesse,

Il se remit bientôt. — Je l'ai vu l'autre jour.
Il vit tranquillement, guéri de tout amour.
— La dame attribua sa funeste aventure
A son peu d'habitude à courir la toiture.

ENVOI

Si j'ai fait *à la plume* une étude de chat,
C'est qu'il en coûte, cher, de *peindre* en Amérique !
Si le croquis te plait comme il est, fais l'achat
D'un cadre pour placer ce produit exotique.
Et puis si quelqu'un dit : Oh ! quel chat ! est-il long !
— Ma foi, tant pis. — Bonjour. — Ton ami *Châtillon*.

## DANS LES BOIS D'ANDILLY

Pleut-il, pleut-il encore,
Dites-moi, mon amour ?
Sommes-nous à l'aurore
Ou sur la fin du jour...
Tout est crépusculaire
Dans mon rêve vermeil.
Mais jour sombre ou nuit claire,
Est-il bonheur pareil !

Dans la forêt profonde,
Comme des cris humains
Les voix d'un autre monde
Gémissent aux lointains.
Partout gronde l'orage.
On sonne au loin du cor...
Aimons-nous davantage,
Endormons-nous encor.

Sous un toit de verdure,
Parmi les fleurs, les fruits,
Les grands bois, la nature,
Nous écoutons les bruits
Du vent dans l'avenue...
Il ne nous fait pas peur.
L'orage est dans la nue,
L'amour dans notre cœur.

En notre nid de lierre
Qu'il fasse ou nuit ou jour!
A quoi bon la lumière
Quand brille notre amour?
Que nous importe l'heure
Et le temps, et les cieux,
Et le grand vent qui pleure?
Nous nous aimons! — C'est mieux



## CHANSON DU NAIN

A C. S.

... On lui demanda, par dérision, de chanter!
Le nain, triste, chanta cette chanson boiteuse :

Au beau soleil couchant
Mon chant
Est doux
Pour vous.

Aimez le plus que vous pourrez.
Après,

Allez errer sur les coteaux;
Regardez les champs, les hameaux,
Les prés.
— Et ne pensez jamais aussi
Ceci :
Que tout s'efface ou disparaît,
Que tout bonheur laisse un regret.
Ainsi,

Quand vous aurez quelque douleur,
Rêveur,
Vous oulrez au fond des bois
Le vent dire, sonore voix :
Erreur...
Car, un souvenir est encor
L'accord
Que l'on écoute et que l'on suit,
Comme le son triste, qui fuit
Du cor.

— Au printemps où tout reverdit,
Sourit;
Tout renaît, l'âme avec la fleur;
Tout me console, et dans mon cœur
Me dit :
Si dans les forêts tout est noir
Le soir;
Dans nos nuits comme dans nos jours,
Ce qui resplendit est toujours
L'espoir!

Espérons! et nains harassés,
Blessés...
Nous irons où les vieilles tours
Nous disent que sont leurs beaux jours

Passés.
— Salut ! ô coucher de soleil
Vermeil ;
Jamais nul ne te reverra...
Jamais Dieu ne te refera
Pareil.

— Au beau soleil couchant,
Mon chant
Est doux
Pour vous.



## VA, MON DESTIN

Va, mon destin, marche en avant,
Je te suis toujours sans murmure ;
Ou je me plains moins, je t'assure,
Qu'une girouette au grand vent.

Et Dieu sait aux jours des rafales
Ce qu'elle dit en tournoyant.
Eh ! bien, j'affirme en la voyant
Que nos tourmentes sont égales.

Ne te gêne en nulle façon,
Tourne, retourne-moi, fais rage !
Je tiens de toi cet avantage
D'en rire en faisant ma chanson.

La passe est pourtant souvent dure !
Trop souvent... Mais je me tiens coi.
J'en vois tant d'autres comme moi,
Et qui font plus triste figure.

Avec un droit comme le tien,
Destin, ce n'est pas difficile
De ne jamais laisser tranquille
Un pauvre diable qui n'a rien.

Au fait, si j'avais ? que ferais-je
Contre un destin malencontreux ?
— Bah ! ceux qui n'ont rien sont heureux,
Et ce fait même les protége.

C'est, du moins, ce que me disait
Quelqu'un qui se plaignait sans cesse,
A moi, de sa grande richesse,
Des soucis qu'elle lui causait.

Profitant de cette ouverture,
Je trouvais un arrangement...
Quand j'aperçus en ce moment
Se décomposer sa figure !

C'est ainsi. — Cela prouve bien
Qu'au mieux possible on trouve à dire.
Les destins entr'eux doivent rire...
Et, ma foi !... moi je ris du mien.

## UNE NUIT DE NOEL

### AU POÈTE G. M.

### I

Quittant ses châteaux en Espagne
Pour un chaume au gai réveillon,
Tout esprit qui bat la campagne,
Peut, ainsi que fait le grillon,

Se blottir dans la cheminée,
Ecouter le dire et le son;
Et puis vous chanter sa chanson
Quand la Noël est terminée.
Aussi comme un grillon je fais.
Mais le grillon quand il résonne,
Chante bien mieux que je ne sais,
Avec son doux chant monotone.

II

Sous un ciel sombre et constellé
La maison regarde la plaine.
Un seul petit sentier y mène;
Aux alentours tout est gelé.
Cette maison n'a qu'un étage,
En dehors se voit l'escalier.
Le grand vent agite un pommier
Rayant la mur de son branchage.
Le toit fume et le vitrail luit,
C'est bientôt l'instant de la fête.
L'horloge en cette maisonnette
Marque trois quarts moins de minuit.

III

— La table, Madeleine, Hortense;
Allumez un grand feu de pins.
Sortez toute notre faïence
Où des coquelicots sont peints!
Une lumière de chapelle...
La grande nappe en damassé
Qu'on déploya, je me rappelle,
A la Noël de l'an passé.

IV

Le dindon et l'oie à la broche,
De leur jus sont-ils caressés ?
Mes filles, qu'on ne les approche
Du feu, ni trop, ni pas assez.
— Le ménétrier du village,
Notre ami Jacque va venir.
Vous placerez pour son usage
La huche, qu'il faudra couvrir
Et doubler d'une forte planche.
Jacque a le pied comme un marteau,
Et d'un coup de sabot, dimanche
Il a défoncé son tonneau.

V

J'entendis les éclats de rire
De ces deux sœurs, mais sans les voir.
Je regardais le grand feu luire,
J'écoutais le grillon bruire
Au bord de son chaud réduit noir;
Et puis les plaintes incertaines
Du vent, qui courbe les forêts
Comme il courbe l'herbe des plaines.
— Mon hôte, l'oreille aux aguets,
S'écria : L'on frappe à la porte.
Le couvert n'est qu'à moitié mis...
Dépêchez-vous ! — Moi, je rapporte
Deux brocs de plus pour les amis.

VI

Lors, il se fit un grand tapage
En ce moment, voici pourquoi :

Jacque à la porte faisait rage,
Pierre cherchait je ne sais quoi.
— Hé ! Pierre, ouvre-moi donc, il gèle,
Et ton ami Jacque est transi.
Hé, Pierre !... — Je prends la chandelle.
Ma clef de cave est par ici...
Où diable est donc ma clef de cave ?
— Hé, Pierre !... Ouvre-moi donc, mon brave,
De froid mon corps est rétréci.
Pierre ! !... — Jacque, pas de reproche ;
Quand j'avais ma clef dans ma poche,
Je la cherchais comme un nigaud.
Entre vite, et pour avoir chaud
Assieds-toi dans la cheminée.
Jacque, approchant un escabeau,
La grosse bûche tisonnée
Etincela jusqu'au manteau.

VII.

Et la main devant sa chandelle,
Pierre descendant au caveau,
Se dirigeait vers la cannelle
S'allongeant au même tonneau ;
Quand survint chaque dignitaire,
Chaque grand nom de ce souper :
D'abord Urbain, fils du notaire,
Qui partout entrait sans frapper ;
Gervaise et Mathieu, fils du maire ;
Jeanne et Joseph, un gros fermier ;
Le vieux Claude, propriétaire ;
Un vigneron et le barbier.
J'oubliais, dans la compagnie,
Un dogue aux poils roux, à l'œil bon,

Qui, sans plus de cérémonie,
Au feu s'étendit de son long.
C'était un gendarme d'élite.
Les loups rôdaient cet hiver-là.
Ce chien les étranglait si vite
Qu'on l'estimait fort pour cela.

VIII

Et pendant qu'entrait cette bande,
Pierre étant à la cave encor,
A Madeleine, la plus grande,
On fit présent d'une croix d'or.
Hortense reçut en partage
Un anneau d'argent seulement,
Mais il avait cet avantage
D'être donné par son amant.
Un amour a tant d'importance,
Que peut-être voudrait-on bien
Savoir lequel aimait Hortense !
C'est son secret et non le mien.

IX

Devant le grand foyer l'on passe ;
On commence à s'entretenir.
Les amants causent à voix basse,
Les autres haut, pour s'enhardir.
Cette lumière éblouissante,
Cette table resplendissante,
En avaient imposé d'abord ;
Mais en voyant pareille fête
La gaîté montant à la tête,
On parla de plus en plus fort.

On se disait : Où peut-il être ?
Où Pierre peut-il se blottir
Qu'on ne le voyait point paraître.
Mais son pas vint à retentir...

X

Il entra, tenant sa chandelle,
Portant deux grands brocs d'une main
Et chantant une ritournelle
Composée en l'honneur du vin.
Il était fier comme on doit l'être
D'offrir bonne hospitalité.
En lui respiraient le bien-être,
La bonne humeur et la santé.

XI

Bonsoir mes amis ! — L'âtre brille,
Et d'un tel froid on est heureux
D'entendre, quand le feu pétille,
Un vent à décorner les bœufs.
Il montra ses deux brocs immenses :
— Jeunes filles, à vous les danses,
C'est de votre âge, non du mien ;
Mais j'en sais dans mes connaissances,
Qui dansent mal et boivent bien.
— Chacun s'écria : Quelle fête !
Que de lumières, que c'est beau !
C'est à faire perdre la tête,
A se croire dans un château.

XII

L'heure impassible et régulière
Lententement vint à retentir

De l'église du cimetière.
Je vis Pierre se découvrir.
Saluons Noël ! Minuit sonne...
Ecoutons la voix du clocher.
On n'eut ouï souffler personne,
Tous se signèrent sans broncher.

XIII

Maintenant, à notre service.
Noël, Noël ! Soyons contents.
Fêtons Dieu pour qu'il nous bénisse
Et qu'il nous donne du beau temps.
— C'est parler ! dit Jacque, et j'arrose
Ton souhait d'un verre de vin ;
Et l'après-souper je propose
Que l'on danse jusqu'au matin.
Jacque était né dans la Touraine.
On l'appelait le Tourangeau.
Il portait des habits de laine,
Un gilet rouge, un grand chapeau.
Ses longues guêtres boutonnées
Montaient par dessus ses genoux.
Bien qu'âgé de soixante années,
Il était aussi vert qu'un houx.
Ce n'est qu'à son titre d'artiste
Qu'il doit d'être représenté.
Quant aux autres, Dieu les assiste !
Qu'importe à la postérité ?

XIV

Comme passe un nuage sombre,
On s'aperçut, s'étant compté,
Qu'on était treize !... Fatal nombre
Fait pour refroidir la gaîté ;

Alors que le retardataire,
Le grand Mathias, vint à frapper.
Son pied s'accroche, il roule à terre...
Rire immense — jusqu'au souper !
— Bref, chacun prend place à la table
Où tout brille et fascine l'œil.
Pierre, à cet instant mémorable,
Se redressant avec orgueil,
Dit : Que l'on serve ! ménagères.

XV

On entendit tinter soudain
Un bruit de fourchettes, de verres,
De brocs, de faïence et d'étain.
Le gardien roux faisait sa ronde.
Tournant la queue et plein d'espoir,
Sous les coudes de tout le monde
Allongeant son gros museau noir,
Il attendait les os de l'oie
Et les os du dindon aussi ;
Chacun se faisant une joie
De le récompenser ainsi.

XVI

Dehors, l'hiver et la rafale ;
Dedans, grande hospitalité ;
Grand feu, grand souper, grande salle,
Grand bruit, grands brocs, grande clarté.
Grand appétit chez tout le monde ;
Rires secouant le vitrail ;
Chansons du crû, brocs à la ronde,
Vacarme de joie en travail ;

Tel ! que le dogue formidable
Se dressant debout à son tour,
Mit ses deux pattes sur la table
En aboyant avec amour.

## XVII

Sur la huche, Jacque en goguette,
Faillit faire éclater la peau
Du gros ventre de sa musette,
Tant il soufflait dans son pipeau.
Il donna cours à son génie.
Tous, de cette outre d'harmonie,
Du pied, comme avec un marteau,
Suivant bruyamment la cadence,
Menèrent jusqu'au jour la danse.
Au grand jour, un festin nouveau
Se prolongea bien tard encore.
Chaque autre heure aussi se passa
Si vite, que jusqu'à l'aurore
Cette fois encore on dansa.
Et la Noël de cette année
Compta deux nuits, une journée,
Dura jusqu'au surlendemain,
Et chacun reprit son chemin.

## XVIII

— Esprit ! — Ta chanson terminée
Ne vaut pas celle d'un grillon ;
Il dit plus dans la cheminée
Que toi dans tout ce réveillon.

# ERRATA

—

Page 151, vers 5, après :

Et le volet de sa demeure,

Ajouter :

La lumière est intérieure.

Page 157 : Venez vendanger, vers 3, au lieu de la répétition de :

Venez vendanger

Mettre :

Quittez ce verger

# TABLE

—

FIN

562254

Y a t'y rien qui vous agace
Comme un' levrette en pal'tot
Quand y a tant d'gens sur la place
Qui n'ont rien à s'mett' su' l'dos ?

J'ai l'horreur de ces petit's bêtes
J'aim' pas leurs museaux pointus,
J'aime pas ceux qui font leurs têtes
Parc'qu'ils ont des pardessus.

Ça vous prend un p'tit air rogue,
Ça vous r'garde avec mépris.
Parlez-moi d'un chien boul'dogue,
En v'la z'un qui vaut son prix!

J'en voudrais bien crever une,
Ça m' f'rait plaisir, mais j'os' pas,

Leurs maîtres ayant d'la fortune,
Y m' mettraient dans l'embarras.

Ça doit s'manger, la levrette!
Si j'en pince une, à huis-clos,
J' la f'rai cuire à ma guinguette,
J' t'en fich'rai, moi des pal'tots!


CONCORDIAE FRUCTUS

# A LA GRAND'PINTE

POESIES

D'AUGUSTE DE CHATILLON

AVEC

UNE PRÉFACE DE THÉOPHILE GAUTIER

---

DEUXIÈME ÉDITION TRÈS-AUGMENTÉE

---




PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, rue des Beaux-Arts

---

1860

*Traduction et reproduction réservées.*

149

# EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

## Bibliothèque moderne

*Depuis le 15 octobre 1859, cette Bibliothèque est divisée en deux séries à prix fixe : l'une à 3 fr., l'autre à 2 fr.*

### Livres à 3 fr.

LES OUBLIÉS ET LES DÉDAIGNÉS, figures littéraires de la fin du XVIII[e] siècle, par Charles Monselet, 1 vol.

Linguet — Mercier. — Dorat-Cubières. — Olympe de Gouges. — Le Cousin Jacques. — Le Chevalier de la Morlière. — Le Chevalier de Mouhy. — Desforges. — Gorgy. — La Morency. — Plancher-Valcour — Baculard d'Arnaud. — Grimod de la Reynière.

LES FLEURS DU MAL, par Charles Baudelaire, 1 vol. (épuisé).

POÉSIES COMPLÈTES de Théodore de Banville (Les Cariatides; les Stalactites, Odelettes; le Sang de la Coupe; la Malédiction de Vénus, etc.); avec une eau-forte titre, dessinée et gravée par Louis Duveau, 1 vol.

POÉSIES COMPLÈTES de Leconte de Lisle (Poëmes antiques. — Poëmes et poésies, ouvrages couronnés par l'Académie française. — Poésies nouvelles). Avec une eau-forte, dessinée et gravée par Louis Duveau, 1 vol.

LES PHILIPPIQUES DE LAGRANGE-CHANCEL, nouvelle édition, revue sur les éditions de Hollande, sur le manuscrit de la bibliothèque de Vesoul, et sur un manuscrit aux armes du Régent, précédée de Mémoires pour servir à l'Histoire de Lagrange-Chancel et de son temps, en partie écrits par lui-même, avec des notes historiques et littéraires, par M. de Lescure, 1 vol.

AFFAIRE DU COLLIER. — MÉMOIRES INÉDITS DU COMTE DE LAMOTTE-VALOIS, sur sa vie et son époque, — 1754-1830 — publiés d'après le manuscrit autographe, avec un historique préliminaire, des pièces justificatives et des notes par Louis Lacour, 1 vol.

EN HOLLANDE, lettres à un ami, par Maxime Du Camp, suivies des catalogues des musées de Rotterdam, la Haye et Amsterdam, 1 vol.

IMPRESSIONS ET VISIONS, par Henri Cantel, avec une préface d'Hippolyte Babou, 1 vol.

CAMPAGNES D'ITALIE de 1848 et 1849, par le général Schœnhals, aide-de-camp de Radetsky, ouvrage traduit sur la septième édition allemande, par Théophile Gautier fils, avec une préface et une carte, 1 vol.

### Livres à 2 fr.

LETTRES FAMILIÈRES ÉCRITES D'ITALIE A QUELQUES AMIS, de 1739 à 1740, par Charles De Brosses, avec une étude littéraire et des notes, par Hippolyte Babou; 2 vol. (seule édition sans suppressions).

ESQUISSES PARISIENNES, scènes de la vie, par Th. de Banville, 1 vol.

LETTRES D'UN MINEUR EN AUSTRALIE, par Antoine Fauchery, 1 vol.

COURONNE, histoire juive, par Alexandre Weill, 1 vol.

EMERAUDE, par Alexandre Weill, 1 vol.

LES PAYENS INNOCENTS, nouvelles, par Hippolyte Babou, 1 vol.

ESSAIS SUR L'ÉPOQUE ACTUELLE. — LIBRES OPINIONS MORALES ET HISTORIQUES, par Émile Montégut, 1 vol.

LA DOUBLE VIE, nouvelles, par Charles Asselineau; avec un frontispice gravé sur bois, par Adrien Lavieille, d'après un dessin de Louis Duveau, 1 vol.

CONTES DE LA MÉRIDIENNE, nouvelles, par Henri de Lacretelle, 1 vol.

LES TRÉTEAUX DE CHARLES MONSELET, farces et dialogues, avec un frontispice dessiné et gravé par Bracquemond, 1 vol.

HONORÉ DE BALZAC, par Théophile Gautier, édition revue et augmentée, avec un portrait gravé à l'eau-forte par E. Hedouin, et des fac-simile d'autographes, 1 vol.

LES AMIS DE LA NATURE, par Champfleury, avec un frontispice gravé par Bracquemond d'après un dessin de Gustave Courbet, et précédés d'une caractéristique des œuvres de l'auteur, par Ed. Duranty, 1 vol.

OPUSCULES HUMORISTIQUES DE SWIFT, traduits pour la première fois par Léon de Wailly.

OMBRES ET VIEUX MURS, par Auguste Vitu, 1 vol.

LES PRINCES DE LA MAISON ROYALE DE SAVOIE, par M. Édouard de Barthélemy, 1 vol.



